



~~6493 2,402~~

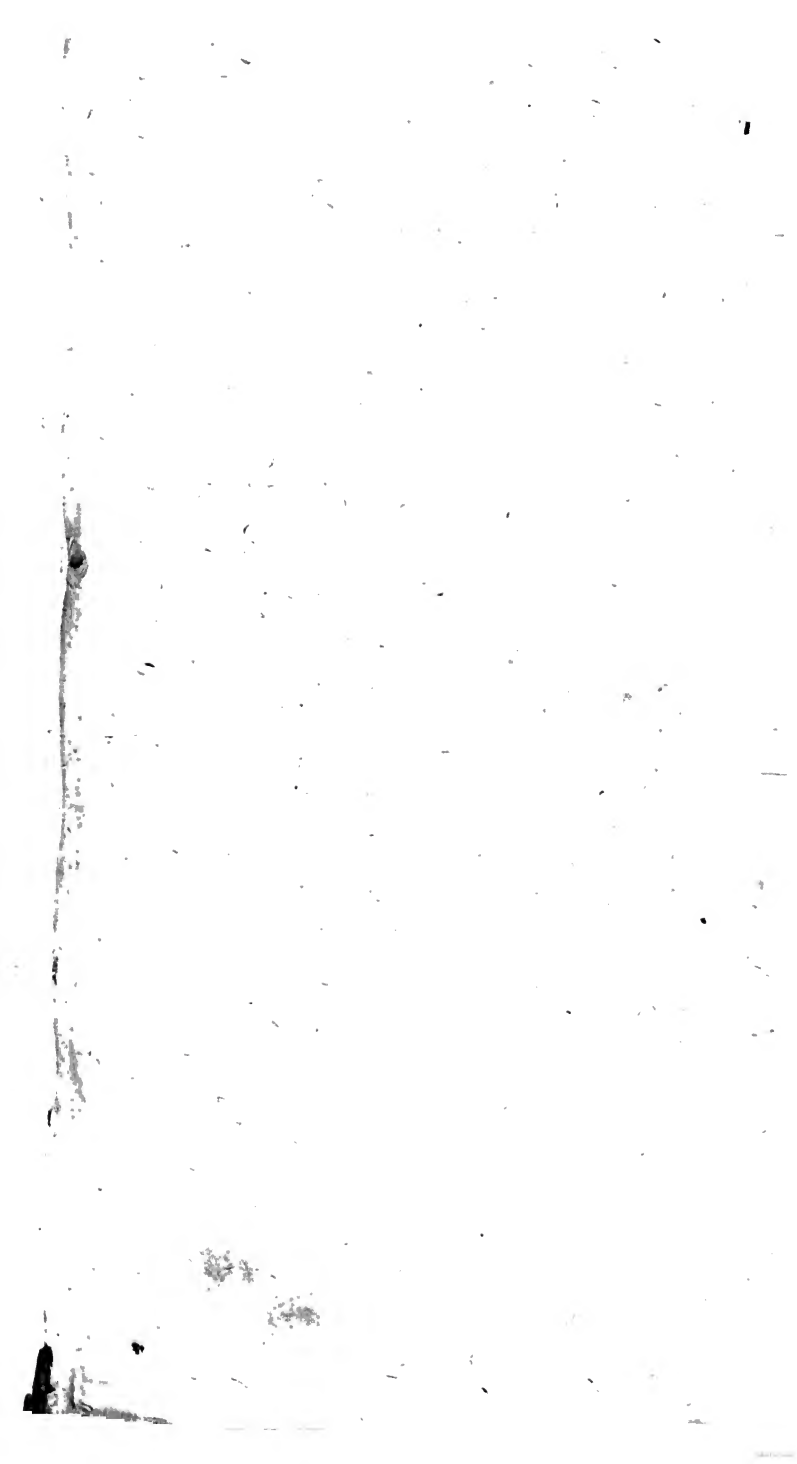
EX LIBRIS DOMUS S.I. Bibliotheca  
- artium -  
IMMACULATÆ CONCEPTIONIS  
AQVENSIS -



~~649-2,402~~

EX LIBRIS DOMUS S.I. Bibliotheca  
- artium -  
AQUENSIS - IMMACULATÆ CONCEPTIONIS





Q X

BC 593

/ 1

---

---

PRINCIPES  
DE STYLE.

---

---

John Louis Theodore Herissant

PRINCIPES  
DE STYLE,  
O U

OBSERVATIONS  
SUR L'ART D'ÉCRIRE,

RECUEILLIES DES MEILLEURS AUTEURS.

CHERIVANT (L. TH.)



A P A R I S,

Chez les Freres ESTIENNE, Libraires,  
rue Saint-Jacques.

---

M. DCC. LXXIX.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*

COLLEGIUM  
LUGDUNENSE  
S. JOSEPH

100

100



PRINCIPES  
DE STYLE,  
O U  
OBSERVATIONS  
SUR  
L'ART D'ÉCRIRE;

RECUEILLIES DES MEILLEURS AUTEURS.

---

ON DEMANDOIT un jour à M. Arnaud, Docteur de Sorbonne, & l'un des plus célèbres Écrivains de Port-Royal, ce qu'il falloit faire pour acquérir un bon Style. Il répondit : lisez Cicéron. Mais, reprit la personne qui le consultoit, je voudrois apprendre à bien écrire en françois. Dans ce cas, répliqua le Docteur, lisez Cicéron.

M. Arnaud avoit raison. Il y a,

A

## 2 PRINCIPES

pour l'art d'écrire, comme pour tous les beaux arts, des principes généraux qu'on peut étudier également dans les Anciens & dans les Modernes ; & de tous les Écrivains de l'antiquité, Cicéron est peut-être celui où l'on trouve la meilleure application de ces principes. Personne, en effet, n'a su accorder dans un degré plus éminent le bon sens & l'esprit, la simplicité & l'élégance. Qu'on lui reproche tant qu'on voudra d'être verbeux dans ses Harangues & dans ses Écrits philosophiques, il est certain que sa prolixité n'est presque jamais froide, & que Sénèque, dans son style plus serré en apparence, est beaucoup plus prolix que Cicéron. Que les Lettres de Pline sont quelquefois insipides auprès de celles de l'ami d'Atticus ! Le premier court après l'esprit & les pensées ; & Cicéron, sans chercher ni l'un ni l'autre, a plus d'esprit & de pensées que Pline ; différence apperçue trop



## D E S T Y L E.

tard par l'habile Traducteur de celui-ci, puisqu'on prétend que M. de Sacy est mort avec le regret de n'avoir pas préféré de traduire les Epîtres de Cicéron. En un mot, sans se livrer à l'enthousiasme ridicule des Cicéroniens du seizième siècle, on peut avouer qu'il n'y a dans l'Orateur Romain, ni enflure, ni termes impropres, ni maximes vagues, ni sentences prodiguées. Tout porte l'empreinte de ces graces naturelles qui nous charment dans les ouvrages des Anciens, & que l'on retrouve dans ceux de nos Livres modernes qui ont été *passés à la teinture de l'antiquité*, comme Dacier le disoit des écrits de Fénelon.

Lisons donc Cicéron, &, comme Quintilien, jugeons de nos progrès dans l'art d'écrire, par le plus ou le moins de plaisir que nous goûterons dans cette lecture. ( 1 ) Mais, en étu-

---

( 1 ) *Ille se multum profuisse sciat, cui Cicero valde placebit.* Quintil.

#### 4 P R I N C I P E S

diant dans l'Orateur Romain les préceptes qui sont de tous les tems, distinguons avec soin ceux qui ne peuvent convenir, ni à notre siècle, ni à notre langue. Telle image excellente en grec, en latin, en anglois ou en allemand, seroit désagréable en françois; & c'est faute d'avoir su discerner ces convenances délicates, que Ronfard, & tant d'autres Ecrivains qui ne le valoient pas, ont parlé latin ou grec, en se servant d'expressions françoises.

Il seroit à souhaiter que M. de Voltaire eût pris la peine de nous donner un Traité du Style, accommodé au génie de notre langue. Qui nous auroit mieux fait connoître les fines bienféances du Style françois, qu'un Auteur qui possédoit, comme lui, le double talent d'écrire supérieurement en prose & en vers ? Mais nous avons une foule de Grammaires, nous avons des Rhétoriques *pour hommes & pour*

## DE STYLE. 7

*femmes* (1), & l'on ne nous a pas donné un seul Livre élémentaire sur le Style, quoiqu'il n'y ait peut-être pas de Langue qui mérite plus que la nôtre un pareil travail, par l'honneur qu'on lui fait de la parler dans toute l'Europe.

Il y a, je l'avoue, de très-bonnes observations dans le Traité général du Style que Mauvillon, Professeur à Iena, fit imprimer à Amsterdam en 1750. On vante encore en Allemagne un autre Écrit sur le même sujet, composé par un François réfugié, attaché à l'Université de Gottingen. Mais le défaut commun à ces sortes d'Ouvrages, publiés en Pays étranger, est d'offrir des remarques minutieuses qui les rendent inutiles hors de l'enceinte des Écoles où ils sont nés. Qui croira, par exemple, que des

---

(1) *La Rhétorique des Collèges, la Rhétorique des Demoiselles, &c.*

## 6      P R I N C I P E S

réflexions sur le Style contiennent un article sur la manière de plier & de cacheter une Lettre ?

Je ne confonds point avec ces Essais informes celui que M. Thibault, de l'Académie de Berlin, & Lecteur du Roi de Prusse, a fait paroître en 1774, pour la jeune Noblesse confiée à ses soins. Mais autant que je puis juger de cet ouvrage par les Journaux, ce Traité, quoique très-estimable pour le fond des choses, n'est pas encore de nature à remplir les vœux de tous ceux qui cherchent à se faire un bon Style, sans se livrer à l'étude profonde de l'Art (1).

---

(1) J'en dis autant du Traité de l'Art d'écrire, qui fait partie du Cours d'étude composé par M. l'Abbé de Condillac, pour le Duc de Parme, aujourd'hui régnant. C'est l'ouvrage d'un Métaphysicien supérieur, qui a cherché à se rapprocher de la portée d'un Prince de sept ans, mais qui n'a pu résister

Saint-Preux, dans la nouvelle Héloïse, propose à Julie d'Etange une méthode abrégée & facile, c'est de ne puiser des leçons pour bien écrire, que dans la lecture des Livres bien écrits. Mais ce qui est bon pour quelques esprits, dont la pénétration devine en quelque sorte les préceptes, ne pourra jamais convenir au plus grand nombre. Il faut qu'on enseigne au commun des Lecteurs à lire avec fruit ; & c'est ce besoin de Règles simples & pratiques qui m'a toujours fait désirer qu'un Écrivain supérieur, ou une Société telle que l'Académie Françoisse, daignât s'occuper du Livre Élémentaire dont je parle. En attendant cet ouvrage, qui probablement nous manquera encore long-tems, ceux qui veulent se faire un bon Style dans quelque genre que ce soit, peu-

---

au plaisir de donner une forme savante & philosophique à ses Instructions.

## 3      P R I N C I P E S

vent y suppléer, en partie, par des Extraits plus ou moins étendus de ce que nous avons de mieux sur cet objet.

Heureusement les sources où l'on peut puiser sont abondantes. Que d'observations fines & délicates dans les *conseils de M. de Voltaire à un Journaliste*, dans les *Commentaires sur Corneille*, dans ses *Questions sur l'Encyclopédie*, & en général dans tous les *Mélanges* de cet homme célèbre ; malgré les redites qui les déparent ! Que d'autres trésors cachés dans l'*Encyclopédie*, dans les Recueils de plusieurs Compagnies littéraires, & jusque dans les Ouvrages périodiques où la nécessité de relever presque tous les mois les fautes de quelques Écrivains, donne lieu souvent à des remarques très-judicieuses sur notre Langue ! Toutes ces richesses appartiennent à celui qui veut prendre la peine de les ramasser & de les mettre en ordre.

## D E S T Y L E. 9

Un Traité du Style, tel que je le conçois, ne devrait être ni une Rhétorique, ni une Grammaire ; mais il devrait être fondé sur la connoissance réfléchie de l'une & de l'autre. Il faudrait, sur-tout, ne pas omettre les préceptes généraux sur le Style, qui sont de tous les siècles & de toutes les langues. Ce sont ceux que M. Arnaud indiquoit, en conseillant de lire Cicéron ; & ce sont eux principalement que j'ai cherché à réunir, pour mon usage, dans cet Extrait raisonné de nos meilleurs Livres sur cette matiere.



---

---

## ARTICLE PREMIER.

### DÉFINITIONS ET OBSERVATIONS *Preliminaires.*

Origine du  
mot *Style*. **T**OUT LE MONDE sait que le mot *Style* vient du latin *Stylus*, qui lui-même est tiré du grec. Chez les Grecs, il signifioit proprement une petite colonne. Il désigna, dans la suite, le poinçon ou la grosse aiguille (1) dont les Anciens, qui n'a-

---

(1) Cet instrument, qui étoit de fer ou d'or, ou de quelqu'autre matiere dure, avoit une extrémité aplatie en forme de spatule, pour effacer les traces faites avec la pointe. Il falloit alors retourner le poinçon, & de-là l'expression de *Stylum vertere*, qu'on trouve dans Cicéron *in Verrem IV.* & dans Horace *Liber 1, Sat. ult.* Prudence décrit dans une de ses Hymnes le



## D E S T Y L E. 11

voient pas l'usage de notre papier, se servoient pour graver les lettres sur l'écorce d'arbre qu'on appelloit *Liber*, ou sur des Tablettes enduites de cire. Peu-à-peu on a appliqué ce mot à la maniere même de communiquer ses idées, & on en a fait un terme générique, qui est aujourd'hui commun à la Littérature, à la Musique, à l'Art de peindre, & même à la Chronologie.

Hermogene, ancien Rhéteur, qui vivoit dans le second siècle, appel-

double usage de ce *Stylus* des Anciens.

Indè alii stimulos & acumina ferrea  
vibrant :

Quâ parte aratis cera fulcis scribitur,  
Et quâ secti apices abolentur & æquoris  
hitti;

Rursus nitescens invenitur arca.

Le terme *exarare*, employé quelquefois comme synonyme de *scribere*, est relatif à ces especes de sillons qu'on traçoit en écrivant sur la cire.

## 12 P R I N C I P E S

loit le Style *l'idée de l'expression*.  
 Mais M. de Buffon en a donné une  
 définition plus claire & plus juste ,  
 quand il a dit dans son Discours de  
 Définition du Style. Réception à l'Académie Française (1),  
 que « bien écrire, c'est tout-à-la-fois  
 » bien penser, bien sentir & bien  
 » rendre. »

Les pensées & les sentimens ne  
 sont pas, il est vrai, compris rigou-  
 reusement dans le Style, Mais com-  
 ment concevoir qu'il puisse y avoir  
 du style, où il n'y a pas de choses?  
 Les expressions les plus belles, si elles

---

( 1 ) Ce Discours, sur le Style, doit être  
 lu & relu. C'est l'ouvrage d'un grand Maî-  
 tre qui révèle le secret de son Art. Les Édi-  
 teurs de l'Encyclopédie d'Yverdun, qui ont  
 jugé à-propos de refaire l'article *Style* que  
 M. le Chevalier de Jaucourt a inséré dans  
 celle de Paris, ont bien profité de ce Dis-  
 cours de M. de Buffon, mais sans le citer,  
 ce qui est encore moins honnête que de  
 changer des Articles bien faits,

offrent des idées triviales ou futiles ou fausses, ne sont que des riens cadencés; &, comme dit Horace, *des bagatelles harmonieuses*, *Nugæ canoræ*. En considérant le Style sous ce point de vue, peut-on le regarder comme un Art subalterne, nécessaire seulement aux hommes médiocres? Des nombreux Écrivains de l'antiquité, le tems ne nous a gueres conservé que ceux qui, toutes choses d'ailleurs égales, avoient de plus le mérite du Style.

Dans l'usage, nous confondons le <sup>Style,</sup> Style, la <sup>Diction,</sup> Diction, & l'Élocution. Il y <sup>Élocution,</sup> a cependant quelque différence dans le sens de ces trois mots. Le Style a plus de rapport à l'Auteur, & signifie proprement la manière de rendre les idées. La Diction se rapporte à l'ouvrage, & on se sert de ce mot pour faire entendre qu'un Livre est écrit, ou non, d'une manière convenable à son genre. Enfin le terme d'Élocu-

## 14 P R I N C I P E S

tion, qui exprime proprement l'émission des sons & la formation de la parole, est consacré plus particulièrement à l'Art oratoire.

**La Phrase.** Les premiers fondemens de toute espèce de Style sont les phrases & les périodes. Personne n'ignore que l'on appelle *phrase* tout assemblage de mots fait pour rendre un sens; & que plusieurs sens particuliers réunis pour en former un seul, font la phrase que

**Période.** l'on nomme *période*. La période change de forme selon le nombre de ses membres & de ses incisives. On nomme *membre de la période*, *κωλον*, chaque phrase qui forme un sens partiel, & qui a une certaine étendue. Mais si le sens est énoncé en peu de

**Incise.** mots, on l'appelle *incise*, *κομμα*, *segmentum*, *incisum*.

Il y a donc deux sortes de liaisons entre les mots. L'une est fixée par les Règles grammaticales de la construction simple, l'autre constitue le Style.

Si, dans un Discours, il se trouve fréquemment des réunions de sens, & qu'elles y soient exprimées par des termes convenables, le style est lié Style lié. ou périodique. Si elles y sont rares ou supposées, & non énoncées, cet arrangement fait le style coupé. C'est Style coupé. ce que Cicéron appelle *incisim dicere*, parler par incises. Ce style coupé paroît en général plus analogue que l'autre au caractère de notre Langue, pourvu qu'on ne le confonde pas avec le style haché, qui est toujours Style haché; un défaut, puisqu'il mutile la pensée pour abréger la phrase. Le bon Style, celui qui met le sceau de l'immortalité aux ouvrages d'instruction ou d'agrément, représente toujours l'ordre, le mouvement & l'enchaînement des idées.

Le talent d'écrire, moins rare sans Qualités de l'Écrivain. doute & moins difficile que le talent de parler en public, suppose cependant, comme lui, de grands présens

de la Nature. Tous ceux qui le cultivent ne peuvent posséder également cette force d'imagination qui s'appelle

**Génie.** *génie*, quand elle est dans un degré très-supérieur ( 1 ). Mais il y a deux qualités indispensables dans tout Écrivain : l'esprit juste, & le goût.

**De l'Esprit.** Qu'est - ce que l'Esprit ? C'est une question que l'on fait tous les jours, depuis même que nous avons un Livre entier sur cette matière. Notre mot *esprit*, qui dans l'origine a signifié *souffle*, comme le *spiritus* des Latins, dont il est dérivé, est devenu un

( 1 ) Le mot de génie emporte l'idée d'invention ; ce qui s'accorde avec l'opinion des Savans, qui dérivent ce mot du grec *γενναω*, *gigno*. Il est à remarquer que les Allemands, qui ont fait pourtant un si grand nombre de découvertes, n'ont point dans leur langue de mot particulier pour désigner le génie. Ils ont adopté le terme français.

terme

terme si générique, qu'on a toujours besoin d'un autre mot pour en déterminer le vrai sens. Dans la Société on appelle *esprit*, une pensée ingénieuse; une saillie agréable; mais les Philosophes entendent, par ce mot, la faculté même que nous avons de concevoir & de juger.

Quelqu'un a dit qu'il ne falloit peut-être qu'un coup de doigt de nourrice, pour faire de Pascal un sot. Rien, en effet, ne se ressemble davantage, quant au matériel, que le cerveau d'un imbécille, & le cerveau d'un homme de génie. Ce qui les distingue, c'est la manière de former les idées; c'est-à-dire, de comparer les sensations; & c'est ce qui donne un caractère à l'esprit humain. Celui qui voit les rapports tels qu'ils sont, est un esprit juste; & celui qui les apprécie mal, est un esprit faux.

Il y a malheureusement plus d'une manière d'avoir l'esprit faux : 1°. de

tirer des conséquences fausses d'un principe reconnu pour vrai. 2.<sup>o</sup> De ne pas exprimer si le principe est vrai, lors même qu'on en déduit des conséquences justes. Cette manière est commune. Mais, comme l'a remarqué Rousseau de Genève (1), il n'y a peut-être point d'esprit faux dont on n'eût tiré des talens utiles, en le dirigeant avec soin. La vraie manière est de s'accoutumer de bonne heure à embrasser une suite d'idées. On sent alors combien il est nécessaire de tout comparer pour juger de tout; & on évite l'erreur en évitant de porter des jugemens; au-lieu que le caractère de l'esprit faux étant d'être borné & de ne pouvoir saisir tous les rapports nécessaires pour bien juger, ceux en qui ce défaut de vues n'est pas corrigé,

---

(1) Nouvelle Héloïse, III.<sup>e</sup> Partie, Lettre 4.



jugent au hafard, fe trompent, & ne s'en doutent pas.

Une règle de Logique, que l'Écrivain ne doit jamais perdre de vue, c'est de fe contenter le moins qu'il eft poffible d'idées obscures, & de chercher à s'en procurer non-feulement de claires, mais de diftinctes. Par cet exercice, avec l'habitude de réfléchir, on acquiert la netteté d'esprit qui en fait toute la jufteffe, & qui contribue, plus que l'on ne penfe, à la perfection du goût.

Perfonne n'ignore que le *goût* proprement dit, eft ce fens admirable qui tranfmet à l'ame l'impreffion des faveurs, & qui jugeant malgré nous les alimens qu'on nous préfente, faifit les bons avec plaifir, & rejette les mauvais avec foulèvement. Au figuré, on eft convenu d'appeller du même nom ce difcernement fin qui fait appercevoir tout d'un coup des beautés & des défauts dans les ouvrages de l'Art;

talent précieux qui tient à-la-fois des qualités de l'esprit & des sentimens du cœur, mais qui a besoin d'être formé par un long exercice pour acquérir ces deux caracteres principaux, la promptitude & la délicatesse. C'est ce discernement qui élève quelquefois un Écrivain au-dessus des préceptes de l'Art, comme l'équité naturelle élève un Juge au-dessus des loix écrites ; & qui nous apprend également à suivre ces règles, & à s'en écarter en ce qu'elles ont d'imparfait ou de trop rigoureux.

On a demandé, on demande encore, si le goût est arbitraire ? Oui ; dans les étoffes, dans les parures, mais non pas dans ce qui appartient aux Beaux-Arts. On répète en vain que tous les Peuples ont des idées différentes de la beauté, & que le goût du Public est presque toujours une espece de thermometre prêt à s'élever ou à s'abaisser au gré de l'opinion.

Malgré les caprices de la mode ; malgré les décisions des cotteries ; malgré la diversité de sentimens , de mœurs & d'usages , il est dans les Arts un *beau* vraiment universel , qui est de tous les tems & de tous les pays ; comme la vérité même. Pour qu'un ouvrage d'esprit soit beau , il faut de l'élévation dans les pensées , de la justesse dans les termes , de la nouveauté dans les tours , de la régularité dans la conduite , mais sur-tout du vrai dans le sujet ; car le beau expire où le faux commence.

Il y a donc un bon goût qui discerne ces beautés. Il y a aussi un mauvais goût qui les ignore , ou qui les méconnoît ; & c'est où peut conduire la trop haute idée du sentiment personnel préféré à l'espece d'autorité que les vrais connoisseurs ont droit de prétendre. Le bon goût est , pour ainsi dire , le fruit des siècles ; mais sa source est la raison commune à tous

## 22 P R I N C I P E S

les hommes, & l'esprit le moins cultivé en recele quelquefois l'heureux germe. Aussi Appelle, cet Artiste d'ailleurs si sévère à l'égard des faux connoisseurs, exposoit-il ses plus beaux ouvrages à la censure du Peuple; aussi Malherbe & Moliere consultoient-ils leur servante sur les productions de leur génie. On ne peut gueres citer Scarron après ces grands hommes; cependant il n'est peut-être pas inutile de remarquer ici, que quand on alloit voir cet Écrivain si original, il falloit, avant tout, écouter la lecture de ce qu'il avoit fait depuis qu'on ne l'avoit vu. Il appelloit cela *essayer ses ouvrages*. S'ils plaisoient, il les livroit sans crainte à Toussaints Quinet, son Libraire & sa ressource.

Heureux l'Écrivain qui peut joindre au sentiment exquis que l'étude perfectionne, ce tact des bienséances, & cette délicatesse que donne le grand usage du monde, sur-tout dans les

premiers rangs de la Société ! Mais si l'Homme de Lettres n'a pas toujours cet avantage, il a celui de pouvoir acquérir dans la lecture des bons modèles, ce goût précieux que le raisonnement développe, & qui a pour base la connoissance de la nature. C'est en ne perdant pas de vue les principes des grands Maîtres ; c'est en comparant un excellent Auteur avec un méchant Écrivain, lorsqu'ils ont eu les mêmes idées à rendre ( 1 ) ; c'est en distinguant aussi le bon & le mauvais qui se trouvent souvent à côté l'un de l'autre dans un même morceau ; c'est enfin en s'ac-

---

( 1 ) Voyez un exemple de ces fortes de comparaisons dans la préface de M. de Voltaire , sur la Tragédie de Mariamne. Il y oppose Racine à Pradon , dans le morceau de la déclaration d'Hippolyte à Aricie. Racine disoit de lui-même : *je ne pense pas mieux que Pradon & Coras, mais j'écris mieux qu'eux.*

## 24 P R I N C I P E S

coutumant à lire les bons Écrivains; & à composer d'après eux, qu'on le devient soi-même, qu'on acquiert le véritable goût, & qu'on se fait un style à soi; partage heureux des Auteurs qui écrivent pour satisfaire un besoin de l'ame, ce qui est fort différent de la manie d'écrire.

Non-seulement il est utile de comparer un bon & un méchant Auteur qui ont traité le même sujet; mais il y a encore beaucoup de fruit à recueillir de l'examen réfléchi des différentes manieres dont les mêmes genres ont pu être traités dans chaque siècle différent. Cette variété a sa source dans les mœurs, & c'est ce qui la rend intéressante. Il n'y a, par exemple, que deux ou trois cens ans qu'il régnoit en France, & généralement dans toute l'Europe, une crédulité sotte, une barbarie de mœurs, une grossiereté d'esprit qu'on a de la peine à concevoir aujourd'hui. Aussi

le Roman

le Roman de Mélusine , & tant d'autres prétendus chef-d'œuvres de ce tems, ne peuvent-ils guères être regardés que comme des monumens d'ineptie & du plus mauvais goût. Lisez les Contes des Fées de Madame d'Aulnoy , de Mademoiselle de la Force , de Madame de Murat , & surtout ceux d'Hamilton , vous y verrez les mêmes extravagances anoblies , & le merveilleux racheté , pour ainsi dire , par la pureté du goût , par la sagesse des idées , par l'honnêteté des tableaux. Il a fallu , disent les estimables Auteurs de la Bibliothèque des Romans , que la raison pût approuver ce que le délire même paroïssoit enfanter. L'Histoire critique des genres moins frivoles fourniroit mille autres sujets de comparaison.



## ARTICLE II.

*Des Variétés & des Divisions  
du Style.*

L'IMITATION de la belle Nature est la règle générale prescrite par le bon goût aux Écrivains comme aux Artistes. Cette belle Nature, dont on parle si souvent, n'est autre chose que le vrai mis à sa place. Tout objet représenté avec ses véritables rapports, c'est-à-dire, avec ceux qui conviennent au but qu'un Auteur éclairé se propose, appartient donc à la belle Nature, comme M. de Catt, de l'Académie de Berlin, l'a établi dans un Mémoire sur le *Beau*, imprimé parmi ceux de cette Académie pour l'année 1772.

Rien n'est plus opposé au beau naturel, que d'exprimer des choses ordinaires & communes, d'une manière



singulière & pompeuse. Longin comparoit ceux qui tombent dans ce défaut, à un homme qui ouvre une grande bouche pour souffler dans une petite flûte. Il faut donc que le style convienne toujours au sujet que l'on traite. Cette convenance est ce que l'on nomme le ton du Style. Il ne doit jamais être forcé, mais naître du fond même de la chose ; ce qui dépend beaucoup du point de généralité auquel on porte ses pensées, lorsque l'on médite sur un sujet pour le simplifier, & en resserrer l'étendue avant de commencer à le traiter.

Les sujets d'ouvrages étant d'une variété infinie, il y a une infinité de styles différens. On ne peindra pas le Carnaval de Venise du même ton de couleur que la Bataille d'Arbelles, & les expressions sont pour l'Écrivain, ce que les couleurs sont pour le Peintre. On doit donc distinguer presque autant de sortes de styles, qu'il

## 28 P R I N C I P E S

peut y avoir de fortes d'ouvrages d'esprit. Le style de la prose & le style poétique forment une division générale qui comprend nécessairement beaucoup de subdivisions. Il suffit de remarquer que chaque genre d'écrire, soit en prose, soit en vers, a des nuances différentes, mais qu'on les réduit ordinairement à trois, le Style simple, le Style moyen, & le Style élevé ou sublime.

Style  
simple.

Écrire simplement, c'est penser & dire précisément ce qu'il faut, sans donner trop de vivacité à son expression, ni trop d'éclat à ses pensées. Le Style simple doit donc être pur, clair, sans ornemens apparens. Mais la simplicité du ton n'exclut proprement que ce qui sent l'affectation; & le P. Rapin a eu raison de remarquer dans ses réflexions sur l'Histoire, que la simplicité du style ne peut se trouver dans les grands sujets, sans être elle-même toujours accompagnée de grandeur & de noblesse,

Homere, Virgile & Racine sont des modeles de cette simplicité noble, qui retrace de grandes images, en n'employant quelquefois que des expressions ordinaires.

C'est au style simple qu'appartient spécialement la plaisanterie dont on peut, dit Cicéron (1), tirer un avantage étonnant, & dont il distingue deux sortes, l'enjouement, *facetia*, & les bons mots, *dicacitas*. On se sert de la première, lorsqu'on a quelque chose d'agréable à raconter ; & de la seconde, quand il est question de lancer quelque trait vif, ou de tourner quelqu'un en ridicule. Voici un exemple françois de la simplicité jointe à la finesse.

Colas est mort de maladie,  
Tu veux que j'en pleure le sort.  
Hé bien ! que veux-tu que j'en die ?  
Colas vivoit, Colas est mort.

Gombault.

---

(1) Cicero, *Orat.* N.º 26.

Le mot *die* pour *dise* a vieilli, mais le quatrain s'est conservé parce qu'il est simple, & qu'il dit quelque chose.

On ne peut trop observer que le style simple & le style familier ne sont pas la même chose. Il faut écrire simplement à ses Supérieurs, mais on ne se permet le style familier qu'envers ses Amis. Au reste la nuance du simple & du familier est très-délicate, & la Fontaine, qui l'a ordinairement si bien saisie dans ses narrations, s'est permis lui-même quelquefois des expressions qui tiennent un peu du burlesque, telles que *Messieurs les Louvats, la poêle à frire, &c.* Mais par combien de beautés ne rachete-t-il pas ce petit nombre de défauts !

Les Latins donnoient au style simple différens noms. Ils l'appelloient *tenue, submissum, subtile, elegans, acutum, enucleatum dicendi genus.*

Style sublime.

Le Style sublime est celui qui fait régner la noblesse, la dignité, la ma-

jesté dans un ouvrage. Toutes les pensées y sont nobles ; tous les sentimens, élevés ; toutes les expressions, graves & harmonieuses, &c.

Le Style sublime, & ce qu'on appelle le Sublime, sont deux choses différentes. Le Sublime peut se trouver dans une seule pensée, dans une seule construction. Boileau, dans sa Préface sur Longin, dit que c'est « ce » merveilleux & extraordinaire qui » frappe dans le discours, & qui fait » qu'un ouvrage enlève, ravit, trans- » porte. » Il cite pour exemple, d'après son Auteur, le fameux passage de la Genèse sur la création de la lumière : « Dieu dit que la lumière » soit, & la lumière fut faite ». Tels sont encore le célèbre *qu'il mourût*, de Corneille : le *dixit & facta sunt* du psaume, & plusieurs autres exemples. Ces traits étant uniques dans les endroits où ils sont placés, font de grandes images, &

## 32 P R I N C I P E S

c'est en cela que consiste le Sublime. C'est proprement ce qui s'élève au-dessus du reste de l'ouvrage. C'est un éclat d'un moment, au-lieu que le Style sublime est un ton élevé, une marche noble & majestueuse qui peut se soutenir long-tems.

J'ai vu l'Impie adoré sur la Terre :  
 Pareil au cedre , il portoit dans les Cieux  
 Son front audacieux.  
 Il sembloit à son gré gouverner le ton-  
 nerre ,  
 Fouloit aux pieds ses ennemis vaincus.  
 Je n'ai fait que passer, il n'étoit déjà  
 plus.

*Racine. Esther.*

Les cinq premiers vers sont du style sublime, sans être sublimes; & le dernier est sublime, sans être du style élevé.

Enthou-  
 siasme.

On ne peut parler du style sublime, sans dire un mot de l'Enthousiasme, puisqu'il est presque impossible, en poésie, en peinture, en éloquence, de

rien produire de sublime sans enthousiasme. Ce mot grec signifie *agitation intérieure*, & l'on donne ce nom à ce mouvement violent de l'ame par lequel nous sommes transportés au milieu des objets que nous avons à représenter. Tant que dure cette illusion, tous les êtres présens sont anéantis ; nos idées sont réalisées à leur place. Une scène entière se passe dans notre imagination, comme si elle étoit hors de nous. Nos mains touchent des corps, nos yeux voient des êtres animés, nos oreilles entendent des sons. Si cet état n'est pas de la folie, dit M. Diderot, il en est bien voisin. Cependant cet enthousiasme, loin d'être dangereux, est une grande qualité quand il est raisonnable, c'est-à-dire, quand les esprits ont été préparés & soumis par la force de la raison. Un Poëte dessine d'abord l'ordonnance de son tableau ; la raison tient alors le crayon. Mais veut-il animer ses

### 34 P R I N C I P E S

personnages, l'imagination s'échauffe; l'enthousiasme agit. C'est, dit M. de Voltaire, un coursier qui s'empporte dans la carrière. Mais la carrière est régulièrement tracée; & l'on ne craint pas alors de s'égarer en se livrant à l'ampoulé, au gigantesque, au galimatias, ce qui ne manque pas d'arriver, quand l'enthousiasme prédomine.

Le style sublime suppose donc nécessairement plusieurs choses: 1.<sup>o</sup> beaucoup de sensibilité, & une certaine élévation d'esprit qui inspire des pensées heureuses. 2.<sup>o</sup> La grandeur & la noblesse du sujet sur lequel on doit parler. 3.<sup>o</sup> Un raisonnement sain qui gouverne l'enthousiasme & l'empêche de tomber dans l'ampoulé qui est l'abus du style sublime, comme la bassesse est l'abus du style simple.

sty'e  
moyen.

Le Style moyen, ou tempéré, tient le milieu entre le simple & le sublime. Il a toute la netteté du premier, &



reçoit les brillantes couleurs du second. C'est ce style tempéré que quelques Rhéteurs nomment style *mediocre*, en prenant ce mot dans l'acception primitive de *mediocris*, qui étoit synonyme de *medius*. Suivant qu'il est plus ou moins orné, on l'appelle style fleuri ou style doux.

Ce fut dans ces Jardins , où par mille détours,

Inachus prend plaisir à prolonger son cours,

Ce fut sur ce charmant rivage ,

Que sa fille volage ,

Me promet de m'aimer toujours.

Le Zéphir fut témoin , l'onde fut attentive,

Quand la Nymphé jura de ne changer jamais.

Mais le Zéphir léger & l'onde fugitive

Ont bientôt emporté les sermens qu'elle a faits.

*Quinaut : Opéra d'Isis.*

C'est là le modele du style fleuri.

En voici un du style doux.

Plus j'observe ces lieux, & plus je les admire,

## 36 P R I N C I P E S

Ce fleuve coule lentement,  
Et s'éloigne à regret d'un séjour si char-  
mant.

*Quinault : Armide.*

Le premier morceau est fleuri, pres-  
que toutes les paroles sont des images  
riantes; le second est plus dénué de  
ces fleurs, il n'est que doux.

Le style simple convient sur-tout à  
l'Histoire & à la Philosophie. Le style  
moyen est pour les sujets gracieux,  
amufans & agréables; enfin le style su-  
blime doit être celui de tous les ou-  
vrages d'éloquence dans lesquels on  
traite des sujets importans, & liés à  
de grands intérêts.

Mélange  
des Styles. Cependant ces trois sortes de styles  
se trouvent souvent dans un même  
ouvrage, parce que la matière s'éle-  
vant & s'abaissant, l'expression doit  
s'élever & s'abaisser avec elle (1). Le

---

(1) Un style trop égal, & toujours uniforme,  
En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous en-  
dorme.

*Boileau, Art. Poët.*

grand art est de varier le style à-propos, de bien ménager les liaisons, & d'assortir les nuances. C'est par cet art, ou plutôt par cet heureux naturel qui suppose beaucoup d'esprit & de goût, que Virgile s'est élevé si souvent dans l'Églogue. Ce vers

Ut vidi ! ut perii ! ut me malus abstulit  
error !

seroit, dit M. de Voltaire, aussi beau dans la bouche de Didon, que dans celle d'un Berger. Le sentiment qu'il renferme convient à toute sorte d'états.

Il y a des cas où le mélange des styles doit se faire brusquement & sans préparation. L'Orateur Crassus, dont Cicéron nous a conservé quelques traits, plaidant un jour contre un certain Brutus qui déshonorait son nom par ses débauches & ses basses délations, vit passer, dans le *Forum*, la pompe funebre d'une parente de ce Citoyen décrié : tout-à-coup il arrêta le corps, & adressant la parole à Brutus « que

## 38 P R I N C I P E S

« voulez - vous , lui dit-il , que Julie  
 « annonce à votre pere , à tous vos  
 « aïeux , dont vous voyez porter les  
 « images ? Que dira-t-elle à ce Brutus  
 « qui nous a délivré de la domination  
 « des Rois ? De quelle action , de  
 « quelle sorte de gloire , de quelle  
 « genre de mérite leur dira - t - elle  
 « que vous vous piquez ? Est-ce du  
 « soin d'augmenter votre patrimoine ?  
 « Cela conviendrait peu à votre nais-  
 « sance : mais , supposons que cela n'y  
 « dérogeât pas , il ne vous reste rien ;  
 « vos débauches ont tout absorbé. Est-  
 « ce de l'étude du Droit Civil ? Le  
 « nom de votre pere devrait vous y  
 « porter : mais vous en ignorez jus-  
 « qu'aux principes les plus communs ;  
 « Est-ce de la Science militaire , vous  
 « qui n'avez vu ni camp ni armée ,  
 « Enfin est-ce de l'Éloquence , vous qui  
 « n'en avez aucune , & qui employez à  
 « un trafic infâme de calomnie , tout  
 « ce que vous avez de voix , &

de facilité à parler? Quoi! Vous osez soutenir la lumiere du jour, &c. Dans ce morceau, que les regards & le geste de l'Orateur animoient encore, il ne s'agissoit ni de nuances ni de liaisons fines. La matiere emportoit le style, & c'est lui qui doit toujours la suivre.

Personne n'a peut-être mieux ob-  
servé cette Règle que la Fontaine, <sup>Style de la Fontaine,</sup>  
dans ses Fables, malgré les petits défauts qu'on peut leur reprocher. Il n'a pas un style, il les a tous. Souvent une seule Fable réunit & la naïveté de Marot, & le badinage ingénieux de Voiture, & des traits dignes de Lucrece ou de Virgile.

On a reproché à la Fontaine d'avoir fait un usage trop fréquent des expressions surannées d'Amyot & de Montaigne : pourquoi ne reproche-t-on pas plutôt aux Auteurs qui ont suivi la Fontaine, d'avoir laissé vieillir une seconde fois des mots qu'il avoit

si bien rajeunis? Il ne faut pas sans doute faire comme le Médecin Naudé, qui, du tems du Cardinal Mazarin, dont il étoit Bibliothécaire, affectoit de n'écrire que comme Montaigne, témoin ses *Considérations sur les coups d'État*. Mais on ne peut nier que notre langue, en s'épurant, ne se soit appauvrie, & nous ne pouvons trop regretter cette naïveté touchante qui fit long-tems le caractère de la Nation.

Montaigne disoit : *La naïveté & la vérité pure, en quelque siècle que ce soit, trouvent leur opportunité & leur mise.*



---

---

ARTICLE III.

*Des Qualités essentielles du Style.*

AVANT DE CHERCHER l'ordre dans lequel on présentera ses pensées, il faut, suivant le conseil & l'exemple de M. de Buffon, ( 1 ) se faire un autre plan plus général, où ne doivent entrer que les premières vues & les principales idées, pour l'avoir devant les yeux dans la chaleur de la composition. Ce plan n'est pas le style, mais il en est la base. Il le soutient, il le dirige, & c'est le meilleur moyen d'acquérir la plupart des qualités dont la réunion constitue le bon style.

---

( 1 ) Voyez le Discours de M. de Buffon à l'Académie Française en 1753, & les premières pages de son Discours sur la nature des Animaux, *Histoire Naturelle*, in - 12, Tome VI.

## 42 P R I N C I P E S

Parmi ces qualités, il y en a qui sont absolument nécessaires ; ce sont l'ensemble, la clarté & la pureté.

### *De l'Ensemble du Style.*

L'Ensemble du Style.

L'Ensemble du style consiste dans un enchaînement naturel des idées, de manière qu'elles semblent naître les unes des autres, & que les mots construits & rassemblés sans effort, marquent sensiblement la gradation des pensées.

C'est en se rappelant sans cesse le premier trait, ou le plan général dont je viens de parler, que l'on parvient à déterminer les justes intervalles qui séparent les idées principales, & que l'on trouve sans peine les idées accessoires & moyennes qui servent à remplir ces vuides.

On a beau employer les plus brillantes couleurs & mettre des traits de génie dans le détail, si l'ensemble



choque ou ne se fait pas sentir, l'ouvrage ne peut être construit. C'est par cette raison, dit M. de Buffon, que ceux qui écrivent comme ils parlent, quoiqu'ils parlent très-bien, écrivent mal; que ceux qui s'abandonnent au premier feu de leur imagination, prennent un ton qu'ils ne peuvent soutenir; que ceux qui craignent de perdre des pensées isolées & qui écrivent en différens tems des morceaux détachés, ne les réunissent jamais sans des transitions forcées (1);

---

(1) Il y a, sur les Transitions, un bon article dans l'Encyclopédie d'Yverdun. On fait assez ce que c'est qu'une transition, mais on ne songe pas toujours, en écrivant, combien il importe d'en faire de naturelles, surtout dans l'Histoire, dans le Style didactique, dans celui du Dialogue, qui tous ne peuvent se passer de ces sortes de liaisons. Les Transitions deviennent souvent de vraies beautés du style. Telle est celle dans le qua-

#### 44 P R I N C I P E S

qu'en un mot il y a tant d'ouvrages faits de pieces de rapports, & si peu qui soient fondus d'un seul jet.

Qu'on ne s'y trompe pas ; il y a plus d'esprit à savoir bien lier & bien rapprocher les idées, qu'à sous-entendre les propositions intermédiaires. L'un marque un esprit juste & net, l'autre n'est rien, ou peu de chose ; & s'il y a du mérite dans ces suppressions, il est moins du côté de l'Écrivain que de celui du Lecteur, qui sait comprendre ce qu'on ne lui dit pas.

Loin de conseiller ce ton énigmatique si recherché des Auteurs mé-

---

trieme Chant de Phrosine & Mélidore ,  
Poëme de Bernard :

Tout lui fut dit , le cœur n'oublia rien.

L'Amour heureux compte toujours si bien !

L'Amour heureux veut aussi toujours l'être.

Voyez sur les Transitions dans le Style historique, les Réflexions du P. Rapin sur l'Histoire, S. 3 ; & les Entretiens Littéraires de Duperron de Castéra, T. 1, p. 317.

diocres qui veulent paroître profonds, M. l'Abbé de Condillac rapporte tout l'Art d'écrire à la plus grande liaison des idées ; principe fécond qu'il a reproduit, peut-être avec quelque affectation, dans ses leçons au Duc de Parme, mais dont on ne peut nier l'utilité. C'est le rapport mutuel des pensées qui fait leur grandeur, & il ne peut y avoir de style sublime sans méthode. La clarté du Discours est encore un des fruits de cet heureux ensemble des idées.

*De la Clarté du Style.*

La Clarté est la qualité du style par laquelle un Discours donne, à ceux qui le lisent ou l'entendent, la vraie connoissance de ce que l'Auteur vouloit leur faire penser.

La Clarté  
du Style.

Le défaut de méthode, l'envie de mettre par-tout des traits saillans, souvent même la crainte d'être prolix,

nuisent à la clarté, & empêchent de saisir la pensée précise d'un Auteur. Pour s'assurer donc que l'on s'est exprimé sans obscurité, on doit se mettre en quelque sorte à la place de ses Lecteurs, examiner de sang-froid son ouvrage, & se persuader ensuite que si l'on est entendu, ce n'est pas seulement parce que l'on s'entend soi-même, mais parce qu'en effet l'ouvrage est intelligible.

Les termes techniques semés avec trop de profusion dans un ouvrage, sont une faute contre la grande règle de la clarté du style. Quand on compose pour le Public, n'importe sur quelle matière, on doit, autant qu'il est possible, adopter un langage familier au commun des Lecteurs. Voyez comme M. de Buffon a écrit l'histoire de la Nature. En fait de Sciences, il n'y a gueres que les Mathématiques qui soient autorisées à prendre une forme intelligible pour tous ceux

qui ne sont pas initiés dans leurs mystères. Mais la profusion des termes techniques est sur-tout un défaut inexcusable, lorsqu'on affecte de les employer sans nécessité; & dans des Écrits étrangers aux Arts.

Il y a des cas où trop de clarté <sup>Des Pensées fines.</sup> nuirait au mérite d'une pensée. Il est un agrément attaché à ce qui exerce l'esprit sans le fatiguer (1): & la finesse d'une pensée consiste principalement à ne pas l'exprimer entièrement, mais à la laisser aisément apercevoir. Cette espèce d'obscurité, qui enveloppe les pensées fines (2),

(1) Voyez M. de Pouilly, Théorie des sentimens agréables, Chap. 4.

(2) Dans l'Éloge du Cardinal du Bois, Fontenelle dit, en parlant de l'éducation du Régent: que le *Prélat avoit tous les jours travaillé à se rendre inutile*. C'est à l'obscurité de l'expression que cette idée doit presquer toute sa finesse. On a retenu mille traits

a l'avantage de diminuer la fadeur de la louange, & d'ôter au blâme ce qu'il auroit de trop dur. Mais c'est sur-tout dans la plaisanterie & dans ce qui touche aux mœurs & à l'honnêteté, que l'expression ne doit dire que ce qu'il faut pour donner le plaisir de deviner. *Allez, Monsieur*, dit Beralde à l'Apothicaire Fleurant, dans le Malade Imaginaire, *on voit bien que vous n'avez pas accoutumé de parler à des visages*. On ne peut pas exprimer plus finement un reproche qui feroit grossier en termes plus intelligibles. Une ancienne tradition porte, que le bon goût de Moliere s'étoit d'abord égaré en cet endroit; & qu'à la premiere représentation de cette Piece, Beralde s'exprimoit plus positi-

---

pareils de Fontenelle. Ce genre étoit aussi celui de Sénèque, & tous deux ont eu de mauvais imitateurs qui ont été obscurs sans être fins.

vemens

vement & sans détour. Mais le sifflet du Parterre occasionna le changement qu'on lit aujourd'hui.

Hors les cas dont je viens de parler, & où la clarté peut être quelquefois sacrifiée à la finesse, il est aussi essentiel à un Écrivain d'être clair que d'être vrai, sur-tout dans les descriptions, & lorsque l'on rend compte dans un Mémoire du détail épineux de quelque affaire. C'est alors qu'il faut tâcher d'atteindre le point de perfection que propose Quintilien, non-seulement de se faire entendre, mais de faire en sorte qu'on ne puisse pas n'être point entendu.

La multitude des expressions abstraites, défaut assez commun aujourd'hui, même parmi des Écrivains de mérite, offusque le sens d'un discours, autant qu'elle en dessèche la diction.

On doit bannir avec soin les parenthèses trop longues & trop fréquentes, ou même supprimer tout-à-fait, s'il est

Paren-  
thèse.

possible, ces phrases intermédiaires. De deux choses l'une : ou la pensée que l'on veut mettre en parenthèse est nécessaire, ou elle est inutile. Dans ce dernier cas, il faut n'en point faire usage. Est-elle nécessaire ? On peut trouver aisément l'occasion de la joindre à la suite de la période, ou d'en faire une nouvelle phrase, sans qu'on soit obligé d'interrompre la chaîne des pensées au préjudice de la clarté, & contre le gré du Lecteur qu'on écarte par-là du sujet principal. Malgré cet inconvénient des longues parenthèses, elles sont très-fréquentes dans les Auteurs Latins, & Cicéron semble même les affecter quelquefois. Notre Langue, dont le génie est la clarté, est beaucoup plus difficile sur ce point que la Langue Latine, & rien ne le prouve mieux que la lecture de quelques-uns de nos anciens Auteurs qui n'étoient pas, sur cet article, aussi scrupuleux que nous.



Un Historien François du seizieme  
 siecle , après avoir raconté la re-  
 traite de Meaux , faite par les Suisses  
 en 1567 , s'écrie , « Notable exemple ;  
 » que ne la dextre force , ( en la-  
 » quelle maintes bêtes ont l'avant-  
 » tage sur nous ) ne la furieuse vail-  
 » lance ( plus naturelle aux lions &  
 » telles autres brutes qu'à l'homme )  
 » ne font le brave & vertueux Guer-  
 » rier ; ( comme la plupart des hom-  
 » mes de ce tems estiment , qui se pen-  
 » sent bien acquittés du devoir des  
 » âmes , si despourvus de toute co-  
 » gnoissance & discipline militaire , ils  
 » portent en guerre une bouillante  
 » fureur , & , comme ils disent , un  
 » cœur à l'espreuve ) ains l'obéissance  
 » au Chef. » ( 1 ) Tout cela est juste ,  
 énergique , propre à faire sentir la

---

( 1 ) *Hist. des troubles de France , depuis*  
 1562 , imprimée à Basle en 1572 , Liv: 2 ,  
 P. 43.

nécessité d'une bonne discipline. Mais il faut convenir que la réflexion n'en feroit que plus d'effet, si elle n'étoit pas coupée par tant de phrases incidentes.

Des Am-  
biguités.

Quand je dis que la clarté est le caractère de notre Langue, j'ajoute d'après M. d'Alembert ( 1 ), qu'il n'y a point de Langue qui demande de la part de ceux qui en font usage, plus de précautions minutieuses pour être entendus. Rien de plus commun en françois que les sens louches & les constructions ambiguës ; mais il est souvent facile de les éviter. *Clo-dius, accusé d'adultere, trouva moyen d'en convaincre ses Juges, pour se faire absoudre le premier : dites, trouva moyen de convaincre ses Juges du même crime, & la phrase n'aura plus d'ambiguité.*

Un peu d'attention suffit donc très-

---

( 1 ) Mêlanges de Littérat. T. 2 p. 337.

souvent pour découvrir les sens faux & louches ; mais il faut éviter un autre défaut, & ne point prendre l'ombre d'une équivoque pour une équivoque réelle ; car on risqueroit de perdre par une vaine frayeur, & la force & le naturel du style, & peut-être encore la clarté.

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement.

*Boileau.*

Voilà la grande règle qu'il ne faut jamais perdre de vue.

Mais il ne suffit pas que le style soit clair & bien lié, il doit encore être pur.

### *De la pureté du Style.*

Deux choses contribuent à la pureté du Style, la correction grammaticale, & la propriété des termes, qui est une autre espèce de correction, mais d'un ordre plus relevé.

## 34 PRINCIPES

Correc-  
tion du  
Style.

La correction consiste à éviter les Barbarismes & les Solécismes; défauts communs dont on apprend les noms dans les écoles, & auxquels les personnes de la meilleure compagnie ne font pas toujours assez d'attention en écrivant. Il n'est permis, même en vers, de manquer aux règles de la Grammaire, que lorsqu'il y a plus à gagner qu'à perdre; ce qui est extrêmement rare.

Barbarif-  
me.

Distinguons, avec M. de Voltaire, un barbarisme de mots & un barbarisme de phrases. *Égaliser* pour *égaler*.... *au parfait* pour *parfaitement*... *malgré que* pour *quoique*... *mal satisfait* pour *mécontent*, (1) voilà des barbarismes de mots. *Je crois de bien faire*, *je vous aime tout ce qu'on peut aimer*, *faire un ami*, *faire une maladie*: voilà des barbarismes de phrases.

---

(1) On ne peut être mal satisfait: mal est le contraire de *satis*, qui signifie assez,  
Volt.

Les Langues, dit M. de Buffon, sont <sup>Des Tours & des Mots nouveaux.</sup> assez riches pour qui fait écrire. Cependant elles peuvent s'enrichir tous les jours sous la plume d'un homme de génie qui a fait de bonnes études. Les citations souvent excessives de nos Orateurs sacrés, n'ont pas été pour nous sans quelque avantage. C'est par là que certains tours Orientaux, qui nous viennent des Livres saints, ont acquis peu-à-peu de l'empire sur notre Langue timide. (1) Tous les mots nouveaux ne sont pas non plus des

---

(1) Voyez l'Essai sur l'Éloquence de la Chaire, par M. l'Abbé de Besplas. Remarquons ici en passant que l'Histoire critique de ces différens emprunts de notre Langue, seroit un ouvrage utile & curieux qui, joint au traité des Gallicismes dont M. l'Abbé d'Olivet desiroit qu'on cherchât les matériaux dans les Langues du Nord, nous montreroit par quelle voie toutes les Nations se sont rapprochées.

## 36 P R I N C I P E S

barbarismes, & il y a quelquefois de l'affectation à les rejeter : témoin l'antipathie de Patru pour les mots *affable* & *affabilité*, qui commençoient à s'introduire de son tems. *Ils sont françois*, disoit-il au P. Bouhours, *mais laissons les dire aux autres*. Ces deux mots ont pourtant bien réussi sous la plume de Racine & de Bossuet. Ce Patru, pour le remarquer en passant, étoit un homme judicieux, mais d'un caractère trop timide. Si la Fontaine & Boileau avoient cédé à ses conseils, nous n'aurions ni les *Fables choisies*, ni l'*Art poétique*.

C'est donc l'abus des mots nouveaux qu'il faut proscrire, & non généralement toutes les expressions nouvelles. L'abus consiste à substituer à un mot d'usage un autre terme, qui n'a que le mérite de la nouveauté. Ce n'est pas enrichir la Langue, c'est la gâter. Aussi M. de Voltaire conseille-t-il à un Journaliste de n'em-

ployer jamais un mot nouveau , à moins qu'il n'ait ces trois qualités ; d'être nécessaire , intelligible & sonore ; conseil que l'on trouve aussi dans un des écrits de Leibnitz. Mais ce Philosophe insiste de plus sur la nécessité de l'analogie du terme nouveau avec les autres mots de la Langue.

La plupart des expressions que l'on hasarde dans la Société, ou en écrivant, ne réussissent pas. M. Michaëlis ; savant Professeur de Gottingen , les compare fort ingénieusement ( 1 ) aux fleurs des arbres, dont le plus grand nombre tombe & périt. Parmi ces mots infortunés , il y en a que le seul esprit de parti fait proscrire , & qui renaissent au bout d'un demi-siècle. Tel est celui de *profateur* , que Ménage s'étoit vanté d'avoir fait. *Tu as fait*

---

( 1 ) *L'influence du Langage sur les opinions*, Dissertation couronnée à Berlin en 1759.

*profateur*, dirent les Académiciens de son tems, *eh-bien ! nous le deferons.*

Il y a d'autres mots qui ne se conservent gueres que comme des sobriquets, & dans le discours familier. Tels sont *Lambin* & *Papelard*, venus tous deux de noms propres. ( 1 ) Mais, en général, l'honneur de créer des mots durables n'appartient qu'aux hommes de génie, & sur-tout aux Poètes. Nous devons à Moliere le mot de *riyalité* qu'il risqua d'abord dans la bouche d'un Valet ; & celui

---

( 1 ) Denys Lambin , savant Professeur dans le seizieme siecle , étoit un homme fort lent qui s'appesantissoit sur les plus petits objets. De-là le mot *lambiner*. Quant à celui de *papelard*, on sait que l'endroit nommé à Paris le *Terrain*, près de Notre-Dame, s'appelloit, en 1258, *mota Papelardorum*, la motte aux *Papelards*. C'étoient d'honnêtes Citoyens qui auront eu dans leur famille quelque hypocrite, dont le nom sera devenu proverbe.



de *Tartuffe*, qui d'un nom propre forgé à plaisir, est devenu comme le mot de patelin, & ses dérivés, un terme essentiel de la Langue.

C'est encore aux Écrivains supérieurs que l'on permet d'attacher de nouveaux sens aux anciennes expressions, pourvu qu'ils n'abusent pas de l'indulgence du Public, en chargeant la Langue de trop d'innovations. C'est ainsi que Cicéron, par ses ouvrages philosophiques, accoutuma la Langue latine à exprimer ce qu'avant lui on ne croyoit pouvoir bien dire qu'en grec (1). Mais une chose à observer, c'est qu'il n'employoit ces mots étrangers, ni dans ses Lettres, ni dans ses Harangues ; circonspection d'autant plus remarquable, que les partisans du néologisme se prévalent ordi-

---

(1) De Nat. Deorum, Lib. 1, §. 7 & 8 ; & Academicorum Lib. 1. N.º 24, & alibi.

nairement de l'autorité de Cicéron.

**Propriété des Termes.** Venons à la propriété des termes. Elle consiste à rendre une pensée par l'expression qui lui est propre. C'est le caractère distinctif des grands Écrivains. Un terme propre rend l'idée toute entière ; un terme peu propre ne la rend qu'à demi ; un terme impropre la défigure.

La vérité , en matière de goût , n'est qu'un point ; le mérite est d'atteindre ce but & d'y rester. La justesse du langage consiste donc à se servir de termes qui ne disent ni trop ni trop peu , & à les bien joindre ensemble. Cette justesse , devenue plus nécessaire que jamais depuis les progrès de l'esprit philosophique que nous devons à Descartes , dépend surtout de la connoissance exacte de toutes les idées qui peuvent entrer dans la signification de chaque mot.

**Des Synonymes.**

Tous ceux que l'on prend pour

synonymes, & qui le sont en effet à certains égards, ont une idée principale qui leur est commune avec d'autres mots, & des idées accessoi- res qui les distinguent. Qui ne fait, par exemple, que ces quatre adjectifs françois, *indolent*, *nonchalant*, *pareffeux*, *négligent*, expriment tous un défaut contraire à l'expédition & au succès du travail ? Voilà l'idée principale. Mais on est indolent par défaut de sensibilité, nonchalant par défaut d'ardeur, pareffeux par défaut d'action, négligent par défaut de soin : voilà les idées accessoi- res & différentielles.

Cette variété a son avantage. Souvent, lorsque nous sommes trompés par les idées accessoi- res d'un mot, il arrive que le synonyme nous détrompe, ou du moins nous représente l'objet sous son vrai point de vue. Mais c'est cette variété qui fait aussi que l'on recommande avec tant

## 62 P R I N C I P E S

de soin en Logique, à ceux qui écrivent sur des matieres abstraites, de ne jamais donner aux termes que des significations reçues, de prendre les mêmes termes toujours dans le même sens, & de désigner par des mots différens les objets qui ont une différence essentielle.

Dans les autres parties de l'Art d'écrire, on n'est pas assujetti à cette sévérité de style, quoiqu'on ne soit dispensé dans aucune de l'obligation d'employer le mot propre. Les synonymes servent à soulager l'oreille; ils aident la mémoire, ils délassent l'entendement. Ceux donc qui croient que l'on embelliroit le langage, en bannissant les synonymes, ne connoissent, ni l'organe de l'ouïe, ni la nature de l'esprit humain.

Des Homonymes.

Desirons plutôt qu'on pût bannir les homonymes, ou les termes qui expriment à-la-fois des choses diffé-

rentes. C'est ainsi que le mot latin *lupus*, signifie un loup & un brochet; *esse* peut également faire entendre *être* & *manger*; de-là ce calambour latin si connu : *Ave, aves esse aves*. Mais il n'y a peut-être pas de langue qui prête plus que la nôtre à ces plaisanteries niaises, à cause du nombre prodigieux des homonymes françois; aussi en a-t-on cruellement abusé.

La crainte de rencontrer ces sortes d'équivoques, qui sont quelquefois inévitables, ne doit jamais empêcher un Écrivain d'employer le mot propre. Cette loi fondamentale passe avant toute autre considération, mais elle est quelquefois très-difficile à conserver dans la poésie, à cause de la tyrannie de la rime.

Pour moi qu'en fanté même un autre  
monde étonne,

Qui crois l'ame immortelle, & que c'est  
Dieu qui tonne,

*Boileau.*

## 64 P R I N C I P E S

*Étonne* n'étoit pas le mot propre. Il falloit *allarme*, ou plutôt il falloit changer le second hémistiché du second vers, qui est très-foible. La grande vérité de l'existence d'un Être Suprême pouvoit être exprimée avec plus de force, & le mot propre eût été conservé. Au reste ces sortes de fautes sont très-rare dans Boileau; & M. d'Alembert a bien raison de remarquer que dans ceux qui ont le talent de la poésie, la contrainte même du vers devient une source de beautés. L'obligation où se trouve le poëte de chercher l'expression, lui fait souvent rencontrer la plus énergique & la plus propre, qu'il n'eût peut-être pas trouvée, s'il eût écrit en prose, parce que la paresse naturelle l'eût porté à se contenter du premier mot qui se seroit offert à sa plume.

Pureté  
viciuse. Terminons ce morceau sur la pureté  
du style, en observant avec Leibnitz,  
qu'il

qu'il y a une pureté apparente qui tend à énerver le Discours, & qu'il compare à un ouvrage de sculpture que l'Artiste affoiblit en voulant toujours le corriger. Mademoiselle de Gournai, cette célèbre fille adoptive du célèbre Montagne, disoit de ces prétendus puristes, que leur style étoit un bouillon d'eau claire sans impureté & sans substance. C'étoit un peu le défaut du P. Bouhours : aussi l'appelloit-on l'*Empesneur des Muses*. C'est à cette ridicule affectation de la pureté de style qu'il faut rapporter l'antipathie que Gomberville, l'un des premiers Académiciens François monroit pour le mot *car*. Il se vanta un jour de n'avoir pas employé ce mot dans les huit ou dix volumes de son *Polexandre*, où l'on prétend cependant qu'il se trouve trois fois. Quoi qu'il en soit, cette antipathie, qui lui étoit personnelle, fit croire que l'Académie naissante vouloit ban-

## 66 P R I N C I P E S

nir le *car*. On en fit mille railleries;  
& ce fut le sujet d'une Lettre des  
plus agréables de Voirure, qui com-  
mence ainsi : *Mademoiselle*, car *étant*  
*d'une si grande considération en notre*  
*langue*, &c.





A R T I C L E I V.

*De quelques autres qualités du Style.*

**I**L Y A des qualités du Style plus ou moins nécessaires, suivant la nature des sujets que l'on traite, ou des objets qu'on doit peindre. Ces qualités sont la précision, l'énergie, l'élégance, l'harmonie, la chaleur, la naïveté & la facilité. Les trois premières naissent de la propriété des termes.

*De la Précision.*

La précision est l'art de ne dire ja- Précision.  
mais plus ou moins que ce que l'on  
a en vue. Cette qualité sert princi-  
palement dans les matières de discus-  
sion. On est *concis*, quand on rejette Concis.  
les mots & les circonlocutions inu-  
tiles ( 1 ). On est *succint*, quand on ne Succint.

( 1 ) Ces phrases qu'on trouve dans plu-

## 68 P R I N C I P E S

choisit que les idées absolument nécessaires au but qu'on se propose ;  
 Précis. mais on est *précis*, quand on se contente de rejeter les idées étrangères, & qu'on admet celles qui tiennent au sujet.

Retranchez du succint, vous devenez obscur ; ajoutez au précis, vous devenez prolix.

Montagne reprochoit à Ciceron *d'étouffer par ses longueries ce qu'il a de vif & de moëlle*. De quel œil devoit-il voir la plupart des livres d'érudition de son tems ? C'étoit alors une espece de nécessité de noyer le sujet dans une quantité de matieres étran-

---

fieurs Écrivains, *la différence qu'il y a, la distance qu'il y a entr'eux, le plaisir qu'il y a à cacher les démarches d'un Rival*, pèchent contre la concision. Il est si aisé de dire, avec M. de Voltaire, *la distance, la différence entr'eux, le plaisir de cacher les démarches d'un Rival*.

geres. Les Auteurs sembloient oublier à l'envi ce qu'ils avoient à vous dire, pour vous raconter ce qu'avoient dit les autres. Heureusement on s'est corrigé de ce défaut. L'ordre & la précision avec lesquels on écrit maintenant, même en Allemagne, où ce goût d'érudition s'est conservé plus long-tems que parmi nous, ont rendu les Sciences plus agréables & plus aisées. Mais soyons justes ; n'est-il pas à craindre que nous ne venions aussi à imaginer que la science est un vain nom, & que l'esprit peut suppléer à tout ? Abus plus funeste encore que le manque de précision, quoique ce défaut en soit un très-grand.

L'amour de la précision ne doit point empêcher un Historien, ou un Poëte, de faire connoître les motifs des actions qu'ils décrivent. Le Lecteur veut y être préparé à-propos, & c'est ce qui rend le style intéressant. Cet art des préparations étonne &

ravit dans Homere, qui est bien supérieur à Virgile sur ce point.

Quelquefois, en voulant trop dire en peu de mots, on outre la pensée, & on la rend fausse. Ce beau vers de M. du Belloy,

Plus je vis d'Étrangers, plus j'aimai ma patrie.

contient une vérité de sentiment très-bien exprimée. Un Écrivain moderne voulant enchérir sur cette idée, dit en général ; *Pour aimer sa patrie, il faut la quitter*, & d'une pensée vraie, il fait une pensée fausse ; car il n'est pas vrai qu'il faille absolument quitter sa patrie pour l'aimer. La brieveté ne consiste donc pas à omettre des idées nécessaires, mais à ranger chaque idée à sa place, & à la rendre par le terme convenable. C'est par ce moyen que le style acquiert le double avantage d'être concis sans être fatigant, &

développé sans être lâche ( 1 ).

Il y a des Ecrivains didactiques qui craignant sans doute de ne pas être entendus, s'ils ne disoient qu'une fois ce qu'ils ont à dire, vous annoncent d'abord très-longuement ce dont ils vont traiter, traitent ensuite leur sujet dans toute son étendue, & commencent le chapitre suivant par un résumé prolix de ce qu'ils viennent d'expliquer. Rien n'est plus lâche que ce style, qui n'est propre qu'à multiplier les volumes. M. Duhamel

( 1 ) Quand Démosthène voyoit Phocion le Cynique monter à la tribune pour le réfuter, il disoit, selon Plutarque : *voici la coignée qui va couper la superfluité de mes périodes*. Quel talent que celui de la précision, puisque Démosthène l'envioit à un Citoyen sans étude. C'est ce Phocion qui demanda un jour à son voisin, après avoir harangué avec le plus grand applaudissement, *s'il n'avoit point dit de sottises*.

Dumonceau, Ecrivain d'ailleurs très-respectable, ne s'est pas assez garanti de ce défaut. Savoir finir, disoit un Ancien, n'est pas un moindre talent que de savoir dire ( 1 ).

*De l'Énergie.*

**Énergie.** L'Énergie est cette qualité du style par laquelle les expressions se gravent profondément dans l'esprit des autres, & *laissent*, comme dit Boileau, *un long souvenir* ( 2 ). Les termes les plus bas acquièrent de la noblesse & de l'énergie, soit par la place où ils sont employés, soit par le secours d'une épithète heureuse.

---

( 1 ) Scaurus apud Senec. *Controvers. lib. IX.*

( 2 ) Ce qui touche le cœur se grave dans la mémoire. Voilà pourquoi, selon M. de Voltaire, nous disons *retenir par cœur*; expression qui étonne plusieurs Étrangers, quoiqu'elle rappelle le *recordari* des Latins.

On prend

On prend quelquefois pour énergie un tour extraordinaire & bizarre qui peut frapper un moment, mais qui ne produit aucun effet durable. La véritable énergie, celle qui fait retentir, sans étude, des mots, des tournures, des phrases entières d'un discours, consiste, comme on vient de le dire, dans une combinaison de termes heureuse & neuve, & dans l'art de joindre la plus grande étendue d'idées à la plus grande précision de mots. Le style vague est toujours foible. Plus on donne de justesse & de substance à ses pensées en méditant bien son sujet, plus le style acquiert de force & de ces tournures agréables qui réveillent l'attention du Lecteur.

L'énergie qui naît de la vérité est toujours simple, mais il ne faut pas confondre cette belle simplicité avec l'incorrection & l'inégalité du style. Quoi de plus correct, de plus élégant, de plus harmonieux, & en même tems

de plus énergique que ces quatre vers  
de Racine dans *Bajazet* ?

L'imbécille Ibrahim , sans craindre sa  
naissance ,

Traîne , exempt de péril , une éternelle  
enfance ;

Indigne également de vivre & de mourir,  
On l'abandonne aux mains qui daignent  
le nourrir.

### *De l'Élégance.*

**Élégance:** L'Élégance, que M. de Voltaire appelle un résultat de la justesse & de l'agrément, n'est, si l'on veut, que le mérite des paroles, mais c'est un mérite nécessaire ( 1 ).

Avec de la méthode & de la clarté, on parvient à ne pas écrire mal ; avec de l'élégance on écrit bien, car l'élégance consiste dans le choix des ex-

( 1 ) Voyez l'article *Élégance*, dans l'Encyclopédie ; & dans les questions sur l'Encyclopédie, voyez *Style*.



pressions & des tours les plus propres à embellir la pensée & à la mettre dans son vrai jour. C'est ainsi que Racine a ingénieusement enchaîné dans un vers le mot *incurable*, terme de médecine :

D'un *incurable* amour remèdes impuissans.

Vers heureux qui rend parfaitement celui d'Ovide.

Hei mihi quòd nullis amor est medicabilis herbis !

C'est ce que Boileau appelloit des mots trouvés.

L'accord de la simplicité & de l'élégance est le point de perfection où doivent tendre tous les Ecrivains. Mais ce talent est fort rare. Un des livres modernes, écrits le plus élégamment en italien, est le *Congresso di Citera*. On prétend cependant que lorsque le Comte Algarotti eut fait imprimer ce petit Ouvrage pour la première

fois, il en envoya un exemplaire à l'Académie *della Crusca*, en lui demandant son avis; & que cette Compagnie, après l'avoir lu, fit prier l'Auteur de mettre avant tout son livre en italien, pour qu'elle en pût porter son jugement. Si ce fait est vrai, il faut croire que c'étoient quelques *concetti*, quelques tournures étrangères qui avoient rebuté la sévère Académie de Florence, car ce livre a eu d'ailleurs beaucoup de succès, & il y en a déjà sept éditions faites en Italie. Mais cela prouve au moins que, pour mériter le titre d'Ecrivain élégant, il faut joindre à un goût très-fin perfectionné par l'usage du monde, un grand talent naturel, & sur-tout la facilité de saisir ces graces légères qui semblent plutôt naître du sujet, qu'être placées pour l'embellir.

L'élégance n'exclut pas l'air naturel; mais l'envie de paroître naturel nuit souvent à l'élégance. Shakespear fait

répondre par un Soldat dans la première scène de Hamlet,

Je n'ai pas entendu trotter une souris.

Voilà qui est naturel, disent les Anglois enthousiastes ; c'est ainsi qu'un Soldat doit répondre. Oui, dans un corps-de-gardes, répond à son tour M. de Voltaire, mais non pas dans une tragédie. L'opinion & la différence des mœurs peuvent influencer sur le plus ou moins de noblesse des expressions chez les différens Peuples ; mais il y a cependant chez toutes les Nations cultivées un familier populaire, qui ne peut s'allier avec l'élégance, & un familier décent qui donne du naturel au style noble :

Prenons garde à la bassesse

Trop voisine du familier.

La Mortte l'a dit, & la Mortte a échoué lui-même contre cet écueil dans quelques-unes de ses Fables ; tant il est difficile de ne pas confondre des

## 78 P R I N C I P E S

nuances qu'il est si important de distinguer ! c'est où Racine excelloit.

Il y a deux sortes d'élégance ; celle du génie, qui a le mérite d'être originale ; & celle du bel esprit, qui est fondée sur l'imitation : la première résiste seule aux épreuves du tems. Ce n'est pas qu'on ne puisse jamais employer une belle expression trouvée par d'autres. Corneille & Racine se sont approprié tous deux le *tam cari capitis* d'Horace ; & cette tournure élégante est devenue proverbe sous leur plume. Mais en général, dans ces imitations, il faut enchérir, s'il est possible, sur l'inventeur, & être riche de son propre fonds.

La main des Parques blêmes,  
De vos jours & des miens se joue également.

*La Fontaine.*

On reconnoît ici le *pallida mors* d'Horace, mais rajeuni par un tour nouveau.

L'élégance ne doit jamais faire tort à la force. Mais c'est peu de bannir tout ce qui ne sert qu'à l'arrondissement d'une phrase inutile ; il faut éviter encore avec soin la multiplicité des participes *ayant pris, ayant vu, &c.* & autres négligences qui donnent au style une lenteur fatigante, sur-tout dans un récit où l'on veut de la rapidité. Je ne dis rien des termes de pratique, *ledit, le susdit, les susmentionnés.* Au Palais même, on ne les emploie aujourd'hui que dans les exploits ou dans les inventaires de production, qui n'ont jamais passé pour des modèles d'élégance. Il y a des Langues moins difficiles que la nôtre sur l'usage de ces termes, & c'est ce qui trompe les Étrangers qui veulent écrire en françois.

### *De l'Harmonie.*

L'Harmonie, qui résulte de l'arrangement des mots, tient à l'élégance ;

Harmonie  
du Style.

## 80 P R I N C I P E S

& cette qualité du style, absolument nécessaire en poésie, n'est pas à négliger dans la prose, puisqu'elle est la source d'un sentiment agréable, comme M. de Pouilly l'a très-bien prouvé (1).

Houdard de la Motte pensoit que les mots ne plaisent à l'oreille que par les idées qu'elles présentent à l'esprit. Cette opinion est contredite par notre sentiment intérieur, & par l'autorité de tous les Peuples. Dans toutes les Langues, il y a des sons qui, considérés en eux-mêmes, ont une certaine douceur. Il y en a de rudes : quelques-uns par leur réunion forment une sorte d'accord, d'autres produisent une dissonance ; enfin le mélange des sons est agréable ou choquant, suivant qu'il est varié ou uniforme.

---

(1) Théorie des Sentimens agréables, chap. 7.

Laiſſons les Rhéteurs enſeigner l'art de faire des périodes à deux, à trois, à quatre membres ; & remarquons ſeulement , avec l'Abbé d'Olivet & M. d'Alembert, que deux choſes contribuent à l'harmonie dans le diſcours ; le *ſon* & le *nombre* : le ſon, par la qualité des mots ; le nombre, par leur arrangement.

Il y auroit une délicateſſe outrée à vouloir rejeter quelques mots ; ſous prétexte que notre oreille ne ſ'en accommode pas. Un des plus importans ſecrets de la proſodie , c'eſt de tempérer les ſons l'un par l'autre. Il n'y a point de ſi rude ſyllabe qui ne puiſſe être adoucie ; il n'y en a point de ſi foible qui ne puiſſe être fortifiée. Tout cela dépend des ſyllabes qui précèdent ou qui ſuivent celles dont l'oreille ſe plaint (1).

---

(1) Un des plus inſupportables reſtes de l'ancienne barbarie de notre langue eſt dans

## 82    P R I N C I P E S

Quant à l'arrangement des mots, l'harmonie oratoire, qui est plus ou moins applicable aux différens genres d'écrire en prose, consiste à ne pas mettre trop d'inégalité entre les membres d'une même phrase, & sur-tout à ne pas faire ses derniers membres trop courts par rapport aux premiers ; à éviter également les périodes trop longues & les phrases trop étranglées ; à savoir enfin entre-

---

nos terminaisons en *oin*, *coin*, *soin*, *oint*, *grouin* ; &c. &c. Cependant il n'y a rien de choquant dans la prononciation de ces mots, quand ces terminaisons sont accompagnées de syllabes sonores. Au contraire il y a beaucoup d'harmonie dans ces deux phrases que cite M. de Voltaire : *Les tendres soins que j'ai pris de votre enfance. Je suis loin d'être insensible à tant de charmes.*

Voyez quest. sur l'Encyclopédie, au mot *Langue Française*.



mêler les périodes arrondies & soutenues , avec d'autres qui le soient moins , & qui servent comme de repos à l'oreille. Une suite de périodes exactement mesurées blesse dans la prose. La cadence doit donc perpétuellement varier. Être uniforme dans son harmonie ou n'en avoir point , ce sont deux extrémités aussi vicieuses l'une que l'autre.

Les Orateurs anciens , que l'on a nommés avec raison des *dupeurs d'oreille* , faisoient très-grand cas de l'harmonie du Style : ils s'appliquoient sur-tout à la période. C'étoit un art inventé par le besoin. La nécessité de se faire entendre dans les grandes assemblées du peuple avoit fait imaginer le moyen de conduire , de soutenir , de prolonger la parole , & cet effet ne pouvant être produit que par un certain choix des sons , par le rapport des membres de la phrase , par des terminaisons cadencées , il

étoit naturel que la connoissance de ce mécanisme ne fût pas pour eux une étude indifférente. « J'étois présent, dit Cicéron, lorsque C. Carbon s'écria dans une harangue au peuple : *O Marce Druse, patrem appello, tu dicere solebas sacram esse rempublicam; quicumque eam violavisset, ab omnibus esse ei pœnas persolutas; patris dictum sapiens temeritas filii comprobavit.* Cette clûte *comprobavit*, ajoute Cicéron, excitée par son harmonie un cri d'admiration dans toute l'assemblée. Qu'on change l'ordre des mots & qu'on mette *comprobavit filii temeritas*, il n'y aura plus rien. » Cet exemple si frappant & si souvent cité, suffit pour détruire le sentiment de M. de la Motte, puisque dans ce trait éloquent, ce fut moins la grande idée exprimée par l'Orateur que l'arrangement des mots, qui frappa le peuple Romain.

Les Rhéteurs, qui ont voulu former notre période d'après la période latine, citent encore pour modele l'exemple suivant de Cicéron. *Si quantum in agro locisque desertis audacia potest — tantum in foro ac in judiciis audacia valeret, — non minus in causâ cederet Aulus Cæcinna Sexti Abutii impudentiæ — quantum in vi faciendâ cessit audaciæ* : mais quoique nous ayons en françois quelques périodes semblables (1), il faut convenir en général que notre Langue a trop de vivacité & de liberté pour pouvoir être assujettie à cette symmétrie de membres & d'articles. Il suffit donc

---

(1) Autant qu'il faut de soins, d'égards & de prudence,

Pour ne pas diffamer l'honneur & l'innocence :

Autant il faut d'ardeur, d'inflexibilité,  
Pour déferer un traître à la société.

Gresset.

en françois de chercher un certain rapport dans les membres, & de donner au tout un sens achevé, & un repos parfait. C'est à la raison à juger du rapport des idées, & à l'oreille à décider du repos. M. le Chancelier d'Aguesseau est un des meilleurs modèles pour l'harmonie de la prose François.

Une autre chose que nous ne pouvons pas imiter des Anciens, c'est la liberté qu'ils prenoient de sacrifier l'euphonie jusqu'aux règles de la grammaire. Quintilien n'hésite pas à louer Virgile d'avoir dit : *Cæsd jungebant fœdera porcâ*, quoique le féminin *porcâ* ne fût point en usage ; *cæso porco* auroit choqué l'oreille ; mais quel Écrivain François osera prendre une pareille licence ?

Dans toutes les Langues, c'est l'harmonie de la poésie qui a fait naître celle de la prose ; & quelque différentes qu'elles soient l'une de l'autre,

il échappe souvent des vers dans la prose la plus soignée. On en trouve, dit-on, une trentaine dans Isocrate, qui connoissoit si bien le nombre oratoire (1). On en trouve aussi, & de très-sonores, dans Tacite (2), dans Salluste, dans Cicéron même qui blâmoit avec raison ce mélange involontaire des deux genres d'écrire. A l'exemple des Anciens, nous avons banni les grands vers de notre prose; mais M. d'Alembert a remarqué que la prose Française la plus harmonieuse, contient beaucoup de vers d'une plus petite mesure, qui étant d'ailleurs entremêlés & sans rime, donnent à la prose un des agrémens de la poésie, sans lui communiquer la mono-

---

(1) V. Fabricii Biblioth. Lat. ex editione Ernesti, Lipsiæ 1773, in-8.<sup>o</sup> T. II, p. 390.

(2) Témoin celui-ci dans les mœurs des Germains :

Auguriis Patrum & priscâ formidine sacram.

tonie & l'uniformité qu'on reproche à nos vers. La prose de Moliere est pleine de vers de cette espece, ou plutôt de ces lignes mesurées ; & il faut convenir que nos plus grands vers , ayant presque tous besoin de la rime pour paroître des vers, le mélange tant blâmé par Ciceron & par Quintilien, est un défaut moins choquant en françois, qu'il ne pouvoit l'être chez les Grecs & chez les Latins. A propos de cette difficulté d'éviter quelquefois en prose l'harmonie de la versification , tout le monde fait la plaisanterie de Boileau à son ami Patru. Cet Académicien se van-  
toit de n'avoir pas laissé échapper un seul vers dans ses ouvrages : Boileau lui en montra un dans le titre même d'un de ses Plaidoyers,

Onzieme plaidoyer pour un jeune Allemand.

*De*

*De la chaleur du Style.*

La chaleur du Style est la qualité <sup>Chaleur du Style.</sup> du discours qui fait passer dans l'ame du Lecteur, le feu dont l'Écrivain est animé lui-même. Il y a en effet entre les idées, deux especes de liaisons. L'une, métaphysique & froide, consiste dans un enchaînement de rapports & de conséquences. L'autre est l'effet du sentiment qui unit toutes les idées, les entraîne toutes ensemble comme une seule & même idée, & ne permet jamais, dit M. Thomas (1); de voir ni où l'esprit s'est reposé, ni d'où il a repris son élan & sa course. Cette liaison intime est la véritable chaleur. C'est dans les discours où l'on veut toucher & persuader, qu'elle est sur-tout nécessaire; mais elle ne peut naître que d'une ame fortement affectée.

---

(1) Essai sur les Éloges, Chap. dern.

tée de l'objet qu'elle veut peindre.  
 Pour écrire avec chaleur, il ne suffit  
 donc pas d'annoncer qu'on est plein  
 de feu ; il faut en avoir réellement,  
 & le faire éclater à-propos.

Lisez l'Ode de Sapho que Longin  
 nous a conservée. *Φαίνεται μοι. Κ. Τ. Α.*

Heureux qui près de toi pour toi seule  
 soupire ,  
 Qui jouit du plaisir de t'entendre parler ,  
 Qui te voit quelquefois doucement lui sou-  
 rire.

Les Dieux, dans son bonheur peuvent-ils  
 l'égalér ?

Je sens de veine en veine une subtile flamme  
 Courir par tout mon corps si-tôt que je te  
 vois ;

Et, dans les doux transports où s'égare mon  
 ame ,

Je ne saurois trouver de langue ni de voix.  
 Un nuage confus se répand sur ma vue.  
 Je n'entends plus, je tombe en de douces  
 langueurs :

Et pâle, sans haleine, interdite, éperdue ;  
 Un frisson me saisit, je tremble, je me  
 meus.



Cette belle ode , toute affoiblie qu'elle est dans l'élégante traduction de Boileau, est un vrai modele de cette chaleur que l'art ne peut rendre quand le cœur est froid. Racine a supérieurement imité Sapho dans ces deux vers de Phedre.

Mes yeux ne voyoient plus ; je ne pouvois  
parler ;

Je sentis tout mon corps, & transir & brûler.

Mais Sapho est encore au-dessus ; c'est qu'elle parloit de sa propre passion, & qu'elle avoit, si je puis m'exprimer ainsi , l'enthousiasme de l'amour : enthousiasme que nous ressentons encore dans ces vers.

*Vivuntque commissi calores,*

*Æoliz fidibus puellæ.*

*Horat.*

Si l'on se passionne pour des objets qui ne méritent pas d'affecter l'ame, on est froid. Voilà pourquoi tant d'Écrivains, qui sont du nombre de

ceux que M. Thomas appelle si-bien des *hypocrites de sensibilité*, gla-  
cent leur Lecteur au moment même  
où ils menacent, pour ainsi dire, de  
brûler le papier. Le style froid vient  
aussi d'une diction trop recherchée.  
Ce vers si intéressant du Cid,

Va, je ne te hais point... tu le dois... je  
ne puis.

deviendrait froid s'il étoit relevé par  
des termes étudiés. En un mot, ce  
qui est froid, c'est tout ce qui est  
exagéré, tout ce qui est écrit sans  
intérêt, tout ce qui s'éloigne de la  
naïveté du style.

### *De la naïveté.*

Naïveté      Il y a bien de la différence entre  
du Style.      la naïveté & une naïveté. Un mari  
agonisant désignoit à sa femme un  
autre mari, *prends un tel, il te con-*  
*vient. Hélas j'y songeais*, répondit la  
femme, Voilà une naïveté. C'est sou-

vent l'expression de l'imbécillité & de l'imprudence. La naïveté, au contraire, n'est que le langage de la franchise, de la liberté, de la simplicité. C'est le *dicendi genus simplex, sincerum, nativum* des Latins. Si M. Mercier a eu tort de l'appeller le *talent suprême*, sur-tout en le refusant à Racine (1); on ne peut nier que cette qualité précieuse ne soit le partage de ceux qui entendent distinctement la voix de la nature, & qui la rendent fidèlement.

La naïveté dans le style résulte principalement, dit M. l'Abbé Barteux, de l'arrangement des mots selon l'ordre de la nature, c'est-à-dire, que l'objet principal doit se montrer à la tête, & mener tous ceux qui lui sont subordonnés, & chacun selon le degré d'importance ou d'intérêt qu'il

---

(1) Voyez la préface de son Drame intitulé : *Moliere*.

renferme. Il faut aussi que l'objet, qui s'est une fois montré comme dominant, paroisse toujours tel, tant qu'il est question de lui ; & que quand on a dit sur un chef tout ce qu'il y a à dire, on passe à un autre simplement & avec un air de bonne foi. C'est ce qui rend la pratique des transitions très-difficile, quand on n'a pas assez approfondi son sujet.

Une division naïve est celle qui paroît sortie tout-d'un-coup du sujet, plutôt que trouvée dans la méditation. C'est ce qu'on appelle encore une division heureuse.

La naïveté du style consiste aussi dans certains tours rajeunis qui plaisent par leur antiquité même ; ce qui ne veut point dire qu'il faille être trivial ou peu correct pour paroître naïf. Vous avez des Dramaturges qui vous disent magistralement que si leurs Pièces ne sont pas bien écrites, elles sont bien *parlées*. C'est la vérité

du dialogue qu'ils prétendent désigner par ce barbarisme. Mais Molière, qui assurément ne dialoguoit pas mal, prenoit soin de bien écrire ses pièces. Dans quelques-uns de ces Drame*s* si bien *parlés*, il n'y a peut-être pas une phrase qui soit finie. Si c'est là de la naïveté, ce n'est ni celle d'Horace, ni celle de Térence, ni celle de la Fontaine; naïveté inimitable que peu de gens connoissent, disoit Boileau (1).

Le naïf n'exclut pas l'énergie : au contraire il y mène quelquefois. Quand le sentiment est dans la plus grande vivacité, il s'affranchit, comme dans l'ode, de l'expression vulgaire. Il ne dit point *mon mal est cruel*, il dit : *c'est un tigre qui me déchire*. La naïveté n'exclut que ce qui est trop pensé, trop réfléchi ; & c'est en cela que le naïf diffère du naturel, dont

---

(1) Disc. sur la Joconde,

l'opposé est le recherché, le forcé.

L'emphase produit quelquefois un contraste plaisant dans le style naïf.

Deux coqs vivoient en paix : une poule  
survint,

Et voilà la guerre allumée.

Amour, tu perdis Troye, &c.

*La Fontaine.*

Hors ces cas assez rares, l'emphase est un défaut.

Il y a une certaine naïveté de style qui tient plutôt de l'ingénuité, & qui ne convient gueres qu'aux narrations destinées pour l'enfance. C'étoit le genre de Perrault. Quelle fortune n'ont pas faite & le conte de la *Barbe bleue* & le *petit Poucet*, & *Cendrillon*. Il n'y a presque personne qui ne les ait lus dans ses premières années, & qui ne se les rappelle quelquefois avec une sorte de plaisir, tant ils font d'impression par leur ingénuité & par cet air de bonhomie qui semble mettre de niveau le conteur  
&

& l'enfant qui l'écoute. Ce caractère est parfaitement annoncé dans l'estampe qui est à la tête du volume. Une vieille femme, dont la physionomie peint à-la-fois la persuasion & la finesse, paroît causer avec trois enfans de taille différente, qui paroissent aussi écouter avec une attention & un plaisir proportionnés à leur âge. Au-dessus de la vieille sont tracés, dans un petit cadre, ces mots : *Contes de ma mere l'Oye*, expression empruntée d'un ancien fabliau, dans lequel on représente une Oye déjà vieille qui instruit les petits.

### *Du Style facile.*

La facilité du Style, dont il nous reste à dire un mot, consiste dans un naturel heureux qui n'admet aucune recherche, & qui convient sur-tout dans les ouvrages où l'esprit ne fait que suivre le mouvement du cœur,

Facilité  
du Style.

Le Style facile n'est pas seulement celui qui est fait aisément, mais encore celui qui paroît l'être ; souvent c'est le fruit d'un second ou d'un troisième travail.

Il ne faut point confondre cette aisance du style avec la négligence. Bien des gens se vantent d'écrire sans façon : mais l'Abbé des Fontaines comparoit ce style sans façon , aux repas sans cérémonie. Il n'avoit pas tort. Le Lecteur, comme les convives, aime souvent mieux un peu d'apprêt qu'une aride simplicité.

Cette familiarité d'expressions que bien des gens affectent pour paroître écrire avec aisance ou avec énergie, répugne sur-tout à la noblesse de l'histoire. Le mot fameux de Jugurtha, ce mot si méprisant pour Rome : *Ur-  
bem venalem & maturè perituram,  
si emptorem invenerit.* « O Ville vé-  
nale , & qui périrois bientôt , si tu  
trouvois un acheteur ! » Qui croiroit



que l'un des meilleurs traducteurs de Salluste ( 1 ) en a fait une espece d'affiche ou de cri public? *Ville à vendre, si on trouve un acheteur.* C'est ainsi, dit M. de la Harpe, qu'en cherchant cette espece de simplicité familiere; on s'éloigne quelquefois non-seulement de l'élégance, mais encore de la vérité.

Pour parvenir à la perfection en matiere de style aussi-bien qu'en morale, il faut donc avoir soin de ne se rien pardonner, & d'éviter tout ce qui s'appelle négligence. Telle est en françois la multiplicité des participes ; tels sont deux *par* ou deux *comme*, qui ne sont pas tout-à-fait dans le même genre ; telle est enfin la répétition d'un verbe ou d'un adjectif deux ou trois fois dans une même période ( 2 ). Ce sont, si l'on veut, des

Remarque sur la perfection du Style.

---

( 1 ) Feu M. le Président de Brosses.

( 2 ) V. Bouhours, Remarques nouvelles sur la Langue Françoisse , pag. 387 & suiv.

riens qui échappent aux meilleures plumes; mais la perfection, dans quelque genre que ce soit, ne consiste pas uniquement à éviter les grandes fautes. Boileau se vançoit d'avoir appris à Racine à rimer difficilement; & ce n'est pas seulement aux Poëtes qu'il parloit, mais à tous les Écrivains, lorsqu'il a dit dans son Art poétique, Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.

Gardons-nous pourtant de confondre cet amour de la perfection avec la manie de n'être jamais content de soi, & de retoucher sans cesse. Apelle reprochoit au fameux peintre Protogenes de ne savoir pas quitter ses tableaux. Exemple mémorable qui nous apprend, dit Pline le Naturaliste (1), *que trop de soin est souvent nuisible : nocere nimiam diligentiam*. C'est aussi ce que le pere du Chan-

---

(1) Hist. Nat. Liv. XXXV. C. 10.

celier d'Aguesseau fit entendre un jour à son fils qui le consultoit sur un discours qu'il avoit extrêmement travaillé, & qu'il vouloit encore retoucher : *Le défaut de votre discours est, lui dit-il, d'être trop beau ; il seroit moins beau, si vous le retouchiez encore.* M. d'Aguesseau s'étoit formé, dès sa jeunesse, une idée si parfaite du beau, qu'il ne croyoit jamais en avoir approché ; ce qui pouvoit venir aussi de cette indécision naturelle qu'on lui a quelquefois reproché dans les affaires. Que d'occasions où l'on doit dire avec les Italiens, que *le mieux est l'ennemi du bien !*



## A R T I C L E   V.

*Du Style figuré en général.*

C E N'EST point enfreindre la loi fondamentale de la propriété des termes, que de relever le discours par des expressions plus brillantes que celles de la simple conversation. C'est ce qu'Aristote appelle dans sa poétique, parer le style d'ornemens qui aient un air étranger. Par ces ornemens, ajoute ce grand Philosophe, j'entends des mots plus recherchés que ceux de l'usage familier ( 1 ), la

---

( 1 ) Le grec porte γλῶττα simplement. M. Dacier l'a traduit par *mots étrangers*, comme si Aristote conseilloit à un Poëte de bigarrer son ouvrage de termes empruntés d'une Langue étrangere. Mais M. Racine le fils a démontré, par la suite du texte de l'Auteur, que M. Dacier s'est trompé dans cet endroit. On voit dans

métaphore, & en un mot tout ce qui s'écarte de la propriété des termes.

On nomme ces ornemens *figures*, Ce que c'est que les Figures. d'un terme emprunté de la physique, & qui signifie proprement la modification de l'étendue. On suppose en effet que comme chaque corps, outre l'étendue qui leur est commune à tous, a une conformation particulière qui sert à le distinguer des autres corps; de même les mots arrangés en phrases, outre la propriété générale de signifier un sens en vertu de cette construction, ont de plus une disposition particulière qui leur donne un autre sens, & comme une autre figure.

Ce sont les Rhéteurs qui ont inventé le nom de style figuré; mais ce Origine du Style figuré.

Quintilien, que les Anciens ont entendu, par *γλωττα*, *linguam secretiorem*, un langage moins commun que celui du peuple. V. l'Histoire de l'Acad. des Belles-Lettres. Année 1754, pag. 54.

style est plus ancien que leur art ; c'est le langage même de la nature. Quand M. Timberlake nous dit que des Peuples de l'Amérique septentrionale, qui, de son aveu, ne peuvent compter au-delà de dix, font cependant des harangues qui égalent celles de Demosthene, & surpassent celles d'Isocrate (1), il est très-permis de ne pas ajouter foi à M. Timberlake ; mais il ne faut pas douter pour cela que le langage appelé oriental, parce qu'il s'est conservé dans l'orient, ne soit un langage très-naturel à l'homme. Y a-t-il dans les vies de Plutarque, ou dans Tite-Live, une réponse plus énergique que ce discours d'un Chef de village des Abenakis, que des Missionnaires vouloient engager à quitter

---

(1) Voyez les Recherches philosophiques sur les Américains, Tom. I, & la Gazette Littéraire. 1766. Tom. VIII, pag. 176.

son patrimoine ? « Les Robes noires  
 » veulent nous faire quitter notre natte  
 » & transporter ailleurs le feu de notre  
 » conseil. Nous sommes nés sur cette  
 » Terre , nos peres y sont ensevelis ;  
 » dirons - nous aux ossemens de nos  
 » peres, levez-vous & passez avec nous  
 » dans une Terre étrangere ? »

Pour se convaincre que ce langage figuré est même le seul qu'on ait pu parler dans l'enfance des Sociétés, vérité prouvée il y a long-tems par M. du Marfais , & que les nouvelles Recherches de M. de Gebelin , sur la formation des Langues , confirment de plus en plus , il suffit d'observer que , dans l'état de nature , l'homme n'a point de notions abstraites , & que son ame , ouverte seulement aux impressions des objets sensibles , les compare entr'eux lorsque la nécessité l'y oblige. Ainsi , un homme grand sera nommé par le Sauvage un homme montagne , parce que le Sauvage n'a

point d'idée absolue de la grandeur. Il est forcé de peindre ce qu'il pense. Il se répand en exclamations vives, en répétitions énergiques, faute de pouvoir s'énoncer avec précision. En se réconciliant avec son ennemi, il ne dira pas, *vivons en paix, que l'union se rétablisse entre nous*. Ces termes de *paix* & d'*union*, sont des termes abstraits qu'il ne connoît pas. Il dira : *Reposons nous à l'ombre de ce chêne, soyons assis sur la même natte, désaltérons-nous au même ruisseau*.

Voilà comme s'expriment aujourd'hui les Sauvages de l'Amérique : & feu M. de Bougainville (1), qui s'est servi d'une partie de ces réflexions pour prouver que le langage poétique est plus ancien que la prose, conclut avec raison que les premiers habitans de la Grece ne s'exprimoient

---

(1) Hist. de l'Acad. des Belles-Lettres, Tom. 29, pag. 49 des Mémoires.



pas d'une autre maniere. Il en faut dire autant des anciens Hébreux, de nos ancêtres les Gaulois, des Germains, des Montagnards de l'Écosse, en un mot de tous les Peuples ; car par-tout où il y a eu des hommes, il y a eu des passions, & par conséquent des expressions figurées, avant même qu'il y eût des Langues.

Bien des gens croient que l'expression figurée vient principalement du feu d'une imagination poétique. C'est une erreur, & ce qui le prouve, c'est que les Sauvages, tels que les Iroquois, qui sont d'une complexion phlegmatique, ont dans leur style concis beaucoup de métaphores & de figures (1).

(1) Lafiteau, Mœurs des Américains, Tom. I, *pag.* 480.

Ceux qui seront curieux de voir comment la partie civilisée de l'Amérique est obligée de s'exprimer pour se rendre intelligible à la partie sauvage, n'ont qu'à

Quoi qu'il en soit, ce que le Sauvage fait par nécessité, est devenu

---

lire dans le *Courier politique de l'Europe*, 1778, N<sup>o</sup> 1, la traduction des taleks, ou paroles, que le Congrès a envoyés en 1775 aux six Nations Indiennes, pour leur donner une idée de sa constitution & des motifs de la guerre actuelle avec la mer-patrie. Ces taleks sont attribués au célèbre Docteur Francklin. En voici un passage.

« Freres & Amis, il s'agit d'une querelle  
 » de famille entre nous & la vieille Angle-  
 » terre, vous autres Indiens vous n'y en-  
 » trez pour rien : nous ne vous demandons  
 » pas de lever la hache contre les troupes  
 » du Roi, nous vous prions de ne vous dé-  
 » clarer pour aucun parti, & de laisser la  
 » hache profondément ensévelie... Freres,  
 » nous occupons le même territoire que  
 » vous, la même Isle est le lieu de notre  
 » naissance, nous désirons de nous asseoir  
 » avec vous sous le même arbre de paix;  
 » arrosons ses racines, favorisons sa crois-  
 » sance jusqu'à ce que ses larges feuilles &  
 » ses rameaux fleuris s'étendent au coucher  
 » du Soleil, & touchent au Firmament. »

un art pour l'homme instruit. Nous aimons à nous rapprocher de la nature, en substituant quelquefois aux mots précis & aux constructions raisonnées du langage poli les termes & les tours plus animés que les gens du peuple emploient encore tous les jours, quand ils sont excités par quelques passions. Mais c'est le chef-d'œuvre de l'art que de savoir rendre, dans le calme du cabinet, ce langage désordonné de la nature, & mêler à-propos le style simple avec le style orné.

S'il est trop dur de prétendre avec l'Amant de la *nouvelle Héloïse*, qu'il n'y a qu'un Géomètre & un sot qui puissent parler sans figures, on conviendra du moins que, pour peu qu'on ait de chaleur dans l'esprit, on a besoin d'expressions figurées pour se faire entendre. Mais il y a un autre excès à éviter. Baltasar Gracian, Jésuite Espagnol, dont on a plusieurs ouvrages de

Abus du  
Style figuré.

politique qu'on ne lit plus gueres, dit quelque part, que *les pensées partent des vastes côtes de la mémoire, s'embarquent sur la mer de l'imagination, arrivent au port de l'esprit, pour être enrégistrées à la douane de l'entendement*. C'est du style figuré de la Foire. Pierrot dit à son Maître : *La balle de vos commandemens a rebondi sur la raquette de mon obéissance* : & ce style, à quelques nuances près, rentre dans le jargon des *Précieuses*, ou dans le burlesque de *Don Japhet d'Arménie*, car les ridicules se touchent plus qu'on ne pense (1). C'est

---

(1) Le P. Vavasseur, savant Jésuite, Auteur d'un *Traité de Ludicrá diçione*, a démontré que les Grecs & les Romains n'ont pas connu le style burlesque, qui n'est en effet qu'un reste de la barbarie du moyen âge. Ceux qui veulent anoblir ce pitoyable genre, disent qu'on en trouve des traces dans les Satyres d'Horace. C'est plutôt du style *poissard* que du *burlesque*,

le goût qui fixe les bornes qu'on doit donner au style figuré dans chaque genre. Une expression est belle quand elle offre à-la-fois de l'imagination & de la vérité. Telle est celle-ci de Racine le fils,

Les signes du plaisir, les couleurs de la joie.

Un défaut assez commun dans l'emploi du style figuré, c'est de faire jouer

---

comme M. Grosley l'a remarqué dans ses observations sur l'Italie. Le poissard est souvent une imitation du style figuré des gens du peuple ; mais le burlesque ne peint rien. Boileau ne pouvoit pardonner à Scarron de s'en être occupé. Il ne s'en cachoit pas, même devant Madame de Maintenon. Ce n'est pas qu'il n'y ait dans le Virgile travesti des traits fort divertissans qui partent d'une gaieté originale ; & c'est ce qui a contribué à l'estime presque générale dont cet Auteur a joui dans son tems. Ceux qui ont voulu imiter sa maniere d'écrire y ont échoué, témoin l'Homere travesti de Mairieux, qui n'a fait rire personne.

le figuré avec le littéral. « Puissiez-  
vous dans l'abondance de vos lar-  
mes éteindre les feux d'une guerre  
que vous avez allumée.

*Fléchier.*

La pensée est vraie, l'expression est  
fausse. Ce n'est point avec les larmes  
qu'on éteint le feu de la guerre. Ce-  
pendant nos bons Auteurs se sont  
quelquefois permis de pareilles li-  
cences.

Brûlé de plus de feux que je n'en allumai.

*Racine.*

Sous le poids du fagot, aussi bien que des  
ans.

*La Fontaine.*

Il y a un autre défaut beaucoup  
plus grand que celui-là ; c'est l'en-  
tassement des figures incohérentes, &  
qui se détruisent l'une l'autre.

Ami Marot, honneur de mon pupitre,  
Mon premier Maître, acceptez cette  
Épître,

Que vous écrit un humble nourrisson,  
Qui sur Parnasse a pris votre écusson,

Et

Et qui jadis en maint genre d'escrime,  
Vint chez vous seul étudier la rime.

*Roussseau.*

Ces vers sont d'un grand Poëte; mais  
il faudroit être bien aveuglé par la  
prévention pour ne pas voir, avec  
M. de Voltaire, les figures d'sparates  
dont ce morceau est hérissé. Boileau  
avoit dit dans son Épître à Moliere,

Dans les combats d'esprit savant Maître  
d'escrime.

Du moins la figure étoit juste. On  
s'escrime dans un combat, mais on  
n'étudie pas la rime en s'escrimant.  
On n'est point l'honneur du pupitre  
d'un homme qui s'escrime. On ne met  
point sur un pupitre un écusson pour  
rimer à nourrisson. Tout cela est in-  
compatible, tout cela jure.

Incontinent vous l'allez voir s'enfler  
De tout le vent que peut faire souffler  
Dans les fourneaux d'une tête échauffée,  
Fatuité sur sottise gressée.

K

On sent encore assez que la fatuité, devenue un arbre greffé sur l'arbre de la sottise, ne peut être un soufflet, & que la tête ne peut être un fourneau.

M. de Voltaire, qui a peut-être pris trop de plaisir à relever ces fautes & plusieurs autres du même Auteur, les appelle, en style figuré, les contorsions d'un homme qui s'écarte du naturel; & il les oppose à la marche décente, aisée & mesurée de Boileau. Mais le judicieux Boileau ne s'est-il pas lui-même écarté un peu de sa justesse ordinaire, quand il parle dans l'Art poétique d'un feu qui n'a ni *sens* ni *lecture*, & qui s'éteint à chaque pas?

Et son feu dépourvu de sens & de lecture, s'éteint à chaque pas faute de nourriture.

Toutes ces fautes de grands hommes prouvent, au moins, qu'il n'est pas si facile qu'on le pense communément



de se servir du style figuré. On exige du nouveau, & on a raison (1) : il en faut pour plaire, sur-tout dans ce genre. Le premier qui appella la beauté une rose & qui peignit l'amour avec des ailes, un bandeau & des fleches, montra beaucoup d'esprit ; il n'y en a pas à répéter aujourd'hui ces fictions si anciennes. Mais, pour vouloir donner du nouveau, il ne faut pas se permettre du gigantesque ; car le rebattu vaut encore mieux que l'absurde. Que les grandes choses amènent les grandes idées, & les grandes idées les grands mots, tout est alors à sa place ; mais il est à craindre aussi que les grands mots n'amènent le galimatias, maladie si commune en France depuis environ vingt ans, & qui prend sa source dans l'accumula-

---

(1) La Fontaine, dans un de ses ouvrages, fait dire au Dieu des vers :

Il me faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde.

tion des figures, autant que dans le faux enthousiasme par lequel on cherche à exagérer son sujet.

Quoique les figures bien placées & bien choisies donnent de la vivacité, de la force ou de la grace au discours, il ne faut pas croire que le discours ne tire ses beautés que des figures. C'est une observation fort juste de M. du Marlais. Nous avons en effet plusieurs exemples en tout genre d'écrire, où toute la beauté consiste dans la pensée exprimée sans figure. Tel est ce *qu'il mourût*, qu'on ne peut se lasser de citer comme un trait du plus grand sublime. Dans une autre tragédie de Corneille, Prusias dit qu'il veut se conduire en pere & en mari. Ne soyez ni l'un ni l'autre, lui répond Nicomede.

P R U S I A S.

Et que dois-je être?

N I C O M E D E.

Roi.

Il n'y a point là de figure, & il y a cependant beaucoup de sublime dans ce seul mot. Voici un exemple plus simple.

Envain pour satisfaire à nos lâches envies,  
Nous passions près des Rois tout le tems de  
nos vies,

A souffrir des mépris, à ployer les genoux;  
Ce qu'ils peuvent n'est rien; ils sont ce que  
nous sommes,

Véritablement hommes,

Et meurent comme nous.

*Malherbe.*

La pensée seule fait tout le prix de ces vers qui nous plaisent encore, malgré leur air d'antiquité. Mais il faut avouer que dans les occasions où les figures ne seroient pas déplacées, le même fonds de pensée sera toujours mieux exprimé en style figuré, que si on l'exprimoit sans ce secours. De l'aveu du grand métaphysicien Locke (1), ce n'est gueres que dans

---

(1) Locke, de l'entendement humain, Liv. III. c. 10.

les ouvrages d'instruction qu'il faut se garder des figures, comme d'un abus du langage ; & si M. Adanson a paru desirer dans un livre d'histoire naturelle ( 1 ) que l'on bannît des Langues routes les expressions figurées , il a prouvé par-là, suivant M. Michaëlis, qu'il connoissoit mieux la nature du Sénégal que celle des Langues.

Division  
des Figu-  
res.

Quoi qu'il en soit, il y a deux especes de figures. Les figures de mots & les figures de pensées. Si vous changez le mot , dit Cicéron ( 2 ), vous ôtez la figure de mot, au-lieu que celle de pensée subsiste toujours, quels que soient les mots dont vous vous serviez. Par exemple, si en parlant d'une flotte vous dites qu'elle est composée de cent *voiles*, vous faites une figure de mots ; substituez *vaisseaux* à *voiles*, il n'y a plus d'expres-

---

( 1 ) V. l'Hist. Natur. de Sénégal, in-4.<sup>o</sup>

( 2 ) Cicero, *de Orat.* Lib. 3.

sion figurée. Les figures de mots sont donc celles qui tiennent essentiellement au matériel des mots, & les figures de pensées celles qui consistent dans la forme de la pensée.

Je vais parcourir rapidement les unes & les autres, ou plutôt celles qui sont d'un usage plus ordinaire. M. de Voltaire desire qu'on mette entre les mains des jeunes gens, pour trente sols, ce que M. du Marfais a dit sur cette matière dans l'Encyclopédie. Ce desir est une preuve que ces sortes de détails ne sont pas entièrement inutiles, comme beaucoup de gens le croient.



---

 ARTICLE VI.
*Des Figures de Mots.*

ON DISTINGUE quatre sortes de Figures de mots ; mais la plupart ne sont utiles que pour l'intelligence des anciens Auteurs, & tous leurs Commentateurs en font mention. Les seules dont il soit nécessaire de parler ici, sont les figures de construction, & les tropes.

*Des Figures de construction.*

Il y a figure de construction, lorsque l'on s'écarte de la construction simple & conforme au génie de la Langue dans laquelle on écrit. Les principales sont l'*Ellypse*, le *Pléonafme*, la *Syllepse* ou *Synthesè*, & l'*Hyperbate*.

De l'*Ellypse*.

On dit qu'il y a *Ellypse*, lorsque le goût

le goût fait supprimer des mots dont le grammatical auroit besoin.

Je t'aimois inconstant, qu'aurois-je fait fidele?

*Racine.*

La grammaire eût dit : Si je t'aimois quoique tu fusses inconstant, qu'aurois-je fait si tu avois été fidele?

Cette maniere abrégée de rendre les idées est puisée dans la nature même qui ne veut rien d'inutile, surtout lorsque les sentimens se succèdent avec rapidité. Nous faisons tous les jours des ellypses dans la conversation.

*Que vous a-t-il dit ? Rien.* On devrait répondre : *il ne m'a rien dit.* M. de Gebelin remarque dans *son Monde primitif* & dans *l'Histoire naturelle de la parole*, qui en est un extrait, que nos verbes actifs, nos pronoms *mon*, *ton*, *son*, les adverbes, les adjectifs sont autant de formules ellyptiques.

L'usage des ellypses dans le style ne souffre point de difficultés, lorsqu-

L

## 122. P R I N C I P E S

qu'on ne sous-entend que des mots qui ont déjà été employés, ou qu'il est facile de suppléer.

Du Pléonafme.

Le Pléonafme est le contraire de l'ellyphse. Il a lieu lorsqu'on ajoute par goût ce que le grammatical rejette comme superflu.

Je l'ai *vu*, dis-je, *vu*, de mes propres yeux *vu*,  
Ce qu'on appelle *vu*.

*Moliere.*

Il suffiroit, pour le sens, de dire je l'ai *vu*. *Le Roi des Rois*, *le siecle des siecles*, sont des pléonafmes qui ajoutent de nouvelles idées à celle qu'offre le premier de ces mots.

Diffusion.

Il faut distinguer le pléonafme de la diffusion, qui n'est qu'une répétition de la même idée en différens termes, ou une accumulation d'idées inutiles pour l'intelligence de celle qu'on veut présenter. C'est ce que l'on nomme une *Battologie*, & c'est le vice de tout ce qui n'est qu'amplification. Quand le pléonafme lui-même ne sert à donner



au discours ni plus de grace ni plus de netteté, ni plus de force, c'est une négligence qu'on doit éviter. Ainsi, la reduplication qui fait une beauté dans le vers de Racine,

Eh que *m'a* fait à moi cette Troye où je cours ?

est une faute dans celui de Boileau.

C'est à vous mon esprit à qui je veux parler. (1)

Il y a Syllepse ou conception, lorsqu'on arrange le mot d'une manière plus conforme à nos pensées, syllepse.

(1) Ceux qui veulent justifier Boileau de cette faute, disent qu'il a employé ici une phrase parisienne. Le peuple, & même des gens qui ne sont pas peuple, disent tous les jours, *c'est à vous à qui j'en veux*. M. Desforges Maillard avoit proposé de changer ainsi ce vers :

C'est à vous mon esprit que je prétends parler.

Cette correction n'a pas fait fortune.

## 24 P R I N C I P E S

qu'aux règles de la syntaxe. Lorsque nous disons, par exemple, *il est sept heures*, c'est une syllepse. Selon les mots, il faudroit dire *elles sont sept heures*, comme on le disoit même autrefois. Mais parce que l'on veut seulement marquer un tems précis, savoir la septieme heure, la pensée s'arrête à cet objet & ne fait aucune attention aux termes.

Hyper-  
bate.

L'Hyperbate ou renversement transpose l'ordre de la syntaxe ordinaire.

Et les hautes vertus que de vous il hérite,  
*Corneille.*

pour qu'il hérite de vous.

Ce changement de la construction simple doit toujours être fait avec discernement. Mais dans les vers, c'est quelquefois l'ouvrage de la nécessité. Lorsque les transpositions servent à la clarté, on doit même, dans le discours ordinaire, les préférer à la construction grammaticale. Nos anciens Au-

teurs se permettoient, même en prose, des inversions que nous devons regretter.

### *Des Tropes.*

Les Tropes sont des figures par lesquelles on fait prendre à un mot la signification qui n'est pas la sienne. C'est un trope célèbre que cette parole de Louis XIV à Philippe V, allant en Espagne, *Il n'y a plus de Pyrénées*, pour dire qu'il n'y auroit plus de séparation, de division, de guerre entre les deux Royaumes.

Les tropes tirent leur nom d'un mot grec qui veut dire transformation ; & ce sont les Grecs qui en ont inventé la plus grande partie ; mais la théorie de ces figures n'a commencé à être clairement exposée, que par Cicéron & par Quintilien. Ces deux Auteurs ont été les principaux guides de M. du Marais dans le traité utile, mais un peu diffus, que ce Grammai-

rien philosophe nous a donné sur les tropes.

Les tropes servent à la variété & à l'énergie du style. Quand on appelle un grand Capitaine *un foudre de guerre*, expression qui a vieilli parmi nous, mais qui étoit fort belle en latin (1), l'image de foudre peint d'une manière sensible la rapidité des conquêtes. En général ce qu'on appelle expressions choisies, tours élégans, n'est autre chose que des tropes, mais si naturels & si clairs, que les mots propres ne le feroient pas davantage.

Pour bien connoître la nature & même l'utilité des tropes, qui doublent & triplent les mots d'une langue sans en multiplier le nombre, il faut ob-

---

(1) ..... duo fulmina belli,  
Scipiadas.....

*Virg.*

server, avec M. d'Alembert (1), que les mots ont un sens propre, un sens figuré & un sens par extension. Quand vous dites *l'éclat de la lumière*, cette expression est employée dans la véritable signification. Dites *l'éclat de la vertu*, vous prenez le mot dans un sens figuré, parce que vous transportez à un objet intellectuel la propriété physique de la lumière. Le sens que M. d'Alembert nomme par extension, tient en quelque sorte le milieu entre ces deux-là. Ainsi, quand on dit *l'éclat du son*, ce n'est plus le sens propre, puisqu'il n'y a proprement que la lumière qui ait de l'éclat; ce n'est pas non plus le sens figuré, puisque les expressions figurées consistent à transporter à un objet intellectuel, un mot qui exprime un objet sensible. Mais

Sens pro-  
pre.  
Sens figu-  
ré.  
Sens par  
extension.

---

(1) Éclaircissement sur ses Éléments de Philosophie dans ses mélanges de Littérature, Tom. 5.

c'est un sens moyen ; car le mot *éclat* est alors étendu de la lumière au bruit. M. de Buffon dit du chien, qu'il *voit de l'odorat*. C'est un autre exemple de ce mot par extension, qui, au reste, fait partie de ce que l'on nomme Cata-  
chrese. catachrese dans les Écoles. Catachrese ; selon la force de ce mot, veut dire extension ou abus, & c'est moins un trope particulier qu'un aspect sous lequel tout autre trope peut être envisagé. M. Beauzée (1) place la catachrese avec l'onomatopée, ou formation des mots par l'imitation des sons. Toutes deux sont des principes d'étymologie, & peut-être les deux sources qui ont fourni le plus de mots aux Langues. Mais il ne croit pas que ce soient des tropes.

Le fondement de tous les tropes est la connexité des idées ; elle peut

---

(1) Encyclopédie, au mot *Trope*.

avoir lieu de deux manieres. Ou les idées sont véritablement unies entr'elles, ou c'est l'entendement qui leur attribue une connexité en les comparant. C'est ce qui avoit engagé M. Justi, Professeur au Collège Thérésien à Vienne (1), à réduire toutes les especes de tropes à deux classes, dont la premiere peut être nommée, selon lui, le changement des idées qui ont connexité réelle; & l'autre, le changement des idées qui ont de la ressemblance. Quoi qu'il en soit de ce système, les principaux tropes, dont un Écrivain doit au moins connoître les noms pour n'être pas exposé à les prendre pour des termes de chymie, comme Boileau le reprochoit à Pradon, sont la Métonymie, la Synecdoche, la Métaphore & l'Ironie, dont l'opinion générale fait un trope, mais

---

(1) Anconi fúng zú xinar gútnn Exútrun  
Pisfraibart. P. 46.

que M. Beauzée range parmi les figures de pensée.

Métony-  
mic.

La Métonymie, ou changement de nom, emploie 1.<sup>o</sup> la cause pour l'effet, *Cérès, Bacchus, Vénus*, pour dire *le bled, le vin, la volupté* : ou l'effet pour la cause, *il pâlit*, pour dire *il craint*. 2.<sup>o</sup> L'auteur de la chose pour la chose même, comme quand on dit *les muses*, pour *les beaux-arts*. 3.<sup>o</sup> Le signe pour la chose désignée : par exemple, *le sceptre* pour *la royauté*, *la robe* pour *la magistrature*. 4.<sup>o</sup> Le contenant pour le contenu : *Il avale la coupe funeste*. 5.<sup>o</sup> Le nom du lieu où la chose se fait pour la chose même : une *Perse* pour une *étoffe faite en Perse*, & par extension pour celle qui l'imite. 6.<sup>o</sup> Enfin le tems où la chose se passe pour la chose même : ainsi, les Romains disoient *dies* pour *judicium*. Nous appellions de même *les grands jours de Poitiers*, des assemblées solennelles qu'on tenoit en cette ville,



pour la recherche des abus qui avoient pu échapper à la connoissance du Parlement. Cette figure se trouve encore dans les noms Allemands des principales assemblées de l'Empire, *Reichs-Tag*, jour de l'Empire, pour dire la Diète générale ; *Creiss-Tag*, jour du Cercle, pour dire l'assemblée de tel Cercle.

Il faut rapporter à la métonymie ce que l'on désigne ordinairement par la dénomination superflue de métalepse. Elle consiste à employer indifféremment l'antécédent pour le conséquent. *Il n'est plus* pour *il est mort* ; *il étoit riche* pour *il est devenu pauvre*.

La Synecdoche, qu'on doit prononcer synecdoque, & que du Mar-<sup>Synecdoche.</sup> fais écrit ainsi, prend le genre pour l'espece, *les mortels* au-lieu de dire *les hommes*. La partie pour le tout.

J'ignore le destin d'une tête si chere.

Le tout pour la partie, *les peuples qui*

*boivent la Seine.* Le nom de la matière pour la chose qui en est faite ; un castor, c'est-à-dire *un chapeau fait de poil* de Castor. Un nombre certain pour un nombre incertain. Le singulier pour le pluriel. *Romanus* pour *Romani*. *L'Ennemi vient à nous*, pour dire *les Ennemis*. Le pluriel pour le singulier ; *les Boileau*, *les Racine*, au-lieu de nommer simplement ces Auteurs. Un raffinement d'urbanité inconnu aux Anciens, a introduit dans presque toutes les Langues modernes une de ces synecdoques à laquelle nous ne faisons pas attention, mais qui n'en est pas moins remarquable ; c'est l'usage d'employer le pluriel lorsqu'on adresse la parole à une seule personne.

On rapporte à la synecdoque l'antonomase, qui consiste à mettre ou un nom commun pour un nom propre ; *l'Orateur Romain* pour *Cicéron* : ou un nom propre pour un nom commun.

C'est ainsi qu'on dit d'un grand Seigneur qui protège les Lettres, *c'est un Mécène*, parce que Mécène, le favori d'Auguste, s'est rendu célèbre par son amitié pour Horace & pour Virgile, quoique d'ailleurs, suivant Suétone, il eût un goût très-peu sûr.

L'Ironie, ou contre-vérité, est une Ironie. figure par laquelle on veut faire entendre le contraire de ce que l'on dit. Un homme s'écrie : *O le bel esprit !* Parle-t-il de Cicéron ou de Fontenelle ? les mots sont pris dans le sens propre. Parle-t-il de Zoïle ? c'est une satire composée précisément des mêmes paroles qui faisoient un éloge. Voilà l'ironie. Les termes qui la forment ayant dans le sens propre un sens raisonnable, quoique faux dans l'intention de celui qui parle, il est nécessaire de donner la clef du sens figuré qu'on leur attache. Cette clef est un mot glissé légèrement. *Je crois, sans doute, apparemment, ou un*

geste, ou le ton de voix quand on prononce l'ironie. Cette figure a fait, dans le siècle dernier, le succès des Lettres de Voiture, qu'on ne lit plus. Nous avons substitué à l'ironie le jargon du persiflage, qui est encore pis, parce qu'il n'est bon à rien, au lieu que Socrate & Montesquieu ont prouvé, par leur exemple, que le sel de l'ironie peut être employé utilement dans les matieres les plus philosophiques. Voyez entr'autres le morceau sur l'esclavage des Negres, dans l'Esprit des Loix ( 1 ). Mais pour s'en servir ainsi, il faut bien connoître le cœur humain & les mœurs de son siècle.

Il y a des ouvrages entiers où l'ironie est soutenue d'un bout à l'autre; tel est *l'art de ramper en poésie*, par Pope.

On rapporte à l'ironie ( 2 ) un pré-

( 1 ) Esprit des Loix, Liv. XV, Chap. 5.

( 2 ) Ernesti initia Rhetorica, pag. 851.

tendu trope qu'on appelle litotes, & qui consiste à dire moins que l'on ne veut faire entendre. *Il n'est pas sot*, pour dire *il a beaucoup d'esprit*; *il ne vous veut pas de mal*, pour *il est de vos amis*. Il y a aussi une espèce d'ironie à exprimer par des mots plus doux des idées désagréables; comme lorsque l'on dit *s'il lui arrive quelque chose*, au lieu de *s'il meurt*. C'est ce que l'on appelle *Euphemisme*. & cette tournure contribue à l'élégance, quand elle est placée à-propos. Platon s'en est servi dans une oraison funebre : « *Enfin, Messieurs, nous leur* » *avons rendu les derniers devoirs, &* » *maintenant ils achevent ce fatal* » *voyage.* » Il n'est pas nécessaire de remarquer que c'est la mort qu'il désigne par ces derniers mots.

Euphemisme.

La Métaphore est de tous les tropes celui qui mérite le plus de détail. Elle consiste à transporter un mot de sa signification naturelle à une autre

Métaphore.

signification qui ne lui convient qu'en vertu d'une comparaison qui est dans l'esprit. On dit tous les jours *une maison triste, une campagne riante, bleffer l'honneur, s'enivrer de plaisir, &c. &c.* ce sont des métaphores.

Si la métaphore comprend plusieurs mots, elle s'appelle alors allégorie (1).

(1) Il peut y avoir cependant des allégories sans métaphores ; & ce vers de Térence, *Sine Cerere & Libero, friget Venus*, que Madame Deshoulières a traduit par cet autre si connu, qui fait le refrain d'une Ballade : *L'Amour languit sans Bachus & Cérès*, est un exemple d'allégorie par la métonymie. M. Sedaine l'a aussi bien rendu dans ses *Femmes vengées* ;

*Vénus languit & meurt, sans Bachus & Cérès.*

On cite comme une allégorie par l'anatomie ce vers de la 4<sup>me</sup> Églogue de Virgile, *Alter erit tum Typhis*, &c. Les devises sont une autre espèce d'allégorie, ou, si l'on veut, des métaphores peintes. En voici une très-ingénieuse de Santeuil, pour

Cette

Cette jeune *plante* ainsi *arrosée* des eaux du Ciel, ne fut pas long-tems sans *porter* de fruit. Otant la figure : cette jeune *Princesse* ainsi *prévenue* des *graces* du Ciel, ne fut pas long-tems sans pratiquer des actions de vertu.

Les anciens Philosophes eurent souvent recours à l'allégorie, mais elle changea peu-à-peu les préceptes en énigmes. Cette phrase proverbiale : *N'attisez pas, ou plutôt ne souillez pas le feu avec l'épée*, étoit prise dans le sens propre chez les Perses, qui, par une suite de leur respect pour le feu, avoient en horreur tout ce qui tenoit à la métallurgie ( 1 ). Mais, dans la bouche de Pythagore, c'étoit un

---

les Notaires de Paris : deux aiguilles de pendule, dont l'une marque les minutes, & l'autre les heures, avec ces paroles : *Lex est quod notamus.*

( 1 ) Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres. Tom. 31, pag. 485.

précepte allégorique qui signifioit :  
*N'irritez pas les esprits échauffés.* La  
 ceinture de Vénus & les Graces qui  
 ne la quittent jamais, & les Prieres,  
 filles de Jupiter, qui d'un pas chan-  
 celant suivent l'Injure au front su-  
 perbe ; & Jupiter qui les venge lors-  
 qu'on les méprise, toutes ces fictions  
 ingénieuses d'Homere, sont autant de  
 modeles d'allégories. M. de la Motte  
 n'en sentit pas la beauté, quand il sub-  
 stitua à cette peinture touchante des  
 Prieres, ces deux vers didactiques :

On offense les Dieux : mais, par des sacri-  
 fices,

De ces Dieux irrités on fait des Dieux pro-  
 pices.

Rapprochez de cette maxime rimée,  
 le morceau même du Poëte grec, ou  
 l'imitation en vers que M. de Vol-  
 taire en a donné dans ses questions  
 sur l'Encyclopédie, au mot *Épopée*,  
 & vous sentirez tout le prix d'une  
 allégorie ingénieuse.



Rien n'embellit plus le style, que les expressions métaphoriques & les courtes allégories. Mais il faut qu'il y ait un certain rapport entre le sens figuré d'un terme, & la signification propre. Par exemple, le feu est un élément qui dessèche, qui brûle & qui consume; l'amour est une passion qui produit à-peu-près les mêmes effets. Il y a donc un rapport entre cet élément & cette passion, & par conséquent on peut fort bien appeller l'amour un feu, une flamme, & lui donner toutes les épithètes qui conviennent au feu.

Non, Seigneur, à vos feux elle n'est point contraire.

C'est-à-dire à votre amour. (1)

On nomme métaphores hardies celles qui sont tirées d'objets trop peu

---

(1) Les Allemands, pour rendre cette métaphore dans leur langue, se servent du mot *glüts*, qui signifie *braise*.

semblables à celui que l'on veut peindre, comme si, par exemple, on appelloit le tonnerre une trompette. On ne peut passer de pareilles métaphores qu'à l'aide d'un *pour ainsi dire*, ou de telle autre tournure.

..... Ses soins ne purent faire  
 Qu'elle échappât au tems, cet insigne larron;  
 Les ruines d'une maison  
 Se peuvent réparer : que n'est cet avantage  
 Pour les ruines du visage !

*La Fontaine.*

*Les ruines du visage* est une figure extrêmement hardie ; mais elle est préparée par ces mots : *Les ruines d'une maison*, &c. Il y a pourtant des métaphores qu'aucun correctif ne pourroit excuser. Ainsi, quand M. de la Motte, dans ses Fables, appelloit une haie *le Suisse d'un jardin*, il croyoit parler figurément ; mais au fond il ne disoit rien, parce qu'il n'y a pas le moindre rapport entre une haie qui entoure un jardin, &

un homme qui garde une porte.

L'Abbé des Fontaines prétendoit que les métaphores hardies ne doivent se trouver dans un ouvrage, que comme une dissonance dans un morceau de musique. Les Musiciens apprécieront cette comparaison. C'est le génie de chaque Langue, qu'il faut sur-tout consulter sur le plus ou moins de hardiesse des métaphores (1). Mais

---

(1) Lucien, dans son âne d'or, donne le nom de Παλαῖστρα à une servante débauchée, & ce nom plaisant rappelle celui de *Gymnasium* que Plaute donne à une des Courtisannes de ses comédies. Ces deux dénominations qui reviennent au même sens dans les deux Langues, sont des métaphores très-énergiques, & caractérisent par un seul mot une fille dévouée à toutes les horreurs de l'incontinence publique. On trouve dans le même Roman de Lucien, une autre expression qui montre jusqu'à quel point la Langue grecque portoit quelquefois la hardiesse de ses métaphores. Les diverses figures

ce qui est un défaut , dans quelque  
Langue que ce soit , c'est quand cette

---

de danse avoient chez les Anciens , comme  
chez nous , des noms particuliers ; on disoit  
danfer la Cyclope , danfer la Pyrrique , &c.  
Lucien voulant peindre les sauts & les bonds  
d'un âne qu'on précipita du haut des ro-  
chers , dit qu'*il descendit en dansant la mort*,  
Τον θανατον Ορχυμενος. Quelle autre Langue ,  
dit M. le Beau le jeune , ( Hist. de l'Acad.  
des Belles-Lettres. Tom. 34, pag. 47 ), oseroit  
risquer une pareille métaphore ? Pour moi  
je ne serois pas éloigné de croire qu'un  
Poëte habile pourroit la faire réussir parmi  
nous , dans un conte & dans un poëme ba-  
din : il suffiroit de la bien amener , & d'y  
préparer adroitement l'esprit du Lecteur.  
Mais il est à remarquer que Lucien s'en  
est servi sans aucune préparation , & dans  
un ouvrage en prose. Cette hardiesse , pres-  
que toujours heureuse , étoit un des grands  
avantages de la Langue grecque. Quelques  
personnes blâment , dans le récit de Théra-  
mene , les mots *le dos de la plaine liquide*.  
C'est une métaphore empruntée du latin.

figure est tirée d'un sujet trop bas ou contraire à la modestie, ou peu connu des personnes à qui l'on parle.

Quand on a commencé une métaphore, il faut la suivre. Cependant cette règle ne doit pas être prise littéralement. Si le sujet est exprimé par un mot propre, ou par un adjectif qui en tient lieu, il n'est pas défendu d'employer plusieurs métaphores de suite, pourvu qu'elles puissent toutes être appliquées à ce sujet.

---

*Dorsum æquoris* ne choquoit personne dans cette langue. Quant au vers tant reproché à Rousseau,

*Ont fondu l'écorce des eaux,*

il n'y a que le mélange des mots *fondre* & *écorce* qui paroissent repréhensibles. L'expression même *écorce des eaux*, que ce grand Lyrique a dit-on empruntée de Bertaut, Evêque de Séz, l'un de nos anciens Poètes, est pittoresque & fort heureuse.

L'Hypocrite , en fraudes fertile ,  
 Dès l'enfance est pétri de fard ;  
 Il fait colorer avec art  
 Le fiel que sa bouche distille ;  
 Et la morsure du serpent  
 Est moins aiguë , & moins subtile  
 Que le venin caché que sa langue répand.

*Rousséau.*

Toutes ces métaphores sont belles ;  
 & n'ont rien d'irrégulier ni d'incom-  
 patible. Si l'on disoit au contraire  
 d'un Orateur véhément, *c'est un tor-  
 rent qui entraîne, qui embrase, qui  
 subjugué tout* , on feroit une très-  
 mauvaise métaphore, parce qu'en at-  
 tribuant au sujet des propriétés qui  
 lui sont étrangères, on exciteroit des  
 idées qui n'ont aucune liaison entre  
 elles. C'est comme si l'on disoit qu'un  
 vaisseau est entré dans le port à bride  
 abattue.

Règle générale. Toute métaphore  
 qui ne forme point une image vraie ,  
 & qu'on

& qu'on puisse peindre, est mauvaise. De ce qu'une métaphore est employée avec succès, ne concluons pas qu'une autre, qui paroît équivalente, puisse être également admise. Vous dites bien : *les rochers s'ébranlerent*, *les rochers gémirent*, mais vous ne dites pas *les rochers soupirent*. Cette dernière métaphore s'écarte trop de la vérité physique. Nous concevons comment il peut arriver que des rochers soient ébranlés ; nous concevons qu'ils peuvent rendre un son qui ressemble à un gémissement : mais comment accorder à une masse de pierre le sentiment qui produit les soupirs ?

Il ne faut pas non plus trop multiplier les expressions métaphoriques, même les moins hardies. Une seule métaphore se présente naturellement à un esprit rempli de son objet, mais deux ou trois métaphores accumulées sentent le Rhéteur. Autrefois on en vou-

loit jusque dans les titres des ouvrages (1).

Enfin, dans l'emploi des métaphores, il faut avoir égard aux convenances des différens styles ; car il y a des métaphores qui ne conviennent qu'au style poétique, & qui seroient déplacées même dans le genre oratoire le plus élevé. Cette remarque convient également aux autres tropes.

---

(1) Un Valet-de-Chambre de la Reine Marguerite de Navarre, nommé *J. de la Haye*, ou *Silvius*, publia, en 1547, les poésies de cette Princesse, sous le titre de *Marguerites de la Marguerite des Princesses*.... Que d'autres titres encore plus ridicules ! *La Seringue spirituelle*, &c. *les Allumettes du feu divin*, &c. &c.





## A R T I C L E V I I.

*Des Figures de pensées.*

LES FIGURES de pensées, que les Grecs nommoient *schemata*, & que les Maîtres de l'Art appellent figures de sentence, consistent dans la pensée, dans le sentiment, & dans le tour d'esprit ; en sorte que l'on conserve la figure, quelles que soient les paroles dont on se sert pour l'exprimer.

Les Rhéteurs ont fait des classes particulières de ces différentes figures. Ils les divisent, les uns, en figures piquantes & figures touchantes ; les autres, en figures de passions & figures d'ornement : mais ces divisions sont assez inutiles. Autant on attachoit de prix autrefois à l'étude de ces figures ; autant on la néglige aujourd'hui ; & un Auteur Allemand, cité dans la Gazette

littéraire (1), a été jusqu'à dire qu'il n'est pas plus avantageux de les connoître, qu'il ne le seroit d'observer qu'on dit *oh* dans la surprise, & *ah* dans la douleur.

Il y en a cependant quelques-unes dont il n'est pas entièrement inutile de dire un mot. Telles sont l'Épiphoneme, l'Apostrophe, la Prosopopée, la Gradation, la Suspension, la Réticence, & sur-tout la Périphrase, l'Hyperbole & l'Antithèse, qui sont les principales de ces figures.

Épiphoneme.

L'Épiphoneme est une sentence courte, par laquelle on conclut un raisonnement :

*Tantæne animis cœlestibus iræ!*

*Virg.*

*Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des Dévots?*

*Boileau.*

(1) Gazette littéraire, 1764. Tom. 3, pag. 51.

On admire l'usage que l'Historien Paterculus a fait de l'épiphoneme à la fin de ses narrations.

L'Apostrophe consiste à adresser tout-d'un-coup la parole à quelques personnes présentes ou absentes, & même aux choses inanimées. « Puis-  
 » sances ennemies de la France, vous  
 » vivez, & l'esprit de la charité chré-  
 » tienne m'interdit de faire aucun  
 » souhait pour votre mort. »

Apostrophe,

*Fléchier.*

Pour qu'il y ait apostrophe, il ne suffit pas d'adresser la parole à quelqu'un, il faut la détourner de ceux à qui on l'a adressée au commencement, pour l'adresser à d'autres.

« Baltazar étoit tranquille dans le  
 » sein même de la guerre. Il jouissoit  
 » des plaisirs de la paix : il se livroit à  
 » une débauche insensée. Soudain la  
 » terreur naît dans son ame. . . . .  
 » Ses yeux ne pouvoient lire les

150 P R I N C I P E S

» caractères, déjà sa conscience les  
 » expliquoit. Malheureux, cesse d'in-  
 » terroger les Astrologues, écoute ton  
 » cœur, il t'en dira plus que tous les  
 » Sages de ton Royaume. »

*Saurin.*

On fait un usage fréquent de l'apostrophe, sur-tout dans le style oratoire. Mais il ne faut pas trop la prodiguer, si l'on veut éviter la monotonie.

Proso-  
 popée.

La Prosopopée fait parler les absents, ou même les morts & les êtres inanimés; & c'est de-là que cette figure tire son nom, car on fait alors une personne, προσωπον, de ce qui n'en est pas une.

— « Ce tombeau s'ouvreroit, ces osse-  
 » mens se rejoindroient pour me dire:  
 » Pourquoi viens-tu mentir pour moi,  
 » qui ne mentis jamais pour personne?  
 » Laisse-moi reposer dans le sein de  
 » la vérité, & ne viens pas troubler  
 » ma paix par la flatterie que j'ai haïe. »

*Fléchier.*

Cette figure est une des plus brillantes de l'éloquence, & l'on ne s'en sert que dans les grands sujets.. C'est à elle que la Fontaine a fait allusion, lorsqu'il dit dans une de ses fables, en parlant de Démosthène :

L'Orateur recourut

A ces figures violentes

Qui savent exciter les âmes les plus lentes ;  
Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il  
put.

M. de Justi, auteur Allemand, que j'ai déjà cité au sujet des tropes, dit que la prosopopée est contre la nature. Cependant on en trouve plusieurs exemples dans les Prophetes, qui certainement n'en avoient pas étudié les usages dans les Écoles.

Le Dialogue, que l'on appelle autrement *dialogisme* ou *sermocination*, est une espèce de prosopopée.

Debout, dit l'Avarice, il est tems de marcher....

## 152 P R I N C I P E S

Eh ! laissez-moi... debout... un moment...  
tu répliques ! ...

A peine le Soleil fait ouvrir les boutiques...  
N'importe, leve-toi... &c.

*Boileau.*

Grada-  
tion.

Il y a *gradation*, lorsqu'on s'élève  
comme par degré de pensées à pen-  
sées, qui vont toujours en augmentant.

J'atteste ici la gloire, & Zaïre & ma  
flamme,

De ne prendre que vous, pour maîtresse &  
pour femme,

De vivre votre ami, votre amant, votre  
époux.

*Voltaire.*

Suspen-  
sion.

La *suspension* consiste à faire atten-  
dre une pensée qui surprend. Le fa-  
meux sonnet de Scarron, *Superbes mo-  
numens*, est un exemple badin de cette  
figure.

On ne sauroit croire combien l'art  
des suspensions ajoute à l'intérêt du  
style. Voyez le commencement du  
quatrième Livre de Quinte-Curce :

*Darius tantimodo exercitûs Rex  
qui triumphantis magisquam dimi-  
cantis more, curru sublimis inierat  
bellum, per loca quæ immensis  
propè agminibus compleverat, jam  
inania & ingenti solitudine vasta,  
fugiebat.*

Il est facile d'appercevoir l'art de l'Écrivain. La phrase, construite de maniere à faire attendre le mot *fugiebat*, présente d'abord à l'esprit un tableau magnifique de la puissance de Darius, pour offrir ensuite dans ce seul mot le contraste de tant de grandeur, & les révolutions de la fortune.

Nous n'avons pas dans notre Langue l'avantage de la suspension que le verbe, renvoyé à la fin, produit si merveilleusement chez les Latins : mais nous en avons un autre qui peut nous en tenir lieu. Les Latins mettent plusieurs mots régis avant le verbe ; nous pouvons y mettre plusieurs mots régissans. *¶* Mais hélas ! ces pieux

## 154 P R I N C I P E S

» devoirs que l'on rend à sa mé-  
 » moire, ces prières, ces expiations,  
 » ce sacrifice, ces chants lugubres qui  
 » frappent nos oreilles, & qui vont  
 » porter la tristesse jusque dans le  
 » fond des cœurs, ce triste appareil  
 » des sacrés mystères, ces marques  
 » religieuses de douleur que la cha-  
 » rité imprime sur vos visages, me  
 » font souvenir que vous l'avez per-  
 » due. »

Réti-  
 cence.

La *Réticence* affecte de passer sous  
 silence des pensées que l'on fait mieux  
 connoître par-là, que si elles étoient  
 énoncées ouvertement.

Biron, dont le nom seul répandoit les  
 allarmes,

Et son fils jeune encore, ardent, impétueux,  
 Qui depuis . . . mais alors il étoit vertueux,

*Voltaire.*

Cette figure prodiguée souvent si  
 mal-à-propos, mais qu'il ne faut pas  
 confondre avec la fréquente inter-  
 ponctuation si ridicule dans plusieurs



Drames modernes, ne convient, dit M. de Voltaire, que quand on craint, ou qu'on rougit d'achever ce que l'on a commencé. Il faut de plus que le sens qu'on laisse ainsi en suspens, puisse être facilement rempli & complété par le Lecteur.

La *Périphrase* ou circonlocution, <sup>Péri-  
phrase.</sup> que l'on range quelquefois parmi les tropes, consiste à donner à une pensée, en l'exprimant par plusieurs mots, plus de grace & plus de force qu'elle n'en auroit, si on l'énonçoit simplement en un seul.

Moi, j'irois épouser une femme coquette!  
 J'irois, par ma constance aux affronts en-  
 durci,  
 Me mettre *au rang des Saints qu'a célébrés*  
*Buffi!*

*Boileau.*

La périphrase est dans le dernier vers. Ces Saints-là sont les maris malheureux. Si cette plaisanterie a quelque

défaut, c'est de n'être guere intelligible que pour les gens de Lettres. Il faut savoir que le Comte de Buffi-Rabutin avoit fait un petit livre en maniere d'Heures, où, au-lieu d'images de Saints, étoient les portraits en miniature de quelques hommes de la Cour, dont les femmes étoient soupçonnées de galanterie. Louis XIV. n'entendit pas d'abord cette périphrase ; ce qui manqua de l'indisposer contre Buffi (1).

C'est le goût & le genre de l'ouvrage qui doivent décider entre l'usage du mot propre & la circonlocution. Lorsque le mot propre présente une image rebutante, lorsqu'il manque de noblesse, lorsqu'enfin on veut éviter la répétition trop fréquente

---

(1) Voyez la Bibliothèque des Romans, Août 1775, pag. 148.

d'un mot, c'est le cas de la périphrase. Elle sert aussi à sauver les équivoques qu'il faut éviter avec tant de soin, aujourd'hui sur-tout que le Dictionnaire de la société est devenu si décent, quoique nous ne valions pas moralement mieux que nos peres.

Il n'y a rien de plus froid qu'une circonlocution mal ménagée, ou qui ne contribue pas à lier les idées.

On cite avec raison, dans les Écoles, comme un modele de périphrase bien placée, ce passage de la Milonienne, où Cicéron, au-lieu d'exprimer nettement dans son récit l'assassinat de Clodius, cherche à déguiser ce fait, en disant que les esclaves de Milon firent ce que chacun voudroit que les esclaves fissent dans la même circonstance. *Fecere servi Milonis quod suos quisque servos in tali re facere voluisset.* Cet exemple de périphrase rentre dans le trope que l'on nomme *euphemisme*. Maynard, un de

## 158 PRINCIPES

nos anciens poëtes , en a fait une imitation ridicule dans ces vers que le P. Bouhours a loués , mais que M. l'Abbé de Condillac blâme avec plus de raison.

Hâte ma fin que ta rigueur diffère :  
Je hais le monde & n'y prétends plus  
rien ;

Sur mon tombeau ma fille devoit faire ,  
Ce que je fais maintenant sur le sien.

Il veut dire : *ma fille devoit pleurer ma mort , & c'est moi qui pleure la sienne*. Au-lieu d'exprimer ce sentiment si naturel à un pere tendre , il paroît se faire un plaisir de donner à deviner qu'il répand des larmes. Il est difficile d'abuser plus étrangement de ce qu'on appelle esprit.

**Hyperbole.** L'*Hyperbole* est une exagération , soit en augmentant , soit en diminuant. L'hyperbole , dit Longin , n'est bonne que lorsqu'elle ne paroît pas être une hyperbole.

Le voyageur qui avoit vu un chou

grand comme une maison, & celui qui avoit vu le pot fait pour cuire ce chou, faisoient tous deux des hyperboles très-fortes. Mais la seconde avoit le mérite de faire sentir l'absurdité de l'autre, & tel est quelquefois l'usage de cette figure. L'hyperbole est encore très-propre à peindre le désordre d'un esprit à qui une grande passion exagere tout. L'usage a introduit quelques hyperboles qui n'en sont plus pour nous : *répandre un torrent de larmes, plus vite que le vent, beauté divine, &c.* On peut les employer sans scrupule, quoiqu'à dire vrai, ces mots vagues & brillans appartiennent plus à la conversation qu'à l'art d'écrire. Il nous reste à parler de l'antithese, qui est la figure favorite de notre siècle.

Antithese veut dire opposition, & Antithese, ces deux mots étoient autrefois synonymes dans notre langue ; témoins les titres de quelques vieux livres de nos premiers Calvinistes : *Antithese de Jesus*

*Christ & du Pape de Rome.* Aujourd'hui nous n'appellons plus antithèse que la figure qui consiste à opposer des pensées les unes aux autres, & à se servir de mots qui rendent cette opposition sensible.

Fier ennemi de Rome, & de Rome estimé.  
*Voltaire.*

Combien en un moment heureux & misérable !

*Racine.*

M. le Marquis de Beccaria (1) a observé que le contraste des idées est une des sources les plus abondantes de la beauté du style, parce qu'il excite plus fortement l'attention, & qu'en faisant parcourir rapidement les idées accessoire, il donne plus d'éclat aux objets, & plus d'occupation à notre sensibilité.

---

(1) Recherches sur le Style, imprimées à Paris en 1771.

Cette opposition suffit aussi pour anoblir une image commune. En supposant la vérité du fait de Bélisaire demandant l'aumône en Italie; si ce grand Général privé de la vue, le bâton à la main, & couvert des haillons de la misère, eût dit simplement, *donnez-moi une obole*, il n'auroit excité qu'une idée très-commune dans l'esprit de ceux qui ne l'auroient pas connu; mais qu'il dise : *donnez une obole à Bélisaire*, voilà un contraste qui rappelle toute sa gloire passée, & l'expression devient sublime. Le grand effet qui résulte de l'opposition des idées se fait encore sentir dans cette phrase de Montesquieu sur Charlemagne (1). « Il ordonnoit, » dit-il, qu'on vendît les œufs de ses » basses-cours, & les herbes inutiles » de ses Jardins; & il avoit distribué » à ses peuples toutes les richesses des

---

(1) Esprit des Loix. Liv. 31, Chap. 18.

» Lombards, & les immenses trésors  
 » de ces Huns qui avoient dépouillé  
 » l'univers. »

L'opposition ne contribue pas moins  
 à l'agrément du style naïf. Voyez la  
 Fontaine, voyez nos anciens Conteurs.  
 « Tandis que Monseigneur jeûne &  
 » fait pénitence, Madame fait bonne  
 » chère avec l'Écuyer; le plus souvent  
 » Monseigneur dîne & soupe de bif-  
 » cuit & de la belle fontaine; Madame  
 » a tous les biens de Dieu; si très-  
 » largement que trop: Monseigneur  
 » au mieux venir se couche en la pail-  
 » lade, & Madame en un très-beau  
 » lit se repose (1).

La passion n'exclut point l'antithèse,  
 quand cette figure renferme un senti-  
 ment ou une vérité essentielle.

---

(1) Voyez le Conte du *borgne-aveugle*,  
 dans les anciennes *cent Nouvelles nou-  
 velles*.



Hyppolite est sensible, & ne sent rien pour moi.

*Racine.*

Mais en général, on ne peut user trop sobrement de cette figure. Il faut quelquefois sacrifier la justesse de l'antithèse aux bienséances du style soutenu. C'est une tradition, qu'à la première représentation du Méchant, Cléon disoit :

*L'Aigle d'une maison est Dindon dans une autre ;*

Ce mot *Dindon*, révolta le Parterre : on y substitua le vers, qu'on lit aujourd'hui.

*L'Aigle d'une maison est un sot dans une autre.*

L'antithèse est moins juste, mais l'expression est plus noble.

Il ne suffit pas non plus, pour la bonté de l'antithèse, que le contraste soit vrai, il faut qu'il soit nécessaire & qu'il paroisse tel ; c'est pourquoi le

style rempli d'antitheses fréquentes & recherchées, nous lasse & nous ennuie à la fin. Moliere a dit dans le grand siecle de Louis XIV.

Ce style figuré, dont on fait vanité,  
Sort du bon caractère & de la vérité.  
Ce n'est que jeux de mots, qu'affectation  
pure,

Et ce n'est pas ainsi que parle la nature.

Ce n'est pas le style figuré en lui-même que Moliere a voulu proscrire; mais les jeux de mots, les allusions froides, les chûtes antithétiques, ressource trop ordinaire des Auteurs sans talens. D'ailleurs un Écrivain qui met de l'esprit par-tout, est sûr de déplaire, quand même cet esprit seroit juste & agréable en lui-même.



---

## ARTICLE VIII.

### *Des Images & autres Ornaments du Style.*

APRÈS LES FIGURES proprement dites, ce qui contribue le plus à l'embellissement du style, ce sont les images, les comparaisons & le choix des épithètes.

#### 1.<sup>o</sup> *Des Images.*

Les images, suivant la définition de Longin, sont des pensées qui présentent une espèce de tableau à l'esprit.

..... O Belles, évitez  
Le fond des bois & leur vaste silence.

*La Fontaine.*

*Vaste silence* peint toute l'étendue d'une forêt qui n'est point fréquentée : c'est une image. De même lorsque

Bossuet, au-lieu de dire que les hommes devenoient de jour en jour plus méchans, dit qu'ils *alloient s'enfonçant dans l'iniquité* ; non-seulement il anime, il anoblit sa pensée en nous présentant l'iniquité sous l'image d'un gouffre immense & profond ; mais il peint en même-tems une masse énorme descendant par degré dans l'abyme.

Les images ne consistent donc quelquefois que dans un seul mot, ou dans une courte périphrase. *L'œil du jour, l'or des moissons, l'émail des prés, la Dame au nez pointu, la Cigogne au long bec.* La Fontaine est plein de ces sortes d'images : quand elles sont plus étendues, on les nomme descriptions. On décrit les lieux, les personnes, les mœurs.

Il y a, suivant la Motte dans ses *Réflexions sur la critique*, trois conditions essentielles à une image ; la netteté, l'unité & la force. La netteté

consiste à choisir des objets aisés à imaginer & à ranger dans leur ordre : de sorte que le Lecteur croit voir ce qu'on lui dit. L'unité consiste à ne choisir que des circonstances qui concourent au même effet, à ne pas sortir un seul moment du genre de l'image, à n'y mêler rien que de gracieux, de grand & de terrible, selon que le fond le demande. La force consiste enfin à ne rien employer d'inutile, & à observer dans le choix des circonstances convenables, une gradation qui fortifie toujours l'impression dominante.

Ce sont les images qui forment ce que l'on appelle la richesse du style. Richesse  
du Style. Des circonstances qui ne sont pas, si l'on veut, essentiellement nécessaires à un fait, le deviennent quelquefois au récit de cet événement ; c'est d'elles qu'il tire presque tout son effet par les images qu'elles font naître.

Comparons Florus à Tite-Live dans

un des premiers événemens de l'Histoire Romaine, dans la prise de la ville d'Albe. Florus dit simplement : *Albe est prise. Alba capta est.* C'étoit peut-être tout ce que la forme de son abrégé exigeoit, quoique dans d'autres endroits il se permette des tours oratoires. Dans le passage dont il s'agit ici, il rapporte la chose entière. Il instruit, mais il ne fait aucun plaisir. C'est un courrier qui, dans sa marche rapide, me jette en passant cette nouvelle. Ouvrons Tite-Live : quelles images ! quelle peinture fidelle des moindres circonstances. (1). *Je vois,*

---

(1) Silentium triste ac tacita mœstitia ita defixit omnium animos, ut præ metu obliti quid relinquerent, quid secum exportarent deficiente consilio rogitantesque alii alios, nunc in liminibus starent, nunc errabundi domos suas ultimo illas visuri, pervagarentur. Ut verò jam equitum clamor exire jubentium instabat ; jam fragor rectorum, quæ diruebantur ultimis urbis partibus

*pour*

Je vois, pour ainsi dire, le morne silence & la tristesse générale de cette malheureuse ville; les citoyens oubliant dans leur effroi ce qu'ils doivent laisser ou emporter avec eux, les uns immobiles à la porte de leurs maisons, d'autres errans çà & là, tous regardans d'un œil consterné leur demeure, pour la dernière fois. J'entens le bruit des toits qui s'écroulent, & je suis des yeux cette troupe éplorée, sur les chemins où leur malheur les conduit. Voilà ce qui saisit, ce qui attache le Lecteur;

---

audiebatur. Raptim quibus quisque poterat elatis; cum Larem ac Penates rectaque in quibus natus, quisque educatusque esset relinquentes exirent. Jam continens agmen migrantium impleverat vias, & conspectus aliorum mutua miseratione integrabat lacrymas. Vocesque etiam miserabiles exaudiebantur mulierum præcipue cum obsessa ab armatis templa præterirent ac velut captos relinquerent Deos. Tit. Liv. *Decad. 1, lib. 1.*

voilà ce qu'on appelle des images nées de la chose même ; & c'est dans ces sortes de détails qu'il est permis de déployer les ressources de la langue.

Deux images opposées jointes ensemble se relevent mutuellement , & forment ce qu'on appelle *double peinture* dans l'éloquence & dans la poésie.

Il n'étoit point couvert de ces tristes lambeaux

Qu'une ombre désolée emporte des tombeaux.

Il n'étoit point percé de ces coups pleins de gloire

Qui, retranchant sa vie, assurent sa mémoire.

Il sembloit triomphant, & tel que sur son char,

Victorieux dans Rome, entre notre César, &c.

*Corneille.*

Ces oppositions d'images sont d'un merveilleux effet pour le pathétique.



La poésie a sans contredit plus de privilège que la prose dans l'emploi des images. La nature entière est, pour ainsi dire, sous la main du Poëte. Il a le droit d'animer tous les êtres, & de donner du corps à toutes les pensées. Longin l'autorise même, en fait d'images, à franchir les bornes du vraisemblable. Il y a cependant un terme où la poésie est obligée de s'arrêter.

Je puis citer ici un exemple d'une image fautive, tiré d'un auteur célèbre. On fait que le Dante, au commencement de son poëme, feint qu'il voyage & se perd dans une forêt. Il arrive au pied d'une montagne qu'il veut gravir. Un léopard s'oppose à son passage. L'animal furieux étoit pressé par la faim : son aspect inspiroit l'effroi, & l'air même, dit le Poëte, *en paroïssoit épouvanté.*

Si che parca che l'aer ne temesse.

Cette pensée est fautive, comme

M. de Chabanon l'a observé dans la vie qu'il nous a donnée de ce grand Poëte. Virgile a dit, il est vrai, dans une circonstance semblable :

..... Refluitque exterritus amnis,

Et Racine :

La terre s'en émeut, l'air en est infecté.  
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

Ces deux images sont vraies, parce que le rebroussement du fleuve peut justifier le sentiment qu'on lui prête; mais la présence d'un monstre ne produit dans l'air aucun effet sensible auquel on puisse attacher le sentiment de la crainte.

La Mythologie est une source abondante d'images. Nous avons adopté ses inventions agréables, quoique notre culte religieux soit si différent de celui des Anciens. Si les chênes de nos forêts ne parlent pas comme ceux de *Dodone*, notre imagination aime

toujours à voir les bois se peupler de Dryades, & les feuilles des arbres se pencher amoureusement vers la Déesse de Cythere. Il y a une sorte de vérité convenue dans ces fictions. Les Modernes, à l'imitation des Anciens, inventent aussi quelquefois de nouveaux êtres moraux.

Le repentir les suit, détestant leurs fureurs,  
Et baïssé, en soupirant, ses yeux mouillés de  
pleurs.

*Henriad. Ch. 9.*

On croit revoir dans ce tableau celui des Prières qui suivent l'Injure, dans le neuvième livre de l'Iliade. Mais que de précautions ne faut-il pas employer aujourd'hui pour ces sortes d'images? Nous voulons, sur-tout en françois, qu'une allégorie renferme un grand sens.

Notre Langue est ennemie des petites images & des menus détails. Les Poètes anciens comptent presque tous les clous dorés des baudriers de leurs

Héros; mais, en françois, il faut toujours rendre ces petites choses par des termes généraux, à moins que les détails ne renferment des idées très-gracieuses, ou qui puissent contribuer à la vive peinture d'un objet important.

### 2.<sup>o</sup> *Des Comparaisons.*

Les comparaisons tiennent au style figuré, & elles ont la même origine. Le langage de comparaison fondé sur celui d'imitation, qui est si naturel aux hommes, vint à son secours, dès que les Sociétés commencèrent à se perfectionner. Un homme pieux fut nommé fils du Ciel; l'impie, un fils de la Terre; les graces de la jeunesse furent des roses, une aurore qui annonce le jour, & qui dispaçoit bientôt. Ces expressions sont à-la-fois des comparaisons & des métaphores.

Il y a une différence entre la métaphore & la comparaison. Celle-ci est toujours annoncée par des termes qui font connoître que l'on compare une chose à une autre. Par exemple, si l'on dit, en parlant des brochures qui nous inondent, cette foule de petits écrits est *comme la multitude prodigieuse de mouchers & de chenilles, qui prouvent l'abondance des fruits & des fleurs* ; c'est une comparaison. Si on dit *c'est une multitude prodigieuse de mouchers*, le rapport n'est exprimé que d'une manière indirecte, & c'est proprement une métaphore. La métaphore, quand elle est naturelle, appartient à la passion, au-lieu que les comparaisons n'appartiennent qu'à l'esprit, & c'est par ce motif que M. de Voltaire les exclut du style de la Tragédie.

Pour rendre une comparaison juste, il faut, 1.<sup>o</sup> que la chose que l'on y emploie soit plus connue & plus aisée

à concevoir que celle que l'on veut faire connoître : 2.<sup>o</sup> Qu'il y ait un rapport convenable entre l'une & l'autre : 3.<sup>o</sup> Que la comparaison soit aussi courte qu'il est possible, & relevée par la justesse des expressions.

Le goût doit présider au choix des comparaisons, comme au choix des images. On peut les emprunter de toutes sortes de sujets ; mais elles ne doivent être ni basses ni triviales. Au reste, il n'est pas aisé de déterminer précisément d'où vient la bassesse qui nous choque dans certaines comparaisons plutôt que dans d'autres. Le travail du Laboureur, celui du Vigneron, celui des Ouvriers qui forgent le fer, toutes les occupations de la vie champêtre, peuvent fournir quelque heureuse comparaison, tandis qu'on n'en peut tirer aucune, du moins en françois, de l'état d'un Apothicaire, quoiqu'il soit au-des-

lus dans l'ordre de la Société. Je dis du moins en françois, car Pope a emprunté de la profession d'Apothicaire, le sujet d'une comparaison qu'il a placée dans son Essai de la critique, & que l'Abbé du Resnel n'a pas osé traduire. Aujourd'hui que la Chymie est plus cultivée en France, & qu'elle y est honorée, comme toute science utile doit l'être, la comparaison réussiroit peut-être, si l'on substituoit le nom de Pharmacien à celui d'Apothicaire, que Guy - Patin & Moliere n'ont pas peu contribué à rendre ridicule. Tant il est vrai que les noms décident souvent de la dignité des choses.

Les mœurs du siècle où l'on écrit; n'influent pas moins sur le sort des comparaisons; mais il y en a aussi quelques-unes qui ne peuvent réussir dans aucun siècle. Virgile a comparé le cœur agité d'une Princesse à un sabot

fouetté par des enfans. Cette comparaison est essentiellement mauvaise. Elle détourne notre esprit d'un objet noble & sérieux pour lui offrir l'image d'un amusement puérile, quand il s'agit de peindre la passion la plus vive. Malgré ce qu'en dit M. de Rochefort (1), l'élégance des vers de Virgile, dans cette comparaison, ne suffit pas pour la justifier.

C'est la plénitude de l'idée qui fait la beauté d'une comparaison ; mais elle doit finir où finissent les rapports. Tout ce qui excède l'image des objets est superflu, & c'est ce qui fait blâmer généralement certaines comparaisons d'Homère, où ce grand Poète, emporté par le plaisir d'imiter la nature, oublie souvent que le tableau

---

(1) Voyez l'Odyssée en vers françois, Tom. 1. pag. 424.



qu'il peint, devient déplacé dès qu'il cesse d'avoir un objet de relation. Perrault les nommoit, comme on fait, des comparaisons à *longues queues*.

La narration tranquille admet des comparaisons fréquentes, développées & prises de loin. A mesure qu'elle s'anime, elle en veut moins ; elle les veut plus concises & apperçues de plus près. Dans le pathétique, que les comparaisons soient indiquées par un trait rapide ; & s'il s'en présente quelques-unes dans le feu de la passion, un seul mot les doit exprimer.

Un moyen de s'affurer de la bonté ou du vice des comparaisons, c'est de cacher le premier terme & de demander à un ami éclairé à quoi ressemble le second. Si le rapport est juste & sensible, il se présentera naturellement.

3.<sup>o</sup> *Des Épithetes.*

Les substantifs sont la base des Langues ; les adjectifs en font la richesse & l'ornement. Ces adjectifs, entre les mains des Poètes & des Orateurs, deviennent des *épithetes*, mot grec qui signifie *mis par dessus*, parce qu'ils sont, dit M. de Gebelin, comme une parure mise par dessus le nom pour l'embellir.

O rives du Jourdain, ô champs *aimés* des Cieux !

*Sacrés* monts, *fertiles* vallées  
Par cent miracles signalées,  
Du *doux* pays de nos ayeux  
Serons-nous toujours exilées ?

*Racine.*

Otez de ces vers, qui sont si harmonieux & si touchans, tous ces adjectifs *aimés*, *sacrés*, *fertiles*, &c. ils seront sans chaleur, sans coloris, sans ame.

Tous les adjectifs pris dans un sens figuré, sont des épithetes. La fièvre

*ardente* à la marche *inégaie*. C'est dans les épithetes, sur-tout, que se trouve l'espece de métonymie, qui prend l'effet pour la cause. Les Latins disoient *pallida mors, tristis senectus* ; & nous disons comme eux la pâle mort, la triste vieillesse, quoique la mort ne soit point pâle, mais produise la pâleur, & que la tristesse ne soit qu'un effet accidentel de la vieillesse, puisqu'il y a des vieillards pleins de gaieté.

Rien n'abrege tant le discours, ou n'en multiplie davantage le sens qu'une épithete bien choisie. Elle fait une impression vive, elle rend énergique un mot commun, elle tient lieu presque toujours d'une phrase entiere.

Se faisant du Tyran l'effroyable *Partie*.

*Corneille.*

Dans ce vers le mot *partie*, terme de Barreau, qui n'est plus guere employé que par les Avocats médiocres,

est anobli par l'épithète dont le Poète l'accompagne. Dieu qui devient l'*effroyable partie*, c'est-à-dire, l'adversaire d'un Tyran ; quelle idée terrible !

Voyez encore dans Boileau le bon effet d'un heureux choix d'épithètes.

Dans le réduit obscur d'une alcove *enfoncée*,  
S'éleve un lit de plume à grands frais amas-  
sée.

Quatre rideaux *pompeux*, par un double  
contour,

En défendent l'entrée à la clarté du jour.

Là , parmi les douceurs d'un *tranquille*  
silence ,

Regne sur le duvet une *heureuse* indolence.  
C'est là que le Prélat, &c.

Toutes les épithètes dans ce morceau ne sont-elles pas admirablement choisies, pour dire ce que l'on veut dire ? *Obscur* : il falloit que ce réduit le fût, pour que le Prélat y pût mieux dormir jusqu'au grand jour. Une *alcove enfoncée* ; c'est une retraite profonde ;

la retraite même du sommeil & de la mollesse. Le mot *pompeux*, mis après quatre rideaux, peint à-la-fois & l'opulence & l'obscurité de ce réduit; & quelle molle douceur dans les deux vers suivans! Ce n'est pas un homme indolent qu'ils nous représentent, c'est l'indolence elle-même au sein du bonheur.

Mais plus les épithetes contribuent à l'élégance ou à l'énergie du Style; plus la maniere de les employer exige de précautions de la part d'un Auteur. On peut se permettre avec sobriété les épithetes de pur agrément qui, sans affoiblir le sens & sans y ajouter, rendent la période harmonieuse & sonore. Mais un grand Écrivain doit s'interdire absolument celles qui ne sont que communes, à plus forte raison celles qui sont au-dessous de l'idée qu'il doit rendre. Il ne faut qu'un mot foible ou superflu pour énerver la

pensée la plus vive. Aussi Longin a-t-il mis ces sortes d'épithetes parmi les causes de la froideur du style. C'est ce qui fait encore que l'on proscrie avec tant de soin, comme des remplissages, toutes les épithetes parasites qui viennent se traîner languissamment au bout des vers, sans y être appelées que par la nécessité de la rime.

Il y a plus. Une épithete, mise mal-à-propos, peut changer le sens d'une phrase. En voici un exemple frappant tiré d'une piece moderne, dont l'Auteur a d'ailleurs beaucoup de talent.

Pensez-vous qu'il soit libre aux enfans *téméraires*,

De s'unir aux autels sans l'aveu de leurs peres ?

Il semble que cette liberté, ne soit refusée qu'aux enfans *téméraires*, & qu'elle soit accordée à ceux qui ne le sont pas. Il falloit : *aux enfans bien nés*, ou tout simplement, *aux enfans*.

C'est

C'est sur-tout dans la prose qu'il faut user des épithètes avec beaucoup de retenue, car elles nuisent souvent à la netteté. Les meilleures sont les plus naturelles & les mieux déterminées, c'est-à-dire, celles qui conviennent le mieux à la signification propre des mots qu'elles doivent accompagner.

Il est inutile de remarquer qu'il ne faut point se servir d'épithètes synonymes à leurs substantifs, comme dans cette phrase : j'ai appris avec la plus *triste douleur*. Il n'y a guère que les écoliers qui tombent dans ces sortes de fautes.

Il y a des épithètes qui sont de véritables figures ; elles ne plaisent aussi que quand elles sont naturelles & bien placées. Que la Fontaine appelle un chat qui est choisi pour Juge, *sa Majesté fourrée*, cette épithète fait une image simple, naturelle, plaisante ; mais que la Motte appelle un calvary, *un Gressier salaire*, c'est une périphrase

recherchée, qui n'a ni graces ni justesse. D'où vient encore que *Janot-lapin*, *Robin-mouton*, *la Gent trottemenu*, &c. ont tant d'agrément & de naturel, tandis que *Dom Jugement*, *Dame Mémoire* & *Demoiselle Imagination*, quoique très-bien caractérisés, paroissent déplacés dans la fable? C'est que la Fontaine soutient par-tout son caractère de bon-homme, & que la Motte s'étudie à être naïf. Ses épithetes annoncent la recherche & la réflexion. Le Public n'a donc point été injuste, quand il a blâmé dans la Motte des naïvetés qu'il aime tant dans la Fontaine. Ces naïvetés ne sont point les mêmes; & c'est en les comparant qu'on se forme le goût.

L'Abbé Girard remarque avec raison que toutes les épithetes que l'on donne au mot *Empire*, pris dans le sens où il est synonyme avec regne, conviennent aussi à celui-ci; mais que celles que l'on donne à regne ne



conviennent pas toutes à *empire*, dans le sens même où ils sont synonymes. Par exemple, on ne joint pas à *empire*, comme avec *regne*, les épithètes de long & de glorieux; on se sert, ajoute-t-il, d'un autre tour de phrase pour exprimer la même chose.



## A R T I C L E    I X.

*Des Synonymes de Style , des Proverbes populaires , & de ce qu'on appelle le Style de la bonne compagnie.*

« S'IL Y AVOIT des Synonymes  
» parfaits , dit M. du Marfais , il y  
» auroit deux langues dans une même  
» langue ; quand on a trouvé le signe  
» exact d'une idée , on n'en cherche  
» pas un autre. » Ce principe est  
vrai ; mais ce seroit en abuser que  
de le prendre trop à la lettre.

Il y a dans notre Langue , comme  
chez les Latins ( 1 ) , un assez grand

---

( 1 ) Je ne prétends pas blâmer ceux qui écrivent aujourd'hui en latin ; mais le grand défaut de la plupart de ceux qui s'y appliquent , est de ne pas assez distinguer les termes & les tours différens que les Ro-

nombre de mots, qui, sans avoir peut-être à la rigueur une signification identique, ne sont cependant distingués dans l'usage, que par leur plus ou moins de noblesse, qui les rend plus ou moins propres à tel ou tel genre d'écrire. C'est ce que l'on nomme *Synonymes de Style* ; expression que <sup>Synonymes de</sup> je n'ai vue que dans Mauvillon, mais <sup>mes de</sup> ~~Style.~~ qui me paroît fort juste.

Quelques exemples, pris au hasard, suffiront pour montrer la nécessité de faire attention à ces mots, pour écrire du style convenable au sujet que l'on traite.

*Face* est du style sublime ou relevé,

---

mais savoient employer dans les différens genres de composition. L'Abbé des Fontaines parle d'un Orateur moderne qui s'écria, dans une de ses Harangues : *Dic, fodes, ubi probitas*. C'est à-peu-près comme si nous entendions un Prédicateur s'écrier en chaire : *Où diable est aujourd'hui l'honneur & la probité,*

quand on parle de Dieu ; & du style burlesque, quand on parle des hommes. *Visage*, du style médiocre ; & *physionomie*, dans le sens de visage, est du style très-familier, de même que *figure* & *minois* ; mais ce dernier ne se dit jamais en mauvaise part.

*Demeure* est du style sublime ; *habitation* est du médiocre, & *manoir* est du comique, excepté pourtant dans les livres de Jurisprudence.

*Mignon*, *gentil*, *joli*, entrent dans le style médiocre & dans le familier ; *poupin*, qu'on prend quelquefois dans le même sens, quoiqu'il désigne plutôt une propreté affectée, ne peut guère se dire que dans le burlesque.

*Beaucoup* est de tout style en prose & en vers ; *force* ne se dit qu'en prose, & quelquefois dans la poésie burlesque. ( 1 )

---

( 1 ) Mais à *force* est noble.

Et je veux le punir à *force* de vertus.

*Maint, mainte, maints*, se dit quelquefois dans la prose familiere, mais sur-tout dans la poésie de ce genre. *Plusieurs* est de tout style. *Bien* se dit aussi dans le sens de *beaucoup*, en tout style, & semble exprimer une moindre quantité. *Moult*, qui est le latin *multum*, ne trouve encore sa place que dans le genre qu'on nomme Marotique.

*Fredonner* est du style médiocre; mais *gazouiller* ne se dit que familièrement, quand il s'agit d'un homme; car c'est le terme propre, quand on parle des oiseaux.

*Citoyen Romain* est un terme très-noble; *Bourgeois de Rome* est un terme burlesque, quand on parle des anciens Romains; & le Traducteur de la *Pharsale* en vers burlesques, Écrivain peu digne d'ailleurs d'être connu, n'a pas manqué de dire :

Je chante deux Bourgeois de Rome;

ce qui fait contraste avec les grands noms de César & de Pompée. Il n'y a qu'à lire la Verrine de Cicéron, de *Suppliciis*, pour connoître toute la noblesse du mot *Citoyen Romain*.

*Flatteur* est du style sublime ;

Détestables flatteurs, présent le plus funeste  
Que puisse faire aux Rois la colere céleste.

*Racine.*

*Adulateur* est du même style.

D'un Tyran soupçonneux, pâles adulateurs.  
*Boileau.*

*Enjoleur*, *flagorneur*, *cajoleur*,  
sont du style comique, & du bas  
comique.

*Présumptueux*, *vain*, *insolent*, sont  
du style sublime & du médiocre. *Outrecuidant* ne peut plus avoir place que  
dans le marotique, & c'est dommage ;  
car ce mot étoit très-énergique, de  
même que son substantif *outrecuidance*,  
que

que M. de Voltaire regrette dans sa lettre à M. Deodati.

*Balancer, douter, être irrésolu*, sont du style sérieux. *Gauchir* est du familier, quoique ce soit une métaphore.

*Fantôme & spectre* sont du style sublime. *Revenant* est du médiocre. *Lutin & farfadet* sont du comique.

Enfin *mort* est de tout style ; *décès* est du style ordinaire & de celui du Palais ; & *trépas* est un mot poétique, quoique *trépassé* soit, comme *défunt*, de la prose la plus commune.

J'aurai occasion de revenir en partie sur ces différences dans l'article suivant, en parlant des expressions poétiques ; mais ces exemples sont plus que suffisans pour faire voir qu'il ne faut se servir de ces synonymes qu'avec beaucoup de discernement & de goût. Le Dictionnaire de l'Académie Francoise est un guide sûr pour apprendre à les connoître. Remarquons en pas-

fant que ces vieux termes que les Écrivains proscrivent peu-à-peu , & qu'ils abandonnent au genre le plus bas, rentrent quelquefois en usage par le style libre & comique , d'où ils s'introduisent insensiblement dans le sérieux. C'est ainsi que l'adverbe *maintenant* a repris faveur au commencement de ce siècle ( 1 ).

---

( 1 ) Voyez *les Éclaircissèmens sur la Langue Françoisè*, par M. de Grimarest, imprimés en 1712 , pag. 220. Ce M. de Grimarest n'est plus gueres connu ; mais c'étoit un Grammairien de profession , & même à prétentions. Comme les Suédois , les Danois ou Allemands , qui venoient à Paris , s'adressoient ordinairement à lui pour apprendre à écrire des Lettres en françois , il disoit sans façon de lui-même , qu'*il avoit donné de l'esprit à tout le Nord*. C'est Nemeitz , Philologue Allemand , qui rapporte cette anecdote. Suivant lui , lorsqu'il paroissoit quelque livre nouveau , Grimarest avoit encore coutume de dire : *ce livre est*



Venons aux Proverbes. Tout le monde fait qu'on appelle ainsi une <sup>Des Pro-  
verbes.</sup> espece de sentences exprimées en peu de mots & devenues vulgaires. Notre Langue en a un nombre infini.

Quoique ces phrases proverbiales soient la plupart figurées, elles sont aujourd'hui bannies presque entièrement du style noble; sort ordinaire des expressions métaphoriques qui deviennent familières au peuple, &

---

*assez bien écrit, ce n'est pourtant pas Grimarest qui l'a fait.* Au reste, ce Maître de Langues, qui étoit un des beaux esprits du Café de la veuve Laurent, a fait, entr'autres ouvrages, une Vie de Moliere & une Histoire de Charles XII. qu'on ne lit plus, quoiqu'elles soient de Grimarest. Il est mort vers 1720. Je me suis un peu étendu à son sujet, parce que je ne me rappelle pas qu'il en soit parlé dans les Dictionnaires. Honneur accordé à tant d'autres qui valaient peut-être encore moins que lui.

qui perdent par-là leur qualité même de métaphores (1).

Une autre raison qui exclut les proverbes du style noble, c'est la trop grande facilité de s'en servir. S'ils s'y montroient fréquemment, ils ne paroîtroient que le fruit de la mémoire, & nullement celui de la réflexion, quand même ils seroient appliqués avec justesse; & comme ils n'auroient point la grace de la nouveauté & qu'ils ne frapperoient en aucune manière, ils rendroient nécessairement un écrit languissant & froid. Ce n'est donc que la nécessité qui leur donne, pour ainsi dire, leur passeport. Il faut, quand on les emploie, qu'ils soient la seule

---

(1) Voyez les *Observations sur la Langue Françoisé*, par Ménage, chap. 183, où il parle de l'expression *tuer un flambeau*, que Malherbe a employée d'après les Anciens, & qui est devenue une phrase triviale.

maniere, ou du moins la meilleure de rendre ce que l'on veut dire ; mais, avec tout cela, le genre noble ne les admet que très-difficilement ; en quoi nous sommes plus délicats que les Latins, car Cicéron en cite jusque dans ses Harangues ( 1 ).

Quant au style simple, enjoué, naïf, les proverbes finement appliqués n'y seront jamais blâmés, pourvu qu'ils ne s'y montrent pas trop souvent ; qu'ils ne soient pas trop bas, & surtout qu'ils ne ressemblent pas aux rébus, aux quolibets, & autres tur-lupinades qu'on passe à un Acteur de la foire, mais qui nous révoltent dans tout homme à qui l'on suppose de l'éducation.

« Il m'est venu voir un Président,  
 » dit Madame de Sévigné, & avec lui  
 » un fils de sa femme, qui a vingt ans,  
 » à qui je trouvai, sans exception, la

---

( 1 ) Cicero, *pro Flacco*. n. 27.

» plus agréable & la plus jolie figure  
 » que j'aie jamais vue. J'allai dire que  
 » je l'avois vu à cinq ou six ans, &  
 » que j'admirois qu'on pût croître en  
 » si peu de tems. Sur cela il sort une  
 » voix terrible de ce joli visage, qui  
 » me plante au nez, d'un air ridicule,  
 » *que mauvaise herbe croît toujours.*  
 » Voilà qui fut fait, je lui trouvai des  
 » cornes; & s'il m'eût donné des coups  
 » de massue sur la tête, il ne m'auroit  
 » pas plus affligée. »

Ce proverbe, qui faisoit tant de  
 peine à Madame de Sévigné, n'étoit  
 cependant qu'un mot que le vent  
 emportoit. Qu'eût-elle dit, si elle l'eût  
 trouvé dans quelque Écrivain du genre  
 sérieux? Au reste, ce reproche sur l'usage  
 de ces proverbes populaires, dont Pé-  
 trone & Cervantes se sont tant moqué,  
 n'est gueres à craindre aujourd'hui.  
 Quelque faveur que les proverbes  
 aient reprise dans la Société, à cause  
 des petites Comédies *impromptu* qu'ils

font naître, la bonne compagnie ne se sert plus depuis long-tems de ces maximes triviales, même dans la conversation ordinaire. On a substitué aux tournures simples du vieux tems, un ton plus raffiné, mais sur-tout plus leste, & une maniere de dire plaisamment les choses les plus sérieuses; maniere qui remonte jusqu'à Voiture; qui fut ensuite défigurée par les Précieuses, mais qui reparut sous la Régence, & qui des entretiens a passé jusque dans les écrits.

Je ne prétends pas blâmer l'heureux talent de broder des riens, ni le confondre avec le talent perfide du persiflage. Le style léger est un avantage, quand il est l'expression d'une <sup>Du style</sup> gaieté ingénieuse & originale : c'est <sup>léger.</sup> lui qui nous charme dans les ouvrages d'Hamilton, le premier qui ait écrit des Romans d'un goût plaisant, qui n'est pas le burlesque de Scarron; il plaît encore dans une lettre familiere

ou dans des poésies fugitives, & peut-être est-ce au badinage de Voiture que notre Langue doit la plus grande partie de ses agrémens qui eussent péri sous les grands mots de Balzac. Mais parce que Voiture, qui vivoit assez familièrement avec le Grand-Condé, se permettoit de plaisanter en écrivant à ce Héros (1) ; parce que le Comte Hamilton, homme de la meilleure compagnie, a dit très-

---

(1) Voiture, dans ses Lettres, appelle ce Prince, tantôt *mon compere*, tantôt *Monsieur*. Après la bataille de Rocroi, il lui écrivit fort lestement. « J'avois bien » oui-dire que vous étiez opiniâtre comme » un diable, & qu'il ne faisoit pas bon » vous rien disputer. Mais j'avoue que je » n'eusse pas cru que vous fussiez emporté » à ce point-là ; & si vous continuez, vous » vous rendrez insupportable à toute l'Eu- » rope. L'Empereur ni le Roi d'Espagne » ne pourront durer avec vous. »

naturellement des choses très-gaies (1), faut-il adopter le langage entortillé, décousu, demi-burlesque que des gens qui n'avoient pas l'esprit de ces deux Auteurs, se sont fait pour les imiter ? Faut-il sur-tout appliquer ce jargon à tous les genres de littérature ?

Un homme feroit peur s'il employoit dans le commerce de la Société le style de Bossuet, ou même celui de Massillon. Pourquoi donc un Auteur sera-t-il moins ridicule, s'il se mêle d'écrire l'histoire ou un traité de Physique avec le style haché de la conversation, avec ces expressions plaisantes que l'on s'accoutume à répéter sans penser à ce que l'on dit, avec ces phrases vagues qui an-

---

(1) Une chose remarquable, c'est qu'il étoit fort sérieux dans la Société; cependant il n'a jamais pu l'être dans ses écrits, sans paroître faire violence à son caractère.

noncent autant de paresse que d'affectation ? Que ce ramage éphémère des Sociétés, comme l'appelle M. d'Alembert, est foible & triste auprès d'un style simple & noble qui n'a rien d'inculte & rien d'étudié, qui est toujours d'accord avec le sujet, & où le ton philosophique & le langage populaire sont mêlés avec d'autant plus d'art, que l'art s'y fait moins sentir.

Voilà le style que M. de Marmontel admiroit dans le Citoyen de Geneve, en combattant ses opinions sur les Spectacles ; & c'est ce style qui fait vivre les ouvrages, parce que c'est lui qui les rend à-la-fois agréables & utiles. Malheur au contraire à l'homme de lettres qui veut transporter dans des écrits sérieux le ton de la Société ! L'ouvrage déplaît aux connoisseurs, & il ne plaît pas toujours aux personnes qui ne lisent que par désœu-



vrement. D'ailleurs, en supposant que l'Auteur soit parvenu à copier parfaitement le jargon du jour, ou à s'en former un qui en approche, quel peut être le mérite d'un livre que les Étrangers n'entendront qu'à demi, & qui, dans trente ans, aura besoin d'un traducteur, même pour les Nationaux ?

Il y a, sur ce sujet, un mot excellent qu'on attribue au Roi de Prusse. Ce Prince, dans la nouveauté de la comédie du *Méchant*, piece d'ailleurs supérieurement écrite, la fit, dit-on, représenter devant lui, & se vit arrêté presque à chaque scene par des expressions qu'il ne comprenoit pas, quoiqu'il ait écrit lui-même en notre Langue avec autant d'élégance que de pureté. Il demandoit sans cesse des explications aux François qui l'entouroient, & y reverroit si souvent que ses Interpretes fatigués, lui dirent : « Si Votre Ma-

« jecté avoit passé un hiver dans les  
 « bonnes Sociétés de Paris, elle trou-  
 « veroit cette piece délicieuse. — Je  
 « n'ai pas besoin, répondit le Prince,  
 « de faire un voyage à Paris pour  
 « prendre du plaisir au Tartuffe & au  
 « Misantrope. »

Ce jugement trop rigoureux peut-être, à l'égard d'un Auteur tel que M. Gresset, est une excellente leçon pour tous les Écrivains qui aspirent à une gloire durable & universelle. M. d'Alembert, faisant en pleine Académie l'éloge de l'Auteur du *Méchant*, est convenu que la finesse des détails de cette piece semble l'attacher plus qu'aucune autre au seul Théâtre de la Capitale, ce qu'assurément on ne diroit pas des pieces de Moliere qui réussiroient toujours partout où elles seroient représentées; mais un exemple qui doit sur-tout effrayer les Écrivains à la mode, c'est

celui du Chevalier de M\*\*\*, homme de qualité, homme d'esprit. Il fit des Lettres & des Discours qui furent applaudis dans le siècle dernier, & c'est d'après lui que nous répétons tous les jours le mot de *bonne compagnie*, qu'il mit à la mode. Cependant on l'a oublié lui & son *chien de style*, comme disoit Madame de Sévigné, qui avoit le bon esprit de n'y rien comprendre.

Il est vrai que ce *chien de style* tenoit plutôt au jargon des Précieuses proscrites par Molière, qu'au ton des Sociétés actuelles ; mais puisque celui-ci ne vaut guères mieux que l'autre, l'exemple est toujours bon à citer. Lisez la lettre de M. de Voltaire à M. l'Abbé d'Olivet sur la Prosodie ; lisez l'article *Langue Française*, dans les Questions sur l'Encyclopédie, & vous verrez ce qu'il faut penser du jargon de nos jours ; jargon désap-

prouvé généralement par ce monde honnête & poli qui joint à la décence des mœurs un sentiment éclairé des bonnes choses.

*Quid verum atque decens curo & rogo,  
& omnis in hoc sum ;*

c'étoit la devise d'Horace, & c'est aussi celle de la vraiment bonne compagnie.



ARTICLE X.

*Du Style & de la Forme des Ouvrages  
de Discussion.*

CLARTÉ, précision & pureté, voilà tout ce que les Anciens demandoient pour le style des ouvrages destinés à convaincre. On peut y joindre du nombre & de l'harmonie, quand les détails le permettent ; mais il seroit absurde de porter dans ce genre le style pompeux & brillant qu'on aime tant aujourd'hui, & d'y semer d'autres ornemens que ceux qui sont indiqués par le sujet même. Le ton de la discussion doit être toujours proportionné à la diversité des matieres que l'on traite.

Le genre d'écrits principalement consacré à la discussion, est celui que nous appellons *Mémoires*, du mot latin *Memoria*, qui n'a gueres été

Du Style  
de discus-  
sion en gé-  
néral.

Différens  
tes sortes  
de Mémoi-  
res.

employé en ce sens que par Aulugelle (1).

Il y a plusieurs sortes de Mémoires, ceux du Barreau, ceux des Académies, ceux enfin qui concernent les affaires d'État & les Négociations.

Mémoires  
des d'Avocats.

Nos Avocats, bornés presque toujours à des Causes de particuliers où il s'agit de fixer le sens d'une Loi, d'un texte de Coutume, d'un Arrêt antérieur, sont rarement à portée de se livrer, même dans leurs Plaidoyers, aux grands mouvemens de cette éloquence véhémence & passionnée que nous admirons dans les Orateurs des anciennes Républiques. Aussi, tous ceux qui se sont distingués parmi nous dans cette noble & pénible profession, ont-ils substitué aux ornemens ambitieux des Rhéteurs, une élégante & solide dialectique, source de lumières

---

(1) Vide *Fabricii Biblioth. latina*, ed. *Ernesti*. Tom. 3. pag. 77.

pour les Juges. Mais , quoique les Plaidoyers modernes prêtent moins à l'éloquence que ceux des Anciens , cependant il y a encore une différence nécessaire entre le style d'un Mémoire qu'on doit lire , & le style d'un Plaidoyer fait pour être prononcé.

Les premiers Mémoires d'Avocats , en France , ne contenoient gueres qu'un exposé du fait de la contestation. De-là le nom de *Factum* qu'ils ont si long-tems conservé , & qui venoit du tems où les Procédures & les Jugemens se rédigeoient en latin (1). Peu-à-peu le genre s'est anobli ;

---

(1) Le premier Mémoire imprimé, ainsi intitulé *Factum* , quoique le surplus fût en françois , étoit du fameux Gilles *le Maître* , qui fut fait Premier-Président sous Henri II ; & ce n'est que depuis quarante ou cinquante ans , que l'on a substitué généralement le mot de Mémoire à celui de *Factum*.

& les Mémoires du Barreau sont devenus, ou des traités savans sur les questions de Droit, ou des modeles de style polémique. Malgré ce changement, il est toujours certain que ces sortes d'écrits comportent très-rarement un style élevé, & qu'à moins de traiter des affaires telles que le Procès de Fouquet & de la Bourdonnaye, un Avocat qui veut persuader doit se borner, dans les Mémoires, à l'exposition claire & précise des faits, & des principes nécessaires à la Cause.

Il y a un genre d'affaires où la plaisanterie est admise. Telles sont celles qui ont produit le *Recueil des Causes amusantes*, recueil qui a si bien réussi, même dans le Pays étranger. Feu M. de Gennes, dont il seroit à souhaiter qu'on rassemblât les Œuvres, est un modele pour ce genre plaisant, comme pour les autres especes de Mémoires judiciaires. Mais ne craignons pas de le dire : la plaisanterie ne doit



être permise au Barreau qu'autant qu'elle ne dégénere pas en invectives & en satyres personnelles. On a pardonné à l'Auteur d'Eugénie d'avoir répandu à pleines mains le sel attique & les sarcasmes dans des Mémoires qui ont été lus de toute l'Europe. Les circonstances du tems autorisoient peut-être ce genre de défense; mais il seroit dangereux qu'il s'introduisît au Barreau. L'instruction déjà si lente des affaires, ne gagneroit pas à cette nouvelle forme de Mémoires.

J'ai vu des gens assez bizarres pour désirer qu'on adoptât au Palais, dans les Mémoires & dans les Plaidoyers, la forme sèche & barbare des Scholastiques, le *concedo*, le *nego*, le *distinguo*. Quel aliment pour la chicane, qu'une forme de raisonnement qui prête si souvent aux subtilités, & qui, de l'aveu des meilleurs Théologiens, a fait tant de mal à l'étude de la Religion !

Mémoi-  
res Acadé-  
miques.

Les Mémoires Académiques, destinés la plupart à éclaircir un point de Physique ou d'Histoire, admettent en général plus de fleurs & d'ornemens que les Mémoires du Barreau ; mais leur ton doit être à-peu-près le même, celui de l'élégance sans prétention. Le caractère principal de ces sortes d'écrits est une méthode qui ramène au sujet tout ce qui peut l'éclaircir, & qui en écarte avec le même soin tout ce qui est étranger. Nous avons en ce genre les Mémoires de l'Académie des Sciences & de celle des Inscriptions & Belles-Lettres ; Mémoires qui ont servi de modèles, non-seulement dans les Sociétés Littéraires de nos Provinces, mais encore dans les Académies du reste de l'Europe. Pour ne parler ici que des Dissertations académiques sur les matières d'érudition, on sent tout le mérite des écrits que M. l'Abbé Barthelemy, M. l'Abbé Batteux, & une infinité d'autres ont composés en ce

genre, quand on les compare aux Dissertations de quelques autres Académiciens qui n'avoient pas le talent d'écrire. Personne, par exemple, n'a peut-être porté plus loin que feu M. l'Abbé le Beuf, les Recherches sur l'Histoire Ecclésiastique & Civile du Royaume; il mérite, à cet égard, toute notre reconnoissance. Mais quel style! quelle maniere de disserter! comme son érudition est prolix & lourde! Aussi la plupart de ses Mémoires n'ont-ils paru que par extrait dans les volumes de l'Académie! Il seroit à désirer que quelque bon Écrivain de cette savante Compagnie, entreprît de retravailler l'*Histoire* si curieuse, mais si indigeste, du *Diocèse de Paris*.

Ce qui plaît sur-tout dans les Mémoires Académiques, c'est un esprit philosophique qui fait rapprocher; quand il le faut, les différentes sciences; & tirer, comme dit Fontenelle, des lignes de communication des unes

aux autres. C'étoit le grand talent de Leibnitz. Le point de vue où il se plaçoit, quand il vouloit traiter quelque sujet, même d'érudition, étoit toujours fort élevé ; & de - là il découvroit un pays immense dont il voyoit les détails d'un seul coup-d'œil ; ce qui lui donnoit lieu de rassembler beaucoup d'objets dans un court espace, & sans se livrer à des digressions fatigantes. Mais, pour posséder ce talent supérieur, il faudroit être ce qu'étoit Leibnitz, Géometre, Métaphysicien, Antiquaire, Jurisconsulte, Historien, c'est - à - dire, à peu de chose près, une Académie entiere.

Les Allemands appellent les Mémoires académiques *Abhandlungen* (1), c'est-à-dire proprement, *traités, discussions, déductions*, & ils n'emploient

---

(1) Les Suédois disent de même, *Handlingar*.

que dans les affaires le mot de *Mémoire*, ou comme ils disent, *pro memoria*, *pro nota*, &c.

Il y a encore un genre de Mémoires, <sup>Mémoi-  
res Politi-  
ques.</sup> ceux qui traitent des affaires politiques. C'est une règle générale que, dans tous ces écrits, le style doit être simple & naturel, les termes clairs & propres au sujet, les propositions bien distinguées, & les différentes matières partagées avec soin en plusieurs articles. Le nombre des articles dans une Dépêche ou dans un Mémoire d'affaires, y fait, dit M. de Callieres (1), le même effet que les fenêtres dans un bâtiment; comparaison un peu triviale pour un Académicien (2), mais assez juste.

L'éloquence faisoit tout dans les anciennes Républiques, & c'est pour cela

---

(1) Maniere de négocier avec les Souverains. T. I. chap. 19.

(2) M. de Callieres étoit de l'Académie François.

que les Romains donnoient à leurs Envoyés le nom d'*Oratores*, que nos Ambassadeurs modernes affectoient de prendre encore il y a deux siècles. Aujourd'hui les Négociateurs ne sont plus dans le cas de se livrer aux grands mouvemens de l'éloquence ; ainsi, l'étude particulière de la Rhétorique n'est pas pour eux une occupation nécessaire ; mais peu de gens conviendront avec Wiquefort qu'un Ministre public, soit *qu'il négocie par Mémoires ou qu'il traite de bouche*, n'a pas besoin d'avoir un *style fort poli. Il suffit*, dit cet Auteur, *qu'il soit clair & intelligible, en sorte qu'il ne soit point défiguré par des solécismes ou barbarismes. Encore aimerois-je mieux*, ajoute-t-il, *qu'il n'y eût pas une exacte netteté, que de le voir contraint & affecté. Une négligence de Cavalier, (c'est Gentilhomme qu'il veut dire) convient bien mieux à l'Ambassadeur, que l'affectation d'un Pédant*

*Pédant ou d'un Avocat.* Wiquefort avoit sans doute ses raisons pour prescrire cette règle ; car il est difficile de voir un livre plus mal écrit que son traité de *l'Ambassadeur & ses fonctions*.

Un Négociateur est moins dispensé que personne de savoir sa langue, & de l'écrire correctement. Callieres & Pecquet font plusieurs réflexions sur ce point ; réflexions devenues heureusement inutiles depuis que la Noblesse ne rougit plus d'aimer & de cultiver les Lettres. Mais une chose bien essentielle dans le cours d'une négociation, c'est de connoître la valeur des mots & l'art de les placer. L'honneur d'une Puissance & la réputation d'un Ministre dépendent souvent, dit le Baron de Bielfed (1) ; d'un écrit qui peut paroître tôt ou tard aux yeux de l'Europe entière.

---

(1) Institut. politiques. Tom. II.



On ne doit donc faire ni signer aucun Mémoire, aucune Protestation, aucun Projet de traité, sans en avoir pesé toutes les expressions & toutes les phrases.

On accompagne, pour l'ordinaire, les déclarations de guerre d'un *Manifeste*, d'une *Déduction*, d'un *Exposé* ou autre Écrit public qui contient les raisons & les motifs sur lesquels le Souverain fonde ses droits & ses prétentions. Ce sont des especes d'apologies auxquelles la Puissance ennemie ne manque pas de répondre par des Mémoires contraires qui font naître presque toujours une guerre de plume, tandis que les armées s'en font une autre plus cruelle & plus décisive.

Tous ces Mémoires, qu'on chargeoit autrefois de lieux communs, tirés de Grotius & de Puffendorff, s'écrivent aujourd'hui simplement & avec plus de précision; on en écarte tout ce qui



sent la déclamation des Écoles. Les expressions choquantes doivent aussi en être bannies ; & l'on peut dire en général qu'il faut d'autant plus d'art dans cette sorte de discussion, que les prétentions des Princes ne sont pas toujours susceptibles d'une démonstration parfaite.

Il me reste à dire un mot sur l'usage des citations & des notes dans tous les ouvrages de discussion, surtout dans les Mémoires historiques & critiques.

On citoit trop autrefois ; on ne cite peut-être pas assez aujourd'hui. Dans les choses de fait, l'usage des autorités & des témoignages est absolument nécessaire. Des Auteurs contemporains peuvent être jusqu'à un certain point dispensés de donner des preuves, sur-tout si leur situation particulière les met à portée de savoir parfaitement tout ce qu'ils transmettent à la postérité. Mais, lorsque des

De l'usage des citations.

Auteurs écrivent dans des tems & des lieux éloignés des événemens qu'ils racontent, on n'est pas obligé de les croire sur leur seul témoignage ; & Leibnitz a très-bien remarqué que les faux bruits, la partialité, l'infidélité des témoins ont engagé plus d'un Historien dans des erreurs grossieres, qu'on a découvertes peu-à-peu depuis que l'invention de l'Imprimerie a mis les anciens Écrivains entre les mains de tout le monde.

Il faut donc citer vos preuves, si vous voulez qu'on vous croie. Mais il y a deux manieres de faire des citations. La premiere est de rapporter en entier les passages grecs, latins ou autres dont on s'autorise. La seconde est de les indiquer simplement par une citation marginale ou par une note au bas de la page. Cette seconde maniere est la moins fatigante pour le Lecteur ; & elle lui est également utile, à moins qu'il ne s'agisse

de discuter un passage particulier, ou d'en tirer des inductions. Dans tous les cas, les citations doivent être employées avec discernement. Elles rebutent, quand elles sont entassées par une vaine ostentation de savoir : elles égarent, quand elles sont fausses : elles deviennent inutiles, quand elles sont trop vagues. Dans les faits historiques, il faut mettre le Lecteur à portée de vérifier ce qu'on lui indique, & il est souvent très-à-propos de citer la page & l'édition du livre dont on s'est servi (1).

Dans le tems où la manie des citations grecques & des digressions <sup>Des Notes.</sup> dominoit encore au Barreau (2), un

---

(1) Voyez à ce sujet la Préface de M. Gouguet sur l'*Origine des Loix, des Sciences & des Arts.*

(2) Pibrac disoit alors : *allégations ne sont pas preuves* ; mais peu de gens étoient de son avis. Le judicieux Abbé de Fleury

Conseiller au Parlement de Toulouse, nommé Simon d'Olive, sentit combien ce mélange pédantesque de grec & de latin déparoit le style françois. Il osa bannir les citations du texte de ses discours ; mais , pour paroître à-la-fois éloquent & érudit, il relégua dans des notes tout cet appareil scientifi-

---

étant encore Avocat , en 1677 , sacrifioit , comme les autres , à ce mauvais goût d'érudition. Aujourd'hui , on ne cite plus au Barreau que des Loix ou des Auteurs de jurisprudence. On voit pourtant dans la vie de Cochin qu'un jour il cita fort-à-propos un vers d'Horace , au sujet d'un acte suspect. Mais une des citations les plus heureuses qu'on ait faites au Barreau , est celle que M. Gerbier tira du Dictionnaire de Trévoux , en 1761 , lorsqu'il s'agissoit de décider si la Cause des Jésuites seroit appointée ou jugée à l'Audience. Voyez les Questions sur l'Encyclopédie , au mot *Appointement*. De tels à-propos ne sont pas de vaines citations ; ce sont des traits de génie.

que. On peut donc le regarder, sinon comme l'inventeur de l'usage des notes, au moins comme celui qui a commencé à les accréditer parmi nous (1).

Cet usage donne aux Modernes un grand avantage sur les Anciens, qui ne connoissoient pas cet expédient. Par le moyen des notes, une histoire marche sans interruption ; les faits essentiels trouvent leur place naturelle dans le corps de l'ouvrage, & l'on conserve en même-tems une infinité de traits surabondans qui auroient été perdus pour le Lecteur, & qu'il lit quand il le juge à-propos.

Bayle, dans son fameux Dictionnaire, est de tous les modernes celui qui a fait le plus grand usage de la ressource des notes, si favorable à son penchant pour le pyrrhonisme. Il semble même qu'il n'ait composé le

---

(1) Voyez les *Recréations historiques* de M. Dreux du Radier. T. II. pag. 53.

texte de ce Dictionnaire, que pour placer les remarques nombreuses qu'il avoit rassemblées, & qu'il désespéroit peut-être de pouvoir fondre dans un ouvrage régulier. C'est la conjecture de M. Priestley, célèbre Physicien & Littérateur Anglois, qui vient de publier, en 1777, à Londres, un Cours de Leçons sur l'art oratoire & l'art de la critique. Mais, en convenant avec lui & avec plusieurs autres Savans, que les notes multipliées sont d'une grande utilité dans une histoire chargée de petits faits accessoires qu'on veut élaguer sans les perdre entièrement, il faut dire aussi qu'on a beaucoup abusé de cette méthode dans tous les genres d'ouvrages. Quelques-uns multiplient les notes par paresse, d'autres par l'impuissance de lier une suite de faits & de réflexions. Une chose sûre, c'est que Bayle lui-même doit à sa manière piquante de raisonner, & non à ses notes, souvent d'une

longueur excessive, l'intérêt qui nous attache à la lecture de son Dictionnaire. Ouvrez celui de Prosper Marchand, qui est fait dans la même forme, & vous verrez ce que c'est que la méthode de Bayle, sous la plume d'un compilateur qui n'a pas son génie.



ARTICLE XI.

*Du Style de la Poésie en particulier.*

**L**ES PREMIERS ÉLÉMENTS du Style de la poésie, sont les règles de la versification que l'on trouve partout ; règles essentielles, mais qui ne suffisent pas. C'est le génie qui fait les Poètes, & le génie ne peut s'enseigner. Ni les Dictionnaires de rime ; ni l'Opéra-Comique, ni les Belles, qui sont par-tout tant de Versificateurs, ne le donnent pas non plus. Tenons-nous en donc à apprendre certaines finesse de l'art, qu'on peut acquérir par la lecture des bons Auteurs ; finesse différentes dans la poésie de toutes les Nations, & qui sont déterminées par le génie différent des Langues.

L'harmonie des vers françois.

L'harmonie d'un vers héroïque dans notre Langue, dépend principalement



de la loi de l'hémistiche. On connoît la règle de Boileau :

Que toujours dans vos vers, le sens coupant  
les mots ,

Suspende l'hémistiche , en marque le repos.

C'est à-la-fois un précepte & un exemple.

Mais s'il est nécessaire de couper toujours les vers alexandrins en deux parties égales, il ne l'est pas moins d'éviter la monotonie ; il faut observer ce repos & le cacher. C'est ce que M. de Voltaire a enseigné dans des vers techniques qu'il donne pour foibles , mais qu'on peut citer encore après ceux de Boileau.

Observez l'hémistiche , & redoutez l'ennui  
Qu'un repos uniforme attache auprès de lui.  
Que votre phrase heureuse , & clairement  
rendue ,

Soit tantôt terminée , & tantôt suspendue ;  
C'est le secret de l'art. Imitiez ces accens  
Dont l'aisé *Geliotte* avoit charmé nos sens.  
Toujours harmonieux , & libre sans licence ,

Il n'appesantit point ses sons & sa cadence,  
*Sallé*, dont *Terpsicore* avoit conduit les pas,  
 Fit sentir la mesure, & ne la marca pas.

Il suffit de consulter les points & les virgules de ces vers pour voir qu'étant toujours divisés en deux parties égales, chacune de six syllabes, cependant la cadence est toujours variée (1).

Il ne faut donc pas que les vers marchent toujours de deux en deux, encore moins un à un, mais que tantôt une pensée soit exprimée en un vers, tantôt en deux ou trois, quelquefois dans un seul hémistiché. On peut éten-

---

(1) M. de Voltaire, dans la liste des Écrivains du siècle de Louis XIV, a observé que l'usage des rimes redoublées étoit bien antérieur à Chapelle, qui passoit pour en être l'inventeur. L'observation se trouve confirmée dans les nouvelles Annales poétiques de M. Sautreau, où l'on peut lire une jolie pièce d'Alain Chartier, assez longue, & toute en rimes redoublées.

dre une image dans une phrase de cinq ou six vers, ensuite en renfermer une autre dans un ou deux. Il faut souvent finir un sens par une rime, & commencer un autre sens par la rime correspondante.

Dans un discours en vers, ou autre piece un peu étendue, on peut finir les *alinéa* par des rimes coupées, Boileau en offre plusieurs exemples dans son Art Poétique : mais cet artifice, si louable quand il est bien ménagé, devient un défaut quand on le répète trop souvent.

Ce sont toutes ces règles minutieuses en apparence, mais très-difficiles à observer, qui donnent aux vers alexandrins l'énergie, la grace, l'harmonie, dont la prose ne peut jamais approcher. Personne n'a peut-être mieux connu que Racine cet art charmant de rompre la mesure & d'éviter la monotonie. Dix vers de ce Poète, lus avec attention & bien médités,

instruisent plus sur cet objet que les préceptes les plus étendus.

Dans les vers de cinq pieds, ou de dix syllabes, il n'y a point d'hémistiche, mais une césure placée presque toujours à la fin du second pied, de sorte que le vers est souvent en deux mesures, l'une de quatre, l'autre de six syllabes ; cependant on lui donne souvent une autre place en faveur de la variété.

Languissant, foible, & courbé sous les maux,  
J'ai consumé mes jours dans les travaux.  
Quel fut le prix de tant de soins ? L'envie,  
Son souffle impur empoisonna ma vie.

Au premiers vers, la césure est après le mot *foible* ; au second, après *jours* ; au troisième, elle est encore plus loin, après *soins* ; au quatrième, elle est après *impur*.

Dans les vers de huit syllabes, il n'y a ni hémistiche ni césure.

Loin de nous ce discours vulgaire  
Que la nature dégénere,

Que tout passe & que tout finit.

La Nature est inépuisable,

Et le travail infatigable

Est un Dieu qui la rajeunit.

L'harmonie des vers de cette mesure consiste dans le choix des mots, & dans les rimes croisées & redoublées avec art; genre ingénieux, dont nous avons en grande partie obligation à Chapelle, le maître de l'Abbé de Chaulieu, mais dont ils ont quelquefois abusé l'un & l'autre par leur trop grande facilité à rimer. C'est dans les morceaux d'une certaine étendue que la rime redoublée peut avoir de la grace.

En général, les vers les plus harmonieux sont ceux qui sont composés d'un assemblage heureux de voyelles & de consonnes. Le latin, riche en terminaisons, proscrivoit, sur-tout dans la poésie, le heurtement des voyelles. Vous trouvez rarement dans Virgile, une voyelle suivie d'un mot commen-

## 232 P R I N C I P E S

çant par une voyelle, ce n'est que dans un petit nombre d'occasions où il faut exprimer un désordre de l'esprit.

*Arma amens capio :*

Où lorsque deux spondées peignent un lieu vaste & désert.

*In Neptuno Ægeo.*

Notre Langue est encore en cela plus sévère que la Latine. Les *hiatus*, si communs dans nos Poètes du siècle de François I.<sup>er</sup> sont aujourd'hui entièrement pros crits. Malherbe se piqua de ne s'en permettre aucun. Nos bons Poètes ont suivi son exemple, & Boileau en a fait une loi qu'il n'est plus permis d'enfreindre.

Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée,  
Ne soit d'une voyelle, en son chemin heurtée.

Il y a plus; le heurtement des consonnes qui peut produire la plus légère cacophonie, nous est également interdit; en quoi nous sommes plus circonspects

circonspécts ou plus rigoureux que les Latins. On trouve dans Virgile, *Dorica castra. Oceano nox*, & mille autres réduPLICATIONS de cette espece. Le Poëte François qui se permettroit aujourd'hui un pareil achoppement de sons, seroit bientôt relégué avec Chapelain & les autres malheureux Rimeurs que la satyre a rendus à jamais ridicules.

Il y a une harmonie qu'on appelle <sup>Harmo-</sup> imitative : elle consiste à faire enten-<sup>nie imita-</sup> tive. dre, par le son même des mots, l'action qu'on veut décrire.

Que le style soit doux, lorsqu'un tendre  
Zéphire,

A travers les forêts s'insinue & soupire.

Qu'il coule avec lenteur, quand de petits  
ruisseaux,

Roulent tranquillement leurs languissantes  
eaux :

Mais les vents en fureur, la mer pleine de  
rage,

Font-ils d'un bruit affreux retentir le  
rivage,

Le vers comme un torrent , en grondant doit  
marcher.

Q'Ajax souleve & lance un énorme rocher ,  
Le vers appesanti tombe avec cette masse.

Voyez-vous des épis effleurant la surface ,  
Camille dans un champ , qui court , vole &  
fend l'air ;

La Muse suit Camille , & part comme un  
éclair.

*Pope* , Essai sur la critique.

Il faut rapprocher de ces beaux vers de l'Abbé du Resnel , la traduction plus précise & plus littérale que M. l'Abbé de Lille a faite de ce même morceau dans son Discours préliminaire sur les Géorgiques , & l'on aura tout-à-la-fois des règles & des exemples de cette harmonie imitative. Elle est moins marquée dans notre Langue , que chez les Grecs & les Latins , parce que nous n'avons presque point d'harmonie élémentaire qui réside dans les syllabes ( 1 ). Nous rions du vers où

---

( 1 ) Suivant Quintilien , la Langue latine



du Bartas, pour imiter le *quadrupedante putrem* de Virgile, dit, en décrivant un coursier, *le champ plat, bat, abat*. Mais il n'en est pas moins vrai, qu'on trouve dans nos meilleurs Poètes les exemples les plus frappans de l'harmonie poétique. Il suffit d'ouvrir Boileau pour s'en convaincre.

Il y a quelquefois de l'harmonie à rejeter un mot d'un vers à l'autre; mais alors il semble qu'il ne faut pas que le sens se termine à ce mot, au contraire la phrase doit produire une suspension pour l'oreille, & se relever ensuite par une conjonction qui mène au complément de la période.

---

elle-même ne pouvoit guères prétendre au mérite de l'onomatopée. Mais le Grec excelloit merveilleusement dans cette imitation. Voyez, lorsqu'Homere exprime quelque chose de dur, comme la marche cadencée du vers le rend encore sonore & beau, malgré la dureté de la rencontre des voyelles!

## 236 P R I N C I P E S

Un spectre gémissant dans l'horreur des ténèbres

Se traîne, & jette au loin des hurlemens funebres.

*Se traîne*, ainsi placé, est très-imitatif. Il force l'oreille de se reposer un moment sur ce mot qui exprime la lenteur, mais le vers se relève avec grace par ces mots, & *jette au loin*, au lieu que si l'on avoit fini la phrase par *se traîne*, la chute seroit sans grace & sans effet.

Quant à l'harmonie de la rime, gêne nécessaire sur laquelle on a écrit tant de choses inutiles, disons en général qu'elle résulte uniquement du retour bien ménagé des mêmes sons. C'est de la prononciation des paroles, & non de la manière dont on les écrit, que doit dépendre la rime. C'est pour cette raison qu'on ne fait plus rimer *loix* avec *François*, ni *fier* avec *foyer*, parce qu'on prononce *Français* & *foyé*. Nos Versificateurs les plus exacts

se permettoient autrefois de rimer pour les yeux ; mais l'usage ne le souffre plus. M. l'Abbé d'Olivet dit que l'on appelle ces sortes de rimes, *Normandes*.

Quand les rimes masculines ont une trop grande convenance de son avec les féminines, les vers manquent d'harmonie.

Avant que tous les Grecs vous parlent par  
ma voix,  
Souffrez que j'ose ici me flatter de leur  
choix,  
Et qu'à vos yeux, Seigneur, je montre quel-  
que joie  
De voir le fils d'Achille, & le vainqueur de  
Troye.

Le retour des mêmes sons au milieu d'un vers, produit aussi une cadence vicieuse.

Ils ont mis le destin des Troyens dans mes  
mains.

Qui bravant du méchant le faste couronné.

Quoique l'harmonie contribue essen-

riellement à la beauté des vers, il ne suffit pas que des vers aient de l'harmonie pour être bons. Le style de la poésie, que M. l'Abbé Batteux nomme la poésie du style, pour l'opposer à la poésie des choses, c'est-à-dire à l'invention, contient encore d'autres parties, savoir les pensées, les mots & les tours.

Des Pen-  
sées poé-  
tiques.

1.<sup>o</sup> *Choix des pensées.* Le grand art des vers consiste à n'être jamais ni empoulé ni bas. Une pensée triviale rend le style lâche & ignoble; une pensée trop recherchée le rend ridicule. La force d'un vers dans notre Langue, vient principalement de dire quelque chose dans chaque hémistiche.

Et monté sur le faite, il aspire à descendre.

*Corneille.*

L'Éternel est son nom, le monde est son ouvrage.

*Racine.*

Ces deux vers pleins de force & d'élégance, font, dit M. de Voltaire, le meilleur modele de la poésie.

Les rimes trop fréquentes en épithètes, *indomptables, redoutables, &c.* choquent l'oreille délicate du connoisseur qui veut des choses, & qui souvent ne trouve que des sons. Il en est de même de la répétition vague du mot *mille, mille exemples, mille vertus, mille tourmens, &c.* Rien n'affoiblit plus une belle pensée que ce calcul éternel dont Panard s'est plaisamment moqué dans son *Magasin des modernes.*

Souvent, quand la rime est trouvée, il reste dans le corps du vers, des vuides qu'il faut remplir. C'étoit le grand art de Boileau. On ne s'aperçoit point qu'ils aient jamais été des vuides pour lui.

L'un pêtrit *dans un coin* l'embonpoint des  
Chanoines,

L'autre broie *en riant* le vermillon des  
Moines.

Elle accourt l'œil en feu, la tête échevelée.  
Et mon bras, sans latin, saura le renverser.

Des traits ainsi enchassés, font  
image & embellissent la pensée sans  
la charger.

Des Ex-  
pressions  
poétiques.

2.<sup>o</sup> *Choix des mots.* La poésie  
veut, qu'outre la propriété & la jus-  
tesse, qui sont plutôt un défaut évité  
qu'une beauté acquise, il y ait dans  
son discours un certain nombre de  
mots qui frappent & qui piquent  
l'attention de l'Auditeur. C'est pour  
cela qu'elle a (1) plus recours que

(1) Virgile parlant des mouches à miel  
au quatrième livre de ses Géorgiques, afin  
de relever la bassesse de sa matière, n'en  
parle qu'avec les termes métaphoriques de  
cours, de légions, d'armées, de combats,  
de champ de bataille, de Rois, de Capi-  
taines, de Soldats, & par cet art admi-  
rable il fait une peinture magnifique d'un  
fort petit sujet; car, après tout, ce ne sont  
que des mouches..... C'est en quoi  
la prose

la prose au style figuré; qu'elle multiplie souvent les épithètes, en un mot qu'elle s'attache à tout ce qui est extraordinaire. Qu'on dise les *rivages retentissent*, l'expression est commune; qu'on dise, comme Homère, *les rivages mugissent*, l'expression est poétique.

On appelle communément licences poétiques, certains mots qui ne seroient pas reçus dans la prose, & qu'il est permis aux Poètes d'employer. Voici les principaux.

*Les humains*, au-lieu de dire *les hommes*.

Mon cher fils, dit Louis, c'est de-là que la  
grace

Fait sentir aux *humains* sa faveur efficace.

*Voltaire.*

consiste le grand art de la poésie, de dire figurément presque tout ce qu'elle dir.

Le P. Rapin, *Réflexion sur la poétique*,  
S. 29.

242    P R I N C I P E S

*Forfaits pour crimes.*

O toi, de mon repos, compagne aimable  
    & sombre,  
A de si noirs *forfaits* prêteras-tu ton ombre?

*Coursier pour cheval.*

Sur un *coursier* fougueux, plus léger que les  
    vents.

*Glaive pour épée.*

Leur courage s'augmente, & leurs *glaives*  
    s'émoussent.

*Penser pour pensée.*

Votre ame à ce *penser* de colere murmure.

Ce dernier est un peu vieux : dans  
le Dictionnaire d'élocution, on dit  
qu'il est peu d'occasions où il puisse  
plaire. Dans d'autres livres, on re-  
grette que nos Auteurs ne s'en ser-  
vent pas plus souvent.

*Les ondes pour les eaux.*

S'élève en bouillonnant sur la face des *ondes*.

*Flanc pour sein.*

Ces Dieux qui dans mon *flanc*,



Ont allumé le feu , fatal à tout mon sang.

*Racine.*

*Antique* pour *ancien*.

Je viens suivant l'usage *antique* & solemnel.

*Racine.*

*Espoir* au-lieu d'*espérance*.

Sans *espoir* de pardon, m'avez-vous condamné ?

*Racine.*

*Jadis* au-lieu de *autrefois*.

Un laurier *jadis* verd , pour orner un tombeau.

*Regnard.*

Ce mot est noble en poésie. En prose , il n'est gueres d'usage que dans le style familier de la narration.

*Soudain* pour *aussi-tôt*.

Le salpêtre enfoncé dans ces globes d'airain , Part , s'échauffe , s'embrase & s'écarte *soudain*.

*Alorsque* pour *lorsque*.

*Alorsqu'*il évoqua devant un Roi cruel ,  
Le simulacre affreux du prêtre Samuel.

*Voltaire.*

*Cependant que pour pendant que ;  
tandis que.*

*Cependant qu'il y fut , nous vécûmes ainfi.  
Segrais.*

*Cependant que mon front , au Caucase pareil.  
La Fontaine.*

Dans le dernier exemple *cependant* que est emphatique, & contribue à l'image.

*Prospere* pour *heureux* , ne se dit plus en prose , mais en vers il est toujours beau.

Ont vu bénir le cours de leurs destins *prospères*.

*Racine.*

Ce mot n'est pas le seul qui , à mesure qu'il vieillit pour la prose , n'en devient que plus poétique.

*Ennui* pour toutes sortes d'afflictions ; *labeur* pour *travail* ; *n'aguere* ou *n'agueres* pour *il n'y a pas long-tems* , & plusieurs autres de cette espece , peuvent encore être employés en poésie.

Quel fruit de ce *labeur* pouvez-vous recueillir ?

*La Fontaine.*

Qu'on essaie de mettre *travail* ; d'un vers très-poétique, on fera un vers très-plat.

Il y a de l'art à suppléer par des descriptions justes & courtes, certaines expressions que notre délicatesse semble bannir de notre poésie. Mais il y en a encore plus à se servir de ces expressions sans blesser les Lecteurs les plus délicats. Ainsi Racine a employé deux fois le mot *chien*, dans *Athalie*.

Que des *chiens* dévorans se disputoient entre eux.

Les *chiens* sont à ta porte, & demandent leur proie.

Le Dictionnaire de la Poésie Française s'est encore augmenté de nos jours d'une infinité de mots, qui paroissent à peine supportables en prose dans le beau siècle de notre

Littérature. Que d'ouvrages publiés depuis trente ans sur les travaux utiles de la campagne, ont ôté à ces expressions l'air de roture, &, pour ainsi dire, de bassesse qu'on leur trouvoit à la Cour de Louis XIV ? Ce sont ces écrits qui ont encouragé M. l'Abbé Delille & M. Rosset, à chanter en françois les douceurs des occupations rustiques.

Il est des mots que rien ne peut anoblir, & qu'il faut par conséquent éviter en poésie. Tels sont les termes *celui-ci*, *celui-là*, *l'un*, *l'autre*, *le premier*, *le second*, &c. Tous termes de discussion, tous d'une prose rampante, qui ne doivent être employés qu'avec une extrême circonspection. Cependant le mot *celui* n'est pas entièrement banni des vers. On le trouve cinq à six fois dans la belle Ode de Rousseau : *Seigneur, dans ta gloire adorable.*

*Donc* ne doit presque jamais entrer dans un vers, encore moins le commencer, quoique l'on trouve dans Malherbe :

*Donc* un nouveau labeur à tes armes s'apprête.

Mais *quoi donc*, &c.

Mais *quoi donc* se dit très-bien, parce que la syllabe *quoi* adoucit la dureté de celle qui la suit.

On lit dans Racine :

Je suis *donc* le témoin de leur peu de puissance.

Mais remarquez, dit M. de Voltaire, que ce mot est glissé dans le vers, & que sa rudesse est adoucie par la voyelle suivante. Le mot *donc* ne choque pas non plus dans ce vers fameux :

Ta douleur, du Perrier, fera *donc* éternelle  
Malherbe.

Au contraire, il rend parfaitement l'*ergo Quintilium* d'Horace. C'est qu'il

est bien placé dans le vers; ce qui n'est pas toujours au pouvoir du Poète.

Des Tours  
poétiques.

3.<sup>o</sup> Enfin *Choix des tours*. Le seul la Fontaine peut en fournir une infinité de modeles.

Sur les humides bords des Royaumes du vent.

Mais c'est dans cette partie que la poésie a le plus besoin d'art, les tours ayant pour qualité essentielle l'aisance & la liberté. Dans les vers, comme dans la prose, la poésie ne peut y ajouter que de légères différences par l'emploi des périphrases ou des figures de construction, en françois sur-tout, où la grammaire des Poètes est presque aussi rigoureuse que celle des Profateurs.

M. Clément (1) dit que la barriere

---

(1) Lettre VI. à M. de Voltaire.

la plus forte qui sépare nos vers de notre prose, c'est l'inversion. Cela devroit être; mais par malheur cela n'est plus entierement vrai. L'inversion nous plaît rarement, sur-tout quand elle est un peu extraordinaire & forcée. On souffre, quand on entend dire, même en vers:

Par mille inventions, *le Public* on dépouille.

Il doit cueillir le fruit, & non l'*arbre* arracher.

O grand Prince, que *grand* dès cette heure j'appelle.

Mon ame *la terre* quitte.

Il seroit à souhaiter que notre poésie eût été plus attentive à maintenir ses anciens privilèges. A force de limer, sous Louis XIII, la Langue françoise, on l'a énervée. Qu'elle étoit expressive, qu'elle étoit variée dans ses constructions du tems de Montagne & d'Amiot! Malherbe lui-même employoit des tours que nous regrettons vainement

250      P R I N C I P E S

aujourd'hui : témoin cette strophe de son Ode à du Perrier.

Le malheur de ta fille, au tombeau descendue

Par un commun trépas,

Est-ce quelque Dédale, où ta raison perdue

Ne se retrouve pas?

*Commun trépas* est un latinisme *communi fato*, il nous faut à présent une circonlocution, *le trépas dont personne*

Remarques sur l'inversion.

*n'est exempt*. Mais ce que nous devons encore plus regretter, ce sont les inversions énergiques dont on a dépouillé la poésie, & qu'on auroit dû bien plutôt communiquer à l'éloquence, comme dans la Langue italienne.

On se permettoit en France, il y a encore moins d'un siècle, l'inversion du participe, non-seulement avec l'auxiliaire *être*, mais encore avec l'auxiliaire *avoir*.

..... Un certain Loup, dans la saison



Où les tendres Zéphirs *ont* l'herbe *rajeunie*,  
*La Fontaine.*

pour *ont rajeuni l'herbe*. Cette inversion, qui rend le participe déclinable, étoit d'une grande commodité pour la rime.

On disoit aussi, sans choquer l'oreille de personne :

Sur qui *sera* d'abord la vengeance exercée ?  
*Racine.*

..... Quand *sera* le voile arraché,  
 Qui sur tout l'Univers jette une nuit si  
 sombre ?

*Le même.*

Aujourd'hui nos Poètes n'osent presque plus employer ces transpositions. Pour peu qu'ils continuent, dit avec raison M. l'Abbé d'Olivet, à ne vouloir que des tours prosaïques, à la fin nous n'aurons plus de vers.

L'inversion quelquefois sauve un contre-sens qui se trouveroit dans la construction ordinaire. M. Clément cite ces deux vers du *Lutrin* :

Demain avec l'aurore un Lutrin va paroître ,

Qui doit y soulever un Peuple de mutins.

Ce qui ne pourroit, dit-il, se construire en prose que de la manière suivante; *Un Lutrin va paroître avec l'aurore , qui doit y soulever , &c.* Mais on pourroit dire aussi : *Un Lutrin qui doit soulever un Peuple de mutins , va paroître avec l'aurore.* Il faut convenir que ce seroit de très-mauvaise prose, au-lieu que l'inversion a fourni à Boileau deux très-beaux vers.

On doit mettre au nombre des licences permises en poésie , & qui seroient des fautes en prose, ces phrases & autres semblables :

Appellez-vous régner, lui céder ma couronne ,

Quand le sang & le peuple à-la-fois me la donne ?

*Racine.*

Que ma foi, mon honneur, mon amour y consente ?

*Le même.*

Et qui craignant sur-tout qu'à rougir *on*  
l'expose,

D'un refus outrageant veut ignorer la cause.

*Voltaire.*

Il faudroit , selon les règles de la Grammaire , *donnent ; y consentent , on ne l'expose.* Ajoutons , avec M. de Voltaire lui-même que la suppression de *ne* , comme dans le dernier exemple , est une licence qui n'est permise que quand la force de l'expression la fait pardonner.

L'emploi de la préposition *de* , dans le sens d'*avec* ou de *par* , étoit familier à Racine & à Boileau.

D'où vient que d'un soin si cruel,  
L'injuste Agamemnon m'arrache de l'autel

*Racine.*

Vaincu du pouvoir de vos charmes,

*Le même.*

Et d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon  
sens ,

Détrompe les esprits , &c.

*Boileau.*

Ce tour est favorable à la poésie ; il y a cependant des vers où il nous paroît, du moins aujourd'hui, avoir quelque chose de sauvage. C'est une observation de M. l'Abbé d'Olivet.

Quant à la construction *s'en va renaître, s'en va devenir*, quoique vieille & peu usitée, elle n'est point fautive en poésie.

Et ce triomphe heureux, qui *s'en va devenir*  
L'éternel entretien des siècles à venir.

*Racine.*

Au contraire cet exemple est, selon M. de Voltaire, un de ceux qui peuvent le mieux servir à distinguer le langage de la poésie de celui de la prose.

Ce seroit ici le lieu de dire un mot des différentes espèces de style qui conviennent aux différentes espèces de poésie. Mais cette matière, fort étendue, a été traitée mille fois. On peut consulter les Principes de

Littérature de M. l'Abbé Batteux, la  
Poétique de M. de Marmontel, &c.  
On doit sur-tout méditer l'Art Poé-  
tique de Boileau, qu'on a nommé  
avec tant de raison le législateur de  
notre Parnasse.



## ARTICLE XII.

*Remarques générales sur le Style épistolaire.*

UNE DAME voulant féliciter un de ses Amis qui venoit d'obtenir une grace de la Cour, avoit pris bien de la peine pour remplir quatre grandes pages de toutes les phrases qui servent à marquer la joie en de pareilles occasions. Un homme de goût, à qui elle lut sa lettre, lui demanda ce qu'elle vouloit faire savoir à son ami par ce long discours. Je veux, répondit-elle, lui marquer que personne n'est plus sensible que moi à la justice que Sa Majesté vient de lui rendre ; que sa nouvelle Charge, en l'éloignant d'ici, ne doit point lui faire oublier ses Amis, & que je mérite qu'il se souviennne de moi par l'intérêt que j'ai toujours pris  
à sa

à sa fortune. Eh! Madame, reprit ce galant homme, mandez lui cela; votre lettre vaudra infiniment mieux que tout ce que vous lui écrivez.

J'ignore quel est l'homme de goût qui a donné lieu à cette anecdote rapportée par la Martiniere, dans ses observations sur l'art d'écrire les lettres; mais du moins le conseil étoit fort bon. Une lettre est une conversation par écrit; elle n'exige donc pas beaucoup plus d'apprêt, que la conversation ordinaire des personnes qui parlent bien.

Il y a des lettres de pur raisonnement; d'autres de sentiment; d'autres de simple agrément. Les premières exigent un style simple; les secondes, un style pathétique; les dernières, un style plus fleuri. Toutes demandent du naturel.

Les périodes doivent être courtes dans le Style épistolaire, parce que le style de la conversation est un style

coupé. Les pensées y doivent être plus liées par elles-mêmes que par le secours des conjonctions.

Les expressions figurées trouvent place dans les lettres, mais il faut que ces expressions soient de celles qui sont usitées dans la conversation, ou du moins dans le même genre, c'est-à-dire, qu'elles n'aient rien qui représente l'étude & le travail.

C'est sur-tout dans les lettres d'affaires que l'on demande beaucoup de netteté, de discernement & de précision. Il faut expliquer le sujet avec ordre, employer les termes propres à la chose, & répéter plutôt dix fois le même mot que de s'exposer à commettre la moindre ambiguïté. Quant aux circonstances peu importantes, il en est qui paroissent telles, & qui ne le sont pas en effet. Le discernement naturel doit faire omettre les petits détails qui ne servent à rien. Mais que de faits peu intéressans de leur nature,



Ils deviennent par les lumières qu'ils peuvent donner sur une infinité d'objets ! Il faut donc, dans ces sortes d'écrits, beaucoup de jugement pour ne rien oublier de ce qui est nécessaire.

Les préambules sont la chose du monde la plus insipide dans les lettres d'affaires.

Le style simple qui convient aux lettres, n'est pas aussi facile à saisir qu'on le pense communément. Il y a tant de degrés de conditions parmi les hommes, & par conséquent tant de styles simples qui y répondent ; que l'un ne peut être mis à la place de l'autre sans blesser le bon goût & la convenance. Voilà pour ceux à qui l'on écrit. Mais celui qui écrit se doit aussi quelque chose à lui-même. Les rapports de sa personne, de son âge, de sa place, de ce qu'il a été, de ce qu'il a fait, de ce qu'il espère, de ce qu'il craint, lui marquent des degrés qu'il doit saisir dans le point juste, s'il veut

bien écrire. On a fait un ouvrage des bienféances oratoires ; on en pourroit faire un fort gros sur les bienféances épistolaires.

La plaisanterie sur-tout demande une extrême réserve , parce que la plaisanterie n'est bonne que quand elle est placée, & qu'il est difficile dans les lettres de trouver cet à-propos si rare, dont la Motte faisoit un Dieu ( 1 ), & sans lequel un bon mot n'est souvent qu'une sottise. Dans un entretien familier, on peut au moins étudier cet à-propos sur le visage de ceux à qui l'on parle ; mais vous n'avez pas le même avantage en écrivant une lettre. Quand on est si loin, dit Madame de Sévigné, on ne fait quasi rien, on ne dit quasi rien, qui ne soit hors de sa place ; on pleure quand il faut rire, on rit quand il faut pleurer.

---

( 1 ) Le sage , le prompt à-propos ,  
Dieu qu'à tort oubliâ la fable.

Si les figures de Rhétorique doivent être bannies avec soin du style des relations & des lettres sérieuses, on peut se les permettre quelquefois, quand on écrit à ses égaux. Les termes magnifiques employés dans le récit des petites aventures, produisent un effet fort plaisant.

« Je m'en vais vous mander la  
 » chose la plus étonnante, la plus sur-  
 » prenante, la plus merveilleuse, la  
 » plus miraculeuse, la plus triom-  
 » phante, la plus étourdissante, la plus  
 » inouïe, la plus singulière, la plus  
 » extraordinaire, la plus incroyable,  
 » la plus imprévue, la plus grande, la  
 » plus petite, la plus rare, la plus  
 » commune, la plus éclatante, la plus  
 » secrète jusqu'aujourd'hui, la plus  
 » brillante, la plus digne d'envie ;  
 » enfin une chose dont on ne trouve  
 » qu'un exemple dans les siècles pas-  
 » sés, encore cet exemple n'est-il pas  
 » juste, &c. »

Voilà la plus longue suspension dont un Orateur se soit peut-être jamais avisé. Madame de Sévigné emploie cette figure pour annoncer d'une manière comique, au Chanfonnier Coulange son ami, le mariage de Mademoiselle de Montpensier avec M. de Lauzun. Mais elle n'emploieroit pas cette suspension, si elle ne l'outroit; parce qu'une figure de Rhétorique employée dans la juste proportion, seroit trop grave pour une lettre dont le style ne doit être que naturel.

Une allusion fine à quelques traits connus, fait souvent plaisir dans une lettre. C'est ainsi que Madame de Sévigné, en parlant d'une réconciliation qu'elle vient de ménager, dit qu'elle a fermé le Temple de Janus. Allusion facile à comprendre pour tous ceux qui ont lu l'Histoire Romaine.

C'est le propre des épithètes mal choisies de faire languir le Discours;

dans quelque genre que ce soit. Mais sous la plume d'un homme qui s'en sert à-propos, elles donnent au style épistolaire une vivacité surprenante.

« Je n'ai rien vu de si beau, de si bon, de si aimable, de si net, de si bien arrangé, de si éloquent, de si régulier, en un mot de si merveilleux, que votre lettre. »

*Madame de Maintenon.*

« Voilà le vrai discours d'un petit glorieux, d'un petit ambitieux, d'un petit téméraire, d'un petit impétueux, d'un petit Maréchal de France. »

*Madame de Sévigné.*

Les citations, sur-tout les latines ou grecques, fatiguent dans une lettre, si elles sont accumulées sans une espèce de correctif. Il y a même des lettres où elles seroient entièrement déplacées. L'érudition qui plaît ou que l'on excuse dans une lettre de littérature écrite par un Savant à un autre Savant,

déplairoit à-coup-sûr dans une lettre ordinaire ou dans la dépêche d'un Ambassadeur qui doit écrire en homme du Monde plutôt qu'en homme de Lettres, quoique ces deux titres ne soient pas incompatibles. Auguste pouvoit citer, dans ses lettres à Livie, les meilleurs Poëtes de la Grece. Livie savoit le grec parfaitement. C'étoit même le goût général des Dames Romaines, comme Juvenal le leur a reproché dans une de ses satyres (1). Les mœurs ont bien changé sur ce point dans toute l'Europe, & les femmes n'en sont peut-être que plus aimables. Ce qui est sûr, c'est que dans

---

(1) Nam quid rancidiùs quàm quod se  
non putat ulla

Formosam, nisi quæ de Tusca græcula facta  
est.

..... Omnia græcè :

Hoc sermone pavent ; hoc iram , gaudia ,  
curas ;

Hoc cuncta effundunt animi secreta , &c.

le style

le style épistolaire il faut se conformer au goût du siècle où l'on écrit, & par conséquent peu citer aujourd'hui, puisque les citations ne sont plus de mode.

Un autre principe qui sera toujours vrai, & qui est commun à toutes les lettres, de quelque genre qu'elles soient, c'est que les plus courtes sont les meilleures. Bien des gens craignent qu'une lettre trop courte ne passe pour un effet de leur stérilité; ils se trompent. Une lettre ne paroît trop courte que quand les sentimens qu'on y veut exprimer sont, pour ainsi dire, avortés, & qu'ils n'ont pas l'étendue qu'on doit leur donner pour être intelligibles.

Plus on honore la personne à qui l'on écrit, moins on doit être prolix; &, dans tous les cas, il faut se ressouvenir du mot de Pascal : *Je n'ai fait celle-ci plus longue, que parce que je n'ai pas eu le loisir de la faire plus courte.*

Les seules lettres où l'on puisse excuser un peu de prolixité, sont les lettres badines, & sur-tout celles qu'on entre-mêle de prose & de vers. « Ayez, » dit M. de Voltaire, autant d'esprit » que vous voudrez, où que vous » pourrez, dans une lettre où vous » vous égayerez, pour égayer vos » amis. »





## ARTICLE XIII.

*De l'usage qu'on peut faire des Poètes pour le Style en prose.*

ON A DIT de Maffillon qu'il savoit Racine par cœur, & qu'il déguisoit dans sa prose sacrée les vers de l'Écrivain le plus parfait que notre Théâtre ait produit. On en raconte autant du Jésuite Cheminais, qui faisoit même, dit-on, des vers de société fort jolis, dans le tems qu'il prêchoit un Carême dans Paris. Je ne garantis pas ce dernier fait, quoiqu'il soit attesté par Bayle (1). Mais ce qu'on dit de Maffillon est vrai, & n'en fait que plus d'honneur à cet Orateur célèbre qui fera long-tems, dans son genre, ce

Imitation de Racine par Maffillon,

(1) Nouvelles de la République des Lettres. Septembre 1686, pag. 1084.

que Racine est dans le sien, le désespoir du peuple imitateur.

M. de Voltaire, qu'on ne peut nommer trop souvent, quand il s'agit de style & d'ouvrages de goût, cite (1) pour exemple des imitations, ou, si l'on veut, des reminiscences de Maffillon, ce beau morceau sur l'humanité des Grands (2). « Hélas ! s'il pou-  
 » voit être quelquefois permis d'être  
 » sombre, bizarre, chagrin, à charge  
 » aux autres & à soi-même, ce devrait  
 » être à ces infortunés que la misère,  
 » les calamités, les nécessités domesti-  
 » ques & tous les plus noirs soucis  
 » environnent. Ils seroient plus dignes  
 » d'excuses si portant déjà le deuil,  
 » l'amertume, le désespoir souvent

(1) Lettre à M. le Duc de la Vallière, dans un des Journaux Encyclopéd. de 1761 ou de 1762.

(2) Voyez le petit Carême : Sermon sur l'humanité des Grands : &c.

» dans le cœur , ils en laissoient  
 » échapper quelques traits au-dehors.  
 » Mais faut-il que les Grands, les  
 » heureux du monde à qui tout rit,  
 » & que les joies & les plaisirs accom-  
 » pagnent par-tout , prétendent tirer  
 » de leur félicité même un privilège  
 » qui excuse leurs chagrins bizarres  
 » & leurs caprices ? qu'il leur soit  
 » permis d'être fâcheux , inquiets ,  
 » inabordables , parce qu'ils sont plus  
 » heureux ? qu'ils regardent comme  
 » un droit acquis à la prospérité , d'ac-  
 » cabler encore du poids de leur hu-  
 » meur , des malheureux qui gémissent  
 » déjà sous le joug de leur autorité  
 » & de leur puissance ? »

Ce morceau touchant n'est pas  
 copié de Racine ; mais il n'y a pas  
 peut-être d'homme de Lettres qui ne  
 se rappelle , en le lisant , ces vers de  
*Junie* dans *Britannicus* ( 1 ).

---

( 1 ) Acte II. Scène 3.

## 170 P R I N C I P E S

Tout ce que vous voyez conspire à vos desirs.

Vos jours toujours sereins, coulent dans les  
plaisirs ;

L'empire en est pour vous l'inépuisable  
source ,

Ou si quelque chagrin en interrompt la  
course ,

Tout l'Univers soigneux de les entretenir ,  
S'empresse à l'effacer de votre souvenir.

Britannicus est seul. Quelqu'ennui qui le  
presse ,

Il ne voit, dans son sort , que moi qui s'in-  
térèse ;

Et n'a pour tout plaisir , Seigneur, que quel-  
ques pleurs

Qui lui font quelquefois oublier ses mal-  
heurs.

On voit par-là que Massillon imi-  
toit, qu'il cherchoit même à lutter  
contre Racine , & l'on voit aussi com-  
ment il faut imiter , sur-tout quand on  
écrit dans un genre différent de celui  
qui fournit le modele. Le fond de la  
pensée est le même , mais l'Orateur  
s'en est rendu maître. Les tours & les  
expressions sont à lui.

Hérodote le premier des Historiens Grecs, car avant lui il n'y avoit eu en prose que des Annales seches & sans intérêt, Hérodote imitoit Homere, & bien plus encore que Massillon n'a imité Racine. Les maximes de morale répandues dans son Histoire, sont les mêmes qu'Homere enseigne. Il mêle, comme lui, des traits de politique au récit des faits; enfin, s'il faut en croire l'Abbé Geinoz (1), d'ailleurs grand admirateur d'Hérodote, le style même, les tours de phrase, les expressions du Poëte se retrouvent à chaque page dans les neuf livres de l'Historien. Cependant Hérodote n'en est pas moins regardé lui-même comme un modele. La Grece l'applaudit aux Jeux Olym-

Imitation d'Homere par Hérodote.

---

(1) Voyez les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & des Belles-Lettres. Tom. XXIII; & un autre Mémoire sur le même sujet par M. de Rochefort, dans le Tome XXXIX.

piques, où jusqu'alors aucun Profateur n'avoit osé se faire entendre. On donna à ses neuf livres le nom des neuf Muses, & dès qu'il paroissoit, dit Lucien, chacun le montrait, en s'écriant avec emphase : *le voilà celui qui écrivit en dialecte ionique les défaites des Perses & nos triomphes.* De pareils faits, quoique d'une date un peu ancienne, peuvent sans doute nous encourager à lire & à imiter les grands Poètes, même en écrivant en prose ; mais il faut observer aussi que, malgré l'assertion trop générale de l'Abbé Geinoz, Hérodote ne prit du style d'Homere que la clarté, la douceur, la facilité qui en font le caractère principal. Il laissa de côté tout ce qui sentoît trop le poète, & c'est ainsi que Massillon imitoit Racine, comme on vient de le voir.

De l'Abus des inversions & termes poétiques.

La plupart de ceux qui ont lu beaucoup de vers contractent, sans y penser, l'habitude de certaines inversions,

de certains termes poétiques qui ne conviennent pas à la prose, & c'est un écueil contre lequel il est très-facile d'échouer. Le bon goût, le goût des Anciens doit nous en garantir. On se moque de quelques Latinistes modernes qui, au-lieu de chercher à imiter Cicéron dans leurs harangues, compilent sans discernement des vers d'Horace & de Térence, les associent à d'autres phrases tirées d'autres Auteurs, & croient avoir produit des chefs-d'œuvre dignes des Anciens ; parce qu'ils se sont fait, au-lieu de style, un centon de vingt styles différens. A combien plus forte raison pouvons-nous rire d'un Écrivain François qui pour briller dans la Chaire, au Barreau ou dans un livre de physique, confond à tout moment les différens genres d'écriture, entasse métaphores sur métaphores, accumule les épithètes, ou cite des vers entiers mal cousus, &, pour ainsi dire, jettés au hasard dans

une prose inégale ? Ce dernier trait n'est point une exagération. Je me souviens d'avoir entendu le fameux vers de Boileau,

Soupire , étend les bras , &c.

cité tout entier & sans déguisement dans un sermon par un Prédicateur qui est mort cependant avec une sorte de célébrité.

Excep-  
tions heu-  
reuses.

Ce n'est pas qu'on ne puisse employer à-propos dans la prose relevée quelques expressions que le tems & l'usage paroissent avoir uniquement consacrés à la poésie. Tel est le mot *désastreux*, que Bossuet a si bien placé dans son Oraison funèbre de la Princesse Palatine. *O nuit désastreuse, où* &c. Mais ces occasions sont fort rares (1) ; & il me semble que l'on ne

---

(1) Je trouve dans l'Oraison funèbre de M. de Broglie, Évêque de Noyon, un nouvel exemple de l'heureux emploi d'un tour



peut trop insister sur le grand précepte de M. de Voltaire , de ne point confondre les nuances différentes de chaque genre ; précepte lumineux & fécond qui auroit épargné à la Littérature Françoisé beaucoup de mauvais Drames & de Livres sans caractère , si les écrits des gens de goût influoient

---

poétique dans le style en prose. « O mal-  
 » heureux Pontife ! s'écrie l'Orateur , si vous  
 » pouvez rompre la rigueur de votre desti-  
 » née , quelle sera donc votre gloire ? Vous  
 » serez le salut de l'Eglise , &c. » Cette  
 phrase rappelle les beaux vers de l'Énéide :

Heu ! miserande puer , si qua fata aspera-rumpas ,  
 Tu Marcellus eris.

Voilà comme Fléchier , voilà comme Massillon imitoient les Poëtes. Je saisis avec plaisir cette occasion de rendre hommage aux talens de M. l'Évêque de Senez , & à cette éloquence simple & vraie qui lui a fait un nom déjà célèbre , même dans les pays étrangers.

autant sur la mode, que la mode influence sur les écrits.

Suite des Remarques sur l'abus des expressions poétiques. Il faut voir dans les questions sur l'Encyclopédie, art. *Langue Française*, de quelle manière M. de Voltaire s'égaie avec raison, & sur les phrases triviales

& populaires qu'on se permet trop souvent dans l'Histoire (1), & sur l'emploi déplacé des expressions poétiques.

Voici ce qu'il dit sur ce dernier défaut : tout le passage est plein de sel, & digne d'être transcrit en entier.

« Des Auteurs de journaux, & même  
 » de quelques gazettes, parlent des  
 » *forfaits* d'un coupeur de bourse  
 » condamné à être fouetté *dans ces*  
 » *lieux*. Des Janissaires ont *mordu la*  
 » *poussière*. Les Troupes n'ont pu ré-  
 » sister à l'*inclémence des airs*. On  
 » annonce une Histoire d'une petite

---

(1) Il y rend justice au célèbre Rollin, très-estimable, dit-il, puisqu'il a résisté au torrent du mauvais goût.

» Ville de province, avec les preuves  
 » & une table des matieres, en faisant  
 » l'éloge de la *magie* du style de l'Au-  
 » teur. Un Apothicaire donne avis au  
 » Public qu'il débite une drogue nou-  
 » velle à trois livres la bouteille; il  
 » dit *qu'il a interrogé la nature, &*  
 » *qu'il l'a forcée d'obéir à ses loix.*  
 » Un Avocat, à propos d'un mur mi-  
 » toyen, dit que le droit de sa Partie  
 » est *éclairé du flambeau des présomp-*  
 » *tions.* Un Historien, en parlant de  
 » l'Auteur d'une sédition, vous dit  
 » qu'il *alluma le flambeau de la dis-*  
 » *corde.* S'il décrit un petit combat, il  
 » dit que ces *vaillans Chevaliers des-*  
 » *cendoient dans le tombeau en y pré-*  
 » *cipitant leurs ennemis victorieux.* »

C'étoit contre ces puérilités em-  
 poulées que feu M. Gresset auroit dû,  
 ce semble, exercer son ingénieuse Sa-  
 tyre; lorsqu'il entreprit, peu avant sa  
 mort, de traiter à l'Académie François-  
 la Question intéressante de l'influence

de nos mœurs sur notre langage. Il parla de *caracos* & de *pompons*; comme si les noms inventés par la mode, pour les ajustemens, étoient des abus dignes de critique, & même des abus. Quelle carrière n'ouvroit pas à son éloquence notre prétention universelle à la sensibilité & à la chaleur du style? Mais peut-être n'osa-t-il pas toucher à cet abus par un reste de tendresse paternelle pour *son Discours sur l'harmonie*, ouvrage de jeunesse que l'Auteur de *Vervet*, & du *Méchant*, n'auroit pas dû recueillir avec ses chefs-d'œuvre. Ce Discours surchargé d'images, fatigue par ses beautés mêmes. L'objet, à force de paroître grand & merveilleux, devient presque chimérique, & rien ne prouve mieux combien l'on peut abuser en prose du style des Poètes. Que ceux qui voudroient trouver dans tous les Écrits le style du *Télémaque*, fassent attention que Fénélon lui-même n'a

employé ce style enchanteur que dans son Roman, ou, si l'on veut, dans son Poëme en prose (1), & qu'il y a même des endroits de cet ouvrage où il a pris un ton moins élevé. Rien ne

---

(1) L'acception primitive du mot d'*Épopée*, qui signifie proprement un  *récit inventé* , semble réduire à une dispute de mots la fameuse question si le *Télémaque* est un Poëme; c'est une remarque de M. l'Abbé Battaëux, dans un Mémoire, lu en 1772, à l'Académie des Belles-Lettres. Vingt ou trente ans auparavant, l'Abbé Fraguier avoit agité très-sérieusement cette question dans la même Académie. Mais une chose sur laquelle on ne peut gueres être partagé, c'est le peu de succès qu'auroit *Télémaque*, si on le mettoit en vers, & même en beaux vers. On prétend cependant qu'un jeune Poëte, mort il y a peu de tems (M. Gruet), avoit entrepris ce long ouvrage, malgré l'espece d'anathême prononcé par M. de Voltaire contre ce travail, dans son *Essai sur la poésie épique*.

doit être bas & rebutant ; mais tout ne peut pas être orné.

Une chose remarquable , c'est que nos meilleurs Poëtes, excepté Racine & M. de Voltaire, n'ont pas également réussi dans l'art d'écrire en prose. Boileau si harmonieux & si élégant en vers, n'est plus reconnoissable dans sa traduction de Longin, qui est traînante, chargée de pronoms relatifs, & souvent obscure. Il en est de même de Corneille, de la Fontaine & de notre grand lyrique Rousseau.

De l'Utilité de la lecture des bons Poëtes.

Malgré leur peu de succès en ce genre, tout homme qui se consacre à l'art d'écrire en prose, n'en doit pas moins lire & relire souvent les grands Poëtes anciens & modernes, ne fût-ce que pour échauffer son esprit, élever son ame, & s'exercer à exprimer noblement des pensées nobles. C'est le principal fruit de cette lecture pour quiconque ne veut pas faire de vers ; & c'étoit dans cette vue que le fameux

Grotius

Grotius conseilloit à un Homme-d'Etat, l'étude de quelques Poëtes tragiques. D'Aguesseau en lisoit lui-même, sans en remplir avec moins de supériorité les fonctions les plus importantes de la Magistrature ; tant il est vrai que l'esprit des affaires est plus compatible avec le véritable esprit des belles-lettres qu'on ne le croit communément, ou qu'on n'affecte de le croire. La folie de quelques Énergumènes, soi-disans Poëtes, qui se consument à faire des vers aussi frivoles qu'eux-mêmes, ne prouvera jamais rien contre l'utilité des Écrivains de ce genre, qui ont été doués d'une raison supérieure ; contre les Virgile, les Horace, les Racine, dont les vers *disent toujours quelque chose*, pour me servir de l'expression d'un autre Poëte qui partage leur gloire (1).

---

(1) Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose.



Il vient un âge où l'on se refroidit sur les vers ; & c'est un bien pour la société , car on ne peut trop répéter que tout homme n'est pas né pour passer sa vie à s'occuper de dactyles ou de rimes. Mais il est rare que ceux qui ont véritablement aimé la poésie dans leur jeunesse , se repentent , en vieillissant , de l'avoir aimée. Les bons vers qu'on a lus retracent de tems en tems à l'esprit des vérités utiles bien exprimées ; ils empêchent que les affaires , dont on s'occupe , ne desséchent trop l'imagination , & lorsqu'on a occasion d'écrire sur ces mêmes affaires , on est étonné de rendre ses idées avec facilité & une sorte d'élégance que les gens , qui n'ont rien lu d'agréable , envieront toujours , sans pouvoir l'acquérir. Ne frondons les goûts particuliers de personne ; mais plaignons ceux qui ressemblent à ce Géometre qui , après avoir entendu lire *l'Iphigénie* de Racine , disoit froide-



ment : *qu'est - ce que cela prouve ?*

Ce seroit peut-être ici le lieu de <sup>Des Vers</sup> parler des vers, alexandrins ou au- <sup>dans la</sup> <sup>prose.</sup> tres, qu'un Écrivain habitué à lire des poëtes, laisse quelquefois échapper, quand il écrit en prose. J'en ai déjà dit un mot en parlant de l'Harmonie du style. Ajoutons seulement ici que la Motte & l'Abbé des Fontaines, qui n'étoit pas souvent de son avis, se sont réunis pour permettre dans la prose même les vers de douze syllabes, quand ils y sont placés par le hasard ; ce qui ne doit pas s'entendre des vers frappans & devenus proverbes, tels que celui de Boileau sur la mollesse.



## A R T I C L E   X I V .

*Précis des Règles sur la Traduction.*Version.  
Traduc-  
tion.

**D**ISTINGUONS D'ABORD Version & Traduction. Ces deux mots signifient également la copie qui se fait dans une Langue, d'un discours premierement énoncé dans une autre ; mais dans la version, on est plus littéral, plus asservi aux tours de la Langue originale ; & dans la traduction, on est plus occupé du fond des pensées.

Deux es-  
peces de  
Traduc-  
tion.

Distinguons, en second lieu, deux sortes de traduction, l'une faite seulement pour l'intelligence du sens de l'Auteur, l'autre destinée à rendre avec le plus d'exactitude possible, non seulement la pensée, mais encore le style de l'original.

Il n'y a que ceux qui n'ont jamais essayé de traduire quelque livre bien

écrit, qui puissent douter de l'extrême difficulté de cette seconde espece de traduction, sur-tout quand il s'agit de rendre en *françois* un Auteur ancien. Le plus difficile n'est pas de saisir la pensée de l'Auteur ; quiconque sait le grec & le latin y parvient assez aisément, en examinant la liaison des pensées ; ou avec un bon commentaire, quand il s'agit de quelque ancien usage. Mais transporter à-la-fois dans une Langue comme la nôtre, les choses, les pensées, les expressions d'un Poëte, d'un Orateur ou d'un Historien ; représenter les choses telles qu'elles sont sans rien ajouter ni retrancher ; retracer les pensées dans leurs couleurs, leurs degrés, leurs nuances ; faire revivre enfin les expressions naturelles, figurées, fortes, riches, gracieuses, &c. quelle tâche pour un Traducteur ! & cette tâche est d'autant plus pénible que celui qui ne la remplit pas, n'atteint pas le but. L'Abbé de la Bleterie

avoit donc raison de dire, dans son style un peu guindé, qu'il vaudroit autant se condamner aux mines que de se dévouer au métier de Traducteur ; en supposant pourtant que l'on veuille y mettre comme lui le tems & le soin convenables, & non pas traduire uniquement pour traduire, comme faisoient l'Abbé de Marolles & du Ryer. Tandis que ce dernier, pressé par la malheureuse nécessité d'écrire pour vivre (1), enfançoit cha-

---

(1) C'est de ce second Traducteur qu'on a dit qu'il travailloit *fami magis quàm famæ* ; jeu de mots appliqué depuis à tant d'autres Auteurs. On prétend que la femme de du Ryer lui donnoit tous les jours sa tâche à remplir. C'étoit peut-être la seule façon de lui rendre agréable ce travail forcé, sur-tout s'il est vrai qu'Augustin Courbé, son Libraire, ne lui payoit qu'un écu par feuille de ses traductions ; ce qui ne fait pas trois sols la page, suivant le calcul de l'Auteur des trois siècles, que

que année plusieurs tomes de ses misérables *versions*, qui se montent à plus de quarante volumes, l'exact & laborieux Vaugelas consacroit vingt ans à sa *traduction* de Quinte-Curce qu'il a faite cinq fois, & qui est encore à refaire.

Si les Langues étoient exactement formées les unes sur les autres, l'art de traduire seroit, sinon le plus facile, du moins beaucoup plus aisé qu'il ne l'est. Mais quelle prodigieuse différence du grec & du latin à nos Langues modernes ! Voici la traduction mot-à-mot des premières lignes du *Traité du Sublime* par Longin ; *Le de Cecilius Traité, que sur le sublime il a composé, considérant nous, comme vous avez en commun Posthumius Terentianus très-cher, plus bas a paru*

---

j'en crois sur sa parole. Du Ryer étoit de l'Académie Française, & sa tragédie de *Secvole* prouve qu'il n'étoit pas sans talents.

*que tout le sujet.* Il n'y a pas moyen d'aller plus loin. Cet échantillon suffit pour montrer le génie d'une Langue à qui nos Érudits du seizieme siecle trouvoient tant de conformité avec la nôtre ; il suffit aussi pour faire voir combien les traductions purement littérales, seroient ridicules , du moins en françois. Mais si le traducteur est délivré par-là de la nécessité où il se trouveroit quelquefois de sacrifier ou l'agrément ou la précision, il est exposé à un autre écueil. L'impossibilité de rendre l'original trait pour trait, laisse une liberté souvent dangereuse, & dont les abus ont donné naissance au proverbe Italien *traduttore, traditore.*

Principales  
Règles  
de l'art de  
traduire.

Le plus sûr moyen d'éviter cet écueil, c'est d'employer fidelement les tours qui sont dans l'Auteur quand les deux Langues s'y prêtent également, & qu'on peut le faire sans rendre la traduction sèche, dure & peu harmonieuse.

monieuse ; principe général de traduction , dont il faut tirer plusieurs conséquences qui sont autant de règles de l'art de traduire.

1.<sup>o</sup> L'on ne doit point toucher à l'ordre des choses , soit faits , soit raisonnemens , puisque cet ordre est le même dans toutes les Langues , & qu'il tient à la nature de l'homme plutôt qu'au génie particulier des nations.

2.<sup>o</sup> On doit conserver aussi l'ordre des idées , ou du moins celui des membres de la période.

3.<sup>o</sup> Il ne faut couper que le moins qu'il est possible les périodes , quelque longues qu'elles soient , parce qu'une période n'est qu'une pensée composée de plusieurs autres pensées qui se lient entre elles par des rapports intrinsèques , & que cette liaison est l'objet principal de celui qui parle. Il y a néanmoins des cas où l'on peut couper les phrases trop longues ; mais il ne faut détacher que celles

qui ne sont liées qu'extérieurement.

4.<sup>o</sup> On ne doit changer ni le sens, ni la place des conjonctions qui sont, dit M. l'Abbé Batteux, les articulations des membres de la période. On ne doit les omettre que lorsque l'esprit peut s'en passer aisément, & se porte de lui-même d'une phrase à une autre.

5.<sup>o</sup> Tous les adverbes doivent être placés à côté du verbe, avant ou après, selon que l'harmonie le demande, ou l'énergie.

6.<sup>o</sup> Les phrases symétriques seront rendues avec leur symétrie, ou en équivalent.

7.<sup>o</sup> Les pensées brillantes, pour conserver leur éclat, doivent avoir à-peu-près la même étendue dans les mots.

8.<sup>o</sup> Il faut conserver les figures de pensées, & remplacer par des équivalens celles de mots. Si ces dernières figures ne peuvent se transporter ou se remplacer par d'autres, il faut



reprendre l'expression naturelle & tâcher de porter la figure sur quelque autre idée qui en soit plus susceptible, afin que la phrase traduite ne perde rien des richesses qu'elle avoit dans l'original (1).

9.<sup>o</sup> Les proverbes doivent être rendus par d'autres proverbes.

10.<sup>o</sup> Il ne faut point paraphraser le texte de son Auteur, parce qu'on ne feroit alors ni une version ni une traduction, mais un commentaire.

11.<sup>o</sup> Enfin, & cette conséquence forme un second principe général qui est comme le revers du premier, il faut quelquefois abandonner la maniere du texte que l'on traduit, sur-

---

(1) M. l'Abbé de la Bleterie, dans sa Préface sur les Annales de Tacite, fait au Traducteur un devoir de cette espece de compensation, & c'étoit une des choses sur lesquelles il insistoit le plus dans ses Leçons, au College Royal.

tout quand le sens l'exige pour la clarté. Le Traducteur a quatre moyens de se tirer d'embarras : c'est de changer ou le participe en substantif, *aspirante fortunâ*, avec ou par le secours de la fortune; ou le verbe en adverbe, *feri solet*, il arrive ordinairement; ou le substantif en verbe, *itineri paratus & prælio*, prêt à marcher & à combattre; ou enfin l'adjectif en verbe, *ad omne fortunæ munus subsistite pavidi & suspiciosi* : quand la fortune vous présente ses faveurs, désirez vous, soyez sur vos gardes.

Un autre moyen assez simple, c'est de mettre en style direct un discours qui est en style indirect dans le texte. Cette licence, légère en elle-même, est quelquefois nécessaire pour rendre le discours non-seulement plus vif, mais aussi plus clair, à cause de l'équivoque que l'usage indiscret des pronoms *il & son, sa, ses*, produit si souvent dans notre Langue.

On peut enfin remplacer quelquefois un mot foible par une expression forte, & ajouter au mouvement d'une phrase. Mais on ne sauroit trop répéter que la liberté du Traducteur ne s'étend guere au-delà. La premiere de toutes les règles est de rendre fidelement, & le sens, & le caractere de l'Auteur que l'on traduit ; ce que ne font presque jamais ceux qui ont pour principe d'embellir leur original. Il y a d'ailleurs, dans quelques Anciens, des choses dont l'à-propos nous échappe, ou qui sont si éloignées de nos mœurs qu'elles ne peuvent être embellies pour nous. Il faut, ou ne les pas traduire, ou, ce qui vaut encore mieux, les exposer telles qu'elles sont sans se rendre garant de leur mérite.

Tous ces principes sont communs aux différens genres d'ouvrages qu'on peut traduire. Il en est d'autres qui ne conviennent qu'aux especes particulières.

Traduc-  
tion des  
Ouvrages  
philoso-  
phiques.

Un système de philosophie, dont le mérite consiste sur-tout dans l'ordre & dans l'enchaînement des idées, demande une grande fidélité de la part du Traducteur; mais plutôt pour le sens que pour les mots, d'autant plus qu'il n'est gueres d'équivalent d'une Langue à l'autre, & qu'une expression déjà reçue, à laquelle on donne pour la première fois une acception philosophique, a besoin d'être expliquée pour être entendue.

De l'Hif-  
toire.

L'Histoire se contente presque toujours de l'exactitude des faits dans la traduction, à moins qu'elle n'ait été écrite par un Philosophe ou par un Politique.

Des Ou-  
vrages d'é-  
loquence.

Dans l'Oraison, il faut présenter l'ame, la verve, la marche plus ou moins hardie de l'Orateur qui tend à la perfection.

Traduc-  
tion des  
Poètes.

Dans la Poésie enfin il faut exprimer les traits & les images, paroître animé du même feu que le Poète, &

traduire, autant qu'il est possible, son génie même. Le ton poétique, qui fait le principal caractère du vers, peut se rendre assez bien même en prose, pourvu qu'on s'attache à rendre idée pour idée, à lier les pensées de même que l'Auteur, enfin à porter dans la prose tout ce qu'elle peut recevoir du nombre & de la mélodie poétique. Mais il faut convenir qu'il vaut toujours mieux traduire en vers un morceau de poésie, sur-tout quand le fonds n'en est pas dramatique. La difficulté qu'un pareil travail impose dans notre Langue qui n'admet point, comme l'Italien & l'Anglois, les vers *sciolti* ou non rimés, ne doit point décourager ceux qui ont le talent de la poésie. Quoi de plus difficile à traduire en vers françois que les Géorgiques de Virgile ? Cependant on y est parvenu, & nous devons nous féliciter que l'exemple de Pinchêne & de Segrais, qui avoient échoué dans

ce travail, n'ait point effrayé M. l'Abbé de Lille. Avouons pourtant que la meilleure traduction en vers ne peut jamais être exactement fidelle, & qu'on doit la regarder plutôt comme une belle imitation que comme une traduction ; ce qui n'est pas contradictoire avec ce que je viens de dire sur la nécessité de traduire en vers, autant qu'il est possible. Une traduction en prose, d'un poëme quelconque, n'est à ce poëme que ce qu'une estampe est à un tableau, & c'est ce que Madame Dacier elle-même pensoit de sa traduction d'Homere.

Ce petit nombre de règles tiré principalement de M. l'Abbé Batteux & de M. d'Alembert, & sur-tout du premier (1), est plus que suffisant pour

---

(1) Voyez les Principes de Littérature de M. l'Abbé Batteux, Tom. V. *pag.* 246—270 ; & la Préface de sa traduction d'Horace. Voyez aussi les Observations sur l'art de traduire, par M. d'Alembert, Tom. III. de ses *Mélanges*.

guider quiconque voudra s'exercer dans la traduction, sur-tout s'il y joint la lecture des bons modeles dans ce genre. On convient assez généralement que l'un des meilleurs que l'on puisse consulter après M. l'Abbé d'Olivet, est M. Rollin dans les différens morceaux qu'il a traduit des Anciens pour en orner ses deux Histoires & son Traité des Études.

Quel dommage que les traductions que Cicéron avoit faites de grec en latin des fameuses Harangues de Démosthène & d'Eschine sur la couronne, ne nous soient point parvenues ! Elles seroient sans doute pour nous des modeles sûrs qu'il suffiroit de consulter avec intelligence, pour traduire ensuite avec succès. Jugeons-en par la méthode qu'il s'étoit prescrite dans ce genre d'ouvrage, & dont il rend compte lui-même dans son traité *De optimo genere Oratorum*. C'est l'abrégé le plus précis, mais le plus lumineux

Rollin ,  
bon traducteur des  
Anciens.

Passage  
important  
de Cicéron  
sur la traduction.



& le plus vrai, des règles qu'il convient de suivre dans la traduction. *Converti ex Atticis*, dit-il, *duorum eloquentissimorum nobilissimas orationes inter se contrarias*, *Eschinis Demosthenisque*; *nec converti ut interpretes, sed ut Orator, sententiis iisdem & earum formis tanquam figuris*; *verbis ad nostram consuetudinem aptis in quibus non verbum pro verbo necesse habui reddere, sed genus omnium verborum vimque servari. Non enim ex me annumerare Lectori putavi oportere, sed tanquam appendere.*

Des Actes publics.

Quand on traduit des Loix, des Réglemens, ou des Actes quelconques, le moindre mot, une inversion doivent être, s'il est possible, transportés de l'original dans la traduction, parce que toutes les expressions tirent à conséquence dans cette sorte d'écrits. Il suffit alors de n'avoir pas un style barbare, & il vaut mieux être fidele qu'élégant Écrivain.



ARTICLE XV.

*De l'Exercice du Style , de l'Imitation des Auteurs , du Plagiat , &c.*

Avec quelque soin qu'on ait mé- Nécéssité  
dité sur une matiere , on se trou- de s'exer-  
vera embarrassé de la traiter , si cer à écri-  
l'on n'a pas acquis de bonne heure re.  
l'habitude de donner une forme con-  
venable à ses pensées. Il faut donc  
s'exercer à écrire , & faire marcher la  
lecture à côté de la composition.

Les Anciens avoient pour l'élo-  
quence une méthode qu'ils tenoient  
des Péripatéticiens (1), & dont il est  
encore question dans nos Écoles. C'é-  
toit les *lieux communs* , espece de Usage des  
Magasins de matieres qui, par leur gé- lieux com-  
néralité , pouvoient s'adapter à toutes muns.  
les causes , & qui contribuoient d'au-

---

(1) Cicero, *in Oratore*.

tant plus à la réputation d'un Orateur, qu'elles sembloient naître du sujet sans étude & sans effort.

Cette méthode, très-utile à des hommes obligés par état de parler sur-le-champ dans le Sénat ou devant le Peuple assemblé (1), ne seroit pas également bonne pour la composition d'un ouvrage. Elle nuiroit au contraire à l'une des plus essentielles qualités du style, à l'ensemble. Un Auteur

---

(1) Il est très-certain que la première Harangue de Cicéron contre Catilina, ne pouvoit être préparée, puisqu'on étoit fort loin de penser que Catilina osât paroître dans le Sénat. Il est vraisemblable que l'Orateur l'aura embellie en la transcrivant; mais il falloit que le discours, tel qu'il fut prononcé sur-le-champ, fût encore très-beau, puisque Salluste, qui n'aimoit pas Cicéron, dit dans son histoire : c'est alors que le Consul M. Tullius prononça cette belle Harangue qu'il a publiée depuis. *La Harpe, Discours prélim. sur Suétone.*

qui auroit travaillé d'avance plusieurs morceaux, ne chercheroit que l'occasion de les insérer, & manqueroit son but en dérangeant pour eux la véritable économie de son sujet.

M. l'Abbé Garnier, qui est ici mon guide, conseille donc avec raison de substituer à cet usage des lieux communs, celui des esquisses & des Analyses d'ouvrages (1) : ce qui ne doit pas exclure la méthode des Extraits tant recommandée par Locke, & qui étoit aussi employée par les Anciens. Les Latins avoient une infinité de mots pour exprimer ce travail, *Commentarii*, *Summaria*, *Breviaria*, &c. mots qui ont passé dans notre Langue, sans y conserver leur première signification, que la latinité du moyen âge a fait changer.

Des Analyses.

Des Extraits.

L'érudition & le style gagnent à-la-

(1) De l'Homme de Lettres, première Partie, pag. 124.

fois aux extraits , quand ils sont faits avec goût, & c'est un des meilleurs  
 De l'Imi- moyens de parvenir à cette imitation  
 tation. des bons modeles, qui est le principal  
 avantage de la lecture.

Cette imitation est nécessaire , surtout à de certains esprits auxquels il faut du tems pour connoître leur vrai caractère; mais il n'y a aucun Écrivain qui n'ait plus ou moins besoin d'étendre ses idées, & de fortifier par la lecture ces traits primitifs. Tous les grands hommes qui ont fixé notre Langue s'étoient formés à l'École des Anciens. Boileau devoit à Horace , à Quintilien , à l'Orateur Romain ce goût solide & sûr qui l'a rendu lui-même un modele. Racine avoit puisé dans les mêmes sources une partie des graces de ce style admirable dont il semble avoir emporté le secret. C'étoit Euripide, c'étoit Sophocle qui lui en avoient donné les premieres leçons. Enfin , pour citer un exemple non

moins illustre, mais plus singulier peut-être, on assure que Bossuet lisoit Homere en grec toutes les fois qu'il avoit une oraison funebre à composer. Cette lecture élevoit son style à la hauteur du sujet, & c'est ce qu'il appelloit lui-même allumer son flambeau aux rayons du soleil.

Étudions donc avec soin les livres des Anciens. Apprenons d'eux à n'aimer que le naturel dans les pensées & dans le style; car c'est en cela qu'ils excellent. Comme ils sont venus les premiers, ils sont plus près de la nature; leur génie est plus à eux, & c'est dans leurs écrits que l'on trouve une certaine simplicité de goût qui va au cœur, comme dit l'Auteur d'Émile, & qui nous ramene sans cesse à leurs ouvrages par un charme toujours nouveau. Mais, en rendant aux Anciens la justice qui leur est due, ne méprisons pas les modernes; songeons que l'antiquité elle-même est pleine des éloges

Maniere d'une autre antiquité plus reculée ; &  
 d'imiter. en imitant les beautés de tous ces mo-  
 deles anciens ou nouveaux, défendons-  
 nous de cet asservissement ridicule qui  
 empêche l'imitateur d'avoir une ma-  
 niere à lui. Il faut pouvoir dire comme  
 la Fontaine ,

Mon imitation n'est pas un esclavage,  
 sans cela on n'est pas distingué de  
 ces Copistes dont parle Horace , &  
 qu'il compare aux plus stupides des  
 animaux.

Une autre précaution à prendre dans  
 le choix d'un modele, c'est de ne pas  
 se laisser prévenir d'un tel enthousiasme  
 pour un seul Auteur, qu'on ne  
 s'applique aussi à joindre aux secours  
 qu'il nous fournit, ceux qu'on peut  
 tirer d'autres Écrivains d'un genre dif-  
 férent. Ce goût exclusif annonce un  
 esprit étroit, ou ne manque pas de  
 le retrécir. Que l'on suive de préfé-  
 rence les Écrivains avec qui la nature  
 nous a donné quelque conformité :  
 rien

rien de plus juste, rien de plus utile. L'exemple de la Fontaine suffit pour le prouver (1) : mais l'abeille ne s'attache pas à une seule fleur ; elle tire de toutes les sucs bienfaisans dont elle compose son trésor. Voilà le modele de l'Écrivain. Il y a long-tems qu'on l'a dit, & la comparaison, quoiqu'ancienne, est toujours bonne à répéter.

Les ennemis de Boileau lui faisoient un crime de s'être enrichi des dé- Différence de l'imitation & du plagiat.

---

(1) On fait que cet Auteur, qui ignora son talent jusqu'à vingt-deux ans, s'enflamma tout-à-coup à la lecture d'une Ode de Malherbe, & que dans son admiration pour ce Pere de notre poésie, il le prit d'abord pour son modele. Mais ce fut la lecture de Rabelais, de Marot, & même de l'Astrée qu'il eut la patience de lire entièrement, qui lui fit connoître qu'une naïveté fine & piquante étoit le vrai caractère de son esprit. Il ne dut à Malherbe que sa naissance poétique, pour me servir d'une expression ingénieuse de M. de Champfort.

pouilles d'Horace, de Perse & de Juvenal. Il rioit de ce reproche, & même s'en faisoit honneur. Il y a loin en effet de cette heureuse imitation au brigandage littéraire qu'on a nommé *plagiat*, d'un terme emprunté de la Jurisprudence Romaine.

Pour peu qu'on ait feuilleté les Instituts ou le Digeste, on sait que les Romains appelloient *plagium* le crime de ceux qui vendoient comme esclave un homme libre, ou qui enlevoient les esclaves ou les enfans d'un Citoyen. A l'esclavage près, qui n'existe plus parmi nous, le mot *plagiat* est encore usité en ce sens au Barreau, quoique le Dictionnaire de l'Académie Française n'en parle pas. Le plagiat d'ouvrages, bien moins funeste sans doute à la Société que le plagiat d'hommes, n'est gueres moins vil aux yeux de la probité, & c'est peut-être pour cela que le même nom les désigne tous deux. Quoi qu'il en



soit, on est plagiaire dans la littérature, ou en s'attribuant sans pudeur l'ouvrage entier d'un autre, ou en copiant, sans en avertir, de longs passages d'un bon livre avec quelques petits changemens, ou enfin en cherchant à déguiser les pensées d'autrui par de nouveaux tours & de nouvelles expressions.

Cette dernière espèce de plagiat, la plus commune de toutes, fut réduite en principes dans le siècle dernier par un Pédant alors fameux à Paris, sous le nom de Richesource, & qui se qualifioit de modérateur de l'Académie des Philosophes orateurs. L'Abbé d'Artigny en parle dans ses mémoires. Il donnoit des Leçons publiques d'éloquence dans une chambre qu'il occupoit à la place Dauphine, & il a fait plusieurs ouvrages sur la Rhétorique, sans compter les discours, lettres ou mandemens qu'il faisoit profession de composer pour ceux qui en avoient

besoin. C'est dans un des livres publiés sous son nom, qu'il enseigne l'art d'être plagiaire impunément. Sa méthode est facile. Un Orateur aura dit qu'un Ministre plénipotentiaire doit avoir ces trois qualités, *la probité, la capacité & le courage*. Pour déguiser cette division, le Plagiaire n'aura qu'à changer d'abord l'ordre de ces trois mots, & dire, *le courage, la capacité, la probité*; mais comme ce déguisement ne suffiroit pas, il doit changer aussi les expressions, & mettre *la fermeté* au lieu de *la probité*, & *la science* au lieu de *la capacité*; enfin, pour cacher encore mieux son vol, il faudra qu'il dise que l'Ambassadeur doit être ferme, vertueux & habile.

On croit, dit avec raison l'Auteur des trois siècles, entendre le Maître de philosophie qui enseigne à M. Jourdain à tourner un compliment en plusieurs manières; mais tel rit de cette méthode, qui en fait usage lui-même;

& certes elle est bien plus ancienne que Richesource. Bayle parle d'un Latiniste Flamand du seizieme siecle, nommé Daniel l'Ermite, dont la maniere de composer des Panegyriques convient, dit ce Philosophe, à quantité d'Orateurs. Cette maniere consistoit à lire avec attention les anciens Panégyristes, à recueillir leurs pensées & même leurs phrases, & à les appliquer ensuite au sujet qu'il entreprenoit de louer ; en sorte que selon la remarque de Scioppius, l'un des ennemis de l'Ermite, cet Orateur si applaudi auroit souvent été pris au dépourvu, si on lui avoit demandé sous peu de tems un autre panegyrique ; car il épuisoit ses recueils la premiere fois, & il avoit besoin d'un terme considérable pour cueillir de nouvelles fleurs.

M. Rollin agissoit plus franchement. Riche de son propre fonds, mais plus jaloux d'une célérité qu'il croyoit utile

au Public, que de l'intérêt de sa propre gloire, il copioit souvent dans de bons livres quinze ou vingt pages de suite. Cependant il n'a jamais été accusé de plagiat. C'est qu'il avoit soin de prévenir de ces larcins, chose assez rare, & qu'il les faisoit avec beaucoup de goût & de discernement, ce qui est encore moins commun. On auroit pu dire de lui ce qu'on a dit de Regnard dans un autre sens, qu'il étoit *le bon Larron*.

Aux traits de génie près, tout, ou presque tout, est réminiscence chez les Écrivains. La Bruyere l'a dit il y a plus d'un siècle, & les Anciens l'avoient dit eux-mêmes. On pourroit donc donner une histoire suivie des pensées qui, par tradition ou autrement, ont passé d'une Langue dans une autre. C'est ainsi que M. du Radier a prouvé qu'une pensée originaire d'Italie, a été successivement employée par Marot, par Rousseau, par Danchet, par le

Conseiller Ferrand, enfin par M. de Voltaire, contre lequel on a crié au plagiat, quoique dans l'impromptu dont il s'agit, il n'eût fait que mettre, pour ainsi dire, de nouvelles paroles sur un air connu (1). Toutes ces réminiscences ne sont des plagats, que quand un Auteur n'embellit pas ce qu'il emprunte. On a reproché à Virgile d'avoir pris une infinité de vers, non-seulement dans Homere ou Théocrite, mais encore dans des Poètes Latins même de son tems (2). Virgile

---

(1) Il s'agit ici du Madrigal : *Être l'Amour quelquefois je desire, &c.* Voyez une Lettre de M. Dreux du Radier, Journal Encyclop. Mars 1770, en réponse à une autre insérée dans l'Année Littéraire. Au reste, cette espece d'Histoire critique des pensées étoit le talent favori du P. Bouhours ; il se plaisoit à montrer les progrès d'une même idée chez les Anciens & chez les Modernes ; il appelloit cela la généalogie des pensées.

(2) Voyez Macrob. saturn. al.

en est-il moins le Poëte qui fait peut-être le plus d'honneur au siècle d'Auguste? Moliere prenoit aussi dans *Cyrano de Bergerac*, & dans d'autres Auteurs, des traits frappans qu'il enchassoit dans ses Comédies. Cela m'appartient, disoit-il, & tout le monde lui en savoit gré : mais que peu de gens sont en état de piller comme lui. En fait de larcin littéraire, a dit quelqu'un, il faut voler & tuer son homme, expression plaisante qui distingue le plagiat ridicule d'avec celui qui tourne au profit du Public, & qui fait oublier la source même où l'on puise.

Pour revenir aux Plagiaires de profession, j'ai lu autrefois dans les œuvres du Jurisconsulte Duaren, une grande lettre latine sur ces Voleurs littéraires. Bayle la nomme un traité curieux, mais trop court. Autant que je puis m'en souvenir, cette lettre mériteroit d'être traduite. Mais produiroit-elle

duiroit-elle beaucoup d'effet ? J'en doute. Tout le monde apprend dès l'enfance la fable du Geai paré des plumes du Paon ; il n'est pas d'Auteurs qui n'ait lu les épigrammes de Martial ou d'autres sur les Plagiaires ; enfin on fait par cœur les vers du *pauvre Diable*, qui sont devenus proverbes en naissant. En avons-nous moins de compilations inutiles ? Le *scribendi cacothetes* l'emporte & l'emportera toujours.

Qu'il me soit permis d'insister un peu sur ce dernier objet, & de relever <sup>De la manie-  
nie d'écrire.</sup> un abus qui m'a toujours frappé dans notre Littérature. C'est la manie qu'ont certains Auteurs de prendre la plume sans consulter leur véritable talent, & de se traîner en dépit de la nature sur les pas de ceux qui ont réussi dans un genre quelconque ; manie qui multiplie les livres à l'infini, sans augmenter nos richesses littéraires.

On prétend que Capron le dentiste,



appelé un jour chez une Duchesse , lui dit , après avoir exercé son ministère , Madame , croirez-vous que je fais un livre ? Un livre , M. Capron ? sur votre profession , sans doute ? Non , Madame , je fais des *Maximes de la Rochefoucault*. Quoi qu'il en soit de cette historiette , que M. Sablier nous donne dans ses *Variétés littéraires* pour un fait dont il a été le témoin , elle peut servir d'apologue sur la plupart des Auteurs de ce siècle.

Il fut un tems où l'on ne faisoit que des Contes moraux , parce que M. de Marmontel en a composé de charmans. *L'Ami des hommes* a fait naître *l'Ami du peuple* , *l'Ami des femmes* , & jusqu'à *l'Ami des filles* , tous livres aujourd'hui oubliés. A combien de Drame *le Pere de Famille* n'a-t-il pas aussi donné le jour ! Que d'Espions de tous les pays ont voulu se mettre à la place de *l'Espion Turc* ! Que de livres enfin prétendus traduits



du grec ou de l'arabe, par des Écrivains qui ne connoissoient ni la langue ni les mœurs de l'Arabie ou de la Grece !

Bien des gens rient de cette fécondité de nos presses; d'autres s'en prennent aux Libraires qui recherchent avec raison le genre de livres que l'on vend le mieux; quelques-autres en rejettent la faute sur les acheteurs complaisans de ces belles productions; mais presque personne ne fait attention aux inconvéniens trop réels qui en résultent. La Langue s'altère & se dégrade; on donne aux Étrangers une idée fausse du goût général de la Nation; & tous ces barbouilleurs de papier (qu'on me passe ce terme qui ne peut offenser les vrais Littérateurs) contribuent à décrier le titre d'Auteur que l'on est assez disposé à tourner en ridicule, comme s'il étoit plus honteux de savoir écrire que de savoir penser.

Des inconvéniens de cette manière.

Le refroidissement pour la gloire, effet presque inévitable des abus dont j'ai parlé & de la dissipation excessive des sociétés, est peut-être le plus terrible fléau que les Lettres aient à craindre ; car c'est l'honneur qui nourrit les Arts, & qui soutient les Artistes contre les dégoûts de leur état. J'aime à lire dans le Poëme de la guerre de Genève, l'endroit où M. de Voltaire faisant, dans le goût d'Homere, l'histoire du papier qui est d'abord chanvre, puis linge, puis papier blanc, puis livre, dit enfin qu'on le brûle, & *qu'il est fumée aussi-bien que la gloire.* Mais j'avoue que j'aime encore mieux ces jolis vers de M. de Pezai à M. Dorat.

De cette pauvre renommée  
Le mépris devient trop commun ;  
Si la gloire est une fumée ,  
Cette fumée est un parfum.

Il ne faut pas attacher trop de prix à  
la gloire ni se marier avec elle, comme

un Dramatiste moderne s'en est vanté dans un moment d'enthousiasme. Mais il eût été bien triste pour la Littérature, que M. de Voltaire eût toujours pensé sur l'immortalité promise aux grands Écrivains, ce qu'il paroïssoit en penser après soixante ans de travaux & de succès. Horace, Tacite, & même le paresseux la Fontaine, ont aimé la gloire; Tacite surtout, qui la nommoit, comme on fait, la dernière passion du Sage.



---

R E M A R Q U E S  
H I S T O R I Q U E S

*SUR LA LANGUE FRANÇOISE.*

**C'**EST LE PEUPLE qui fait les Langues; mais ce sont les gens de Lettres qui peuvent les régler & les fixer. Le concours d'une infinité de causes physiques & morales, fait naître ou adopter des expressions & des tours que la Philosophie analyse quand le caprice & le hasard les ont rassemblés. Telle est l'Histoire des Langues anciennes & modernes; telle est en particulier celle du François.

Lorsque les Francs, sortis des bords du Rhin, du Mein & du Wéser, fondèrent un nouvel Empire dans les Gaules, la Nation se trouva composée des descendans des anciens Celtes & Gaulois que César avoit subjugués, de familles Romaines qui s'y étoient éra-

blies en grand nombre, de quelques hordes de Germains qui y avoient déjà fait des conquêtes, & enfin des Francs qui se rendirent maîtres du pays sous leur chef Clovis ou Louis ; car c'est le même nom prononcé différemment. On voyoit encore sur les côtes de Provence, des restes précieux de la Colonie Grecque qui avoit fondé Marseille, environ six cens ans avant l'ere vulgaire.

Toutes ces Nations, qui n'en formoient qu'une seule, conserverent d'abord leur Langue particuliere ; mais, quand la nécessité de vivre ensemble eut confondu les idiomes, les personnes letrées continuerent de parler le latin ; & il en résulta pour le Peuple la Langue Romaine rustique, nommée aussi Romance, qui est la source commune du françois & de l'italien, & dont nos Romans ont tiré leur nom, parce que les premiers

qu'on écrivit furent composés dans cet idiome.

S'il est vrai, comme l'avance l'Abbé Sabathier de Castres (1), que le Languedocien ne diffère en rien de cette Langue Romaine, qui s'est encore conservée dans le pays de Vaud & dans quelques villages des Grisons (2), elle devoit être flexible, douce, variée, harmonieuse. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que le latin y dominoit. Le nom seul de Langue Romaine, (*Sermo Romanus*) donné à cet ancien idiome, ne permet pas d'en dou-

---

(1) Voyez les trois Siccles, article *Goudouli*.

(2) La Langue usitée dans le pays des Grisons, se nomme sur les lieux *Romancha* ou *Roumunsch*, ou *Romansch*; & c'est un mélange bizarre du Latin, du Toscan & de l'Allemand. Le *latin*, qu'on parle dans l'Engadine, approche plus du latin. *Encyclop. d'Yverdon*. Voyez *Roman*.

ter ; mais ce latin défiguré s'étoit surtout conservé dans l'Aquitaine , dont les habitans sont pour cette raison ( 1 ) appelés *Romani* , par le continuateur de *Frédégaire*. Le mot *Guienne* lui-même est une suite de la prononciation corrompue du mot *Aquitania*.

C'est ainsi que s'est formé le premier fond de notre Langue.

On compte aujourd'hui environ trois cens mots que nous avons conservés du Celtique , presque sans altération ( 2 ) ; de ce Celtique , que l'Empereur Julien , fatigué des chansons des Bardes , comparoit au cri lugubre des corbeaux.

M. de Voltaire a beaucoup réduit la liste des expressions grecques que la colonie des Phocéens a pu intro-

( 1 ) V. Eccard. comment. *Francia Oriental.* T. I p. 163 & 441.

( 2 ) V. Questions sur l'Encyclopédie , au mot *Langue Françoise*.

duire dans les Gaules, indépendamment des Romains (1). Il en est quelques autres que nous ne devons qu'à la renaissance des Lettres dans le seizieme siecle. Mais, malgré cette réduction, il en reste cependant plusieurs à qui l'on ne peut contester l'origine Phocéenne (2).

Les traces de l'Allemand ne sont pas non plus difficiles à découvrir dans notre Langue. Les mots *étouffe* & *éperon*, que nos Peres écrivoient *estoffe* & *esperon*, & le terme d'*éteule* ou *étoule*, dont on se sert encore en Champagne pour dire chaume, ne sont, par exemple, que les termes allemands *stoff*, *sporn* & *stoppel*. Il en est de même d'*échafaud*, qui vient évidemment de l'allemand *schavot* \*;

\* On prononce *chafot*.

(1) Ibid. au mot *Grec*.

(2) V. *le Jardin des Racines grecques*, ouvrage excellent au titre près, qui est un calambour.



quoique les Auteurs de l'Encyclopédie, aux mots *chat* & *échafaud*, aient adopté une étymologie plus savante, mais moins naturelle. Nous avons allongé d'un *E* le commencement de ces différens mots, comme nous avons fait étoile ( estoile ) du latin *stella* ; comme il ne tient pas au peuple de Paris , que nous ne fassions *estature* de *statua*. Enfin le mot *dague*, que M. de Voltaire range parmi ceux dont l'origine semble Celtique, paroît venir plutôt de la même source que l'Allemand *degen*, qui veut dire *épée*, c'est-à-dire, du mot Saxon *dagger*, que les Anglois ont conservé.

Le premier fond de notre Langue étoit formé quand les Danois s'établirent dans la partie du Royaume appelée de leur nom, *Normandie*. Leur langage étoit bref & composé de monosyllabes. Ils contribuerent à introduire dans notre Langue ces synco pes ou abréviations barbares, qu'on

remarque dans plusieurs mots que nous avons tirés du Latin. C'est ainsi que du mot *Rothomagus*, qui s'étoit conservé jusqu'au dixieme siecle, les Normands firent celui de *Rouen*, en retranchant la moitié de l'ancien nom, & lui donnant une terminaison étrangere. L'origine qu'on rapporte ordinairement de la clameur de *haro*, peut encore servir de preuve, s'il est vrai que ce cri soit formé de *haren*, ancien verbe Teutonique qui signifioit appeller, & du nom du Duc Rollon.

Pour avoir enfin une idée assez exacte de la formation successive de notre vocabulaire, il suffit de se rappeler les différentes incursions des Sarrafins dans nos provinces méridionales, les trop fameuses expéditions des Croisades, nos guerres & nos liaisons avec les Espagnols, & sur-tout l'ascendant que les Italiens prirent en France sous Catherine de Médicis. Il falloit, pour obtenir des graces de

cette Reine, parler le *langage Messeresque*. C'est ainsi qu'un Auteur du tems (1) désigne l'Italien, à cause du titre de *Messer* qu'on prodiguoit sans doute en France aux Officiers Florentins. « Et de fait, dit cet Auteur, » combien s'en faut-il que la ville de » Lyon ne soit Colonie Italienne? . . . » A grande peine trouverez-vous dans » icelle Ville un malotru Artisan qui » ne s'adonne à parler le *Messeresque*? . . . . Et les villes de Paris, » Marseille, Grenoble, & plusieurs » autres de France, ne sont-elles pas » à pleines de *Messers*? »

C'est au séjour des Italiens parmi nous que M. l'Abbé d'Olivet attribue l'affoiblissement de la diphtongue *oi*, dans beaucoup de mots. N'ayant pas dans leur idiome ce son qui est à la

---

(1) Voyez Discours sur les moyens de bien gouverner un Royaume, 1576, in-16, dans la Préface, & ailleurs.

vérité un peu barbare, ils essayèrent d'y substituer le son de l'e ouvert; & bientôt leur prononciation affectée par le Courtisan, pour plaire à la Reine, fut adoptée par le Bourgeois qui craignoit, dit Henri Étienne, d'être appelé pédant. Les gens du Palais, qui ont toujours été pour l'ancien usage, retinrent long-tems la prononciation de leurs peres, avec une affectation dont Racine se moque dans les *Plaideurs* (1). Toute la France, excepté

---

(1) Comment! c'est un exploit que ma fille lisoit!

*Racine.*

Dans ce vers, *lisoit* est prononcé comme rimant à *exploit*; ce qui en fait une espece de vers Léonin. Mais personne n'a conservé plus long-tems l'ancienne prononciation que Mademoiselle de Gournay, fille adoptive de Montagne. Aussi le Cardinal de Richelieu ne pouvoit-il s'empêcher de rire, quand il l'entendoit parler. *Tant mieux*, lui répondit-elle un jour pour le flatter, *je fais un grand bien à la France*. Elle mourut en 1645.

les vieux Procureurs, disoit *Anglès*, *Francès*, *Polonès*, &c. & si les noms des Suédois, des Danois, des Hongrois ont échappé à ce changement, c'est que nous avons alors fort peu de relation avec ces Peuples.

Nous devons encore aux Italiens plusieurs mots de notre Langue. De *Lancia spezzata*, nous avons fait *Anspessade*, mais en lui donnant une acception différente, puisqu'il signifie en italien un *Garde à cheval*, tel que ceux du Pape, & qu'*Anspessade* désigne chez nous un bas-Officier d'Infanterie. De *dispaccio* nous est venu *dépêche*, qu'on écrivoit d'abord *despeche*; de *corteggio*, *cortège*; d'*affronto*, *affront*, & de *bacino*, *bassin*, à moins qu'on n'aime mieux rapporter ce dernier mot aux petits vases de bois en forme de gondole, dont parle Gregoire de Tours, sous le nom de *bacchinon* (1).

---

(1) *Cum duabus pateris ligneis, quas*

L'étymologie est toute naturelle, dit M. Dreux du Radier, dans ses Mémoires sur les Reines de France, *bacchinon*, *bassinon*, bassin. Cela se peut. Mais, dans ce cas, les Italiens auront pris, comme nous, leur *bacino* dans l'ancien Teutonique *bak*, d'où les Allemands ont tiré aussi leur *becken*, qui signifie la même chose. Il n'est pas nécessaire de recourir avec M. du Radier au nom de *Bacchus*, pour développer cette étymologie.

Quant aux Espagnols & aux Sarrazins, nous devons, entre autres choses, aux premiers le terme de *marauder*, qui vient, dit-on, d'un de leurs Officiers généraux (1); & c'est aux seconds qu'il faut rapporter l'ori-

---

*vulgò bacchinon vocant.* Gregor. Turon. Lib. 9. c. 28.

(1) Voyez Réflexions politiques & militaires du Marquis de Santa-Crux, trad. en françois, Tom. 3. p. 248.

gine

gine du mot *Amiral*, s'il est vrai, comme le prétend le Baron de Holberg (1), que ce mot ne vient pas du latin *admirabilis*, mais du terme arabe *Amir* ou *Emir*, qui veut dire Seigneur. Les Turcs & les Sarrafins, dit ce Savant, appellent de là *Amira* ou *Amiralis*, les Chefs de leurs armées ; mais les Peuples de l'Europe, en adoptant ce mot, l'ont restreint à la signification de Commandant d'une flotte.

Avec des recherches & des conjectures, deux choses qui ont fait beaucoup de gros livres, on pourroit étendre par une foule d'autres exemples cette histoire abrégée des mots de notre Langue. Venons à la formation de notre syntaxe.

Il fut un tems où, pour anoblir l'origine de cette Langue formée,

---

(1) Lettres du Baron de Holberg, trad. du Danois en Allemand, Tom. 2. Let. 9.

pour ainsi dire, de pieces de rapports, & qui a été si barbare jusqu'à la naissance de l'Académie, on imagina de soutenir que la phrase françoise approchoit fort de la phrase grecque. Nous avons quelques anciens écrits sur cet objet, un entre autres d'un savant Bénédictin de Cormery, nommé Perion. Ce système avoit aussi été adopté en partie à *Port-Royal*, & même il n'est pas aujourd'hui entièrement abandonné, au moins dans les Pays étrangers, puisqu'on a mis en these à Léipsik, il y a vingt ans, l'analogie du latin, du françois & de l'Italien avec le grec littéral (1). Mais malgré les détails curieux que renferment ces différens ouvrages, quoique les Grecs aient eu un article comme nous en avons un, quoique l'on puisse

---

(1) Barth. Gltze. *Dissert. de Analogiâ Linguae Latinae, Gallicae & Italicae cum doctâ Graeca antiqua*. Lipsiæ, 1754.



même prouver par S. Luc (1), qu'ils ont connu l'usage de nos verbes auxiliaires, il est plus simple de continuer de rapporter, & ces verbes & les articles aux Peuples du Nord, & de convenir avec M. l'Abbé d'Olivet, d'ailleurs très-grand admirateur des Grecs, que la prétendue conformité du françois avec le grec ne s'étend pas loin.

Nous nous écartons encore plus de la construction latine; & nos premiers Grammairiens, en prenant les règles de cette construction pour modele de notre syntaxe, ont fait une faute dont nos meilleures grammaires se ressen-

---

(1) On lit dans S. Luc, Ch. V, v. 29. Ἦσαν κατακειμένοι pour κατεκειντο, ils étoient assis. Le Comte Algarotti a aussi remarqué dans ses Pensées diverses, que le grec vulgaire se sert de Θελω, je veux, pour le futur, comme les Anglois se servent de *Will*.

rent encore. On a remarqué cent fois que les noms latins ont tous des terminaisons variées qui marquent les rapports des mots entre eux ; mais que nous n'avons de cas en françois que dans les pronoms personnels ou le relatif *qui*, & que les rapports sont déterminés dans notre Langue par la place des mots, ou par les prépositions ; qu'en latin la différence des terminaisons aidant l'esprit à rétablir l'ordre des idées, quand la phrase est finie, on peut faire précéder tantôt l'objet, tantôt l'action, tantôt la circonstance ; &c. mais qu'en françois on est obligé de placer d'abord le principe de l'action, ensuite le verbe qui exprime l'action, & enfin l'objet de l'action, comme le but de l'un & de l'autre ; en un mot que le françois est une Langue analogue, c'est-à-dire assujettie à l'ordre des idées, au-lieu que le latin est du nombre de celles qu'on nomme transpositives. Ce que j'ai dit

sur l'origine de notre Langue, suffit pour indiquer d'où viennent ces différences, & pourquoi la fille de la Langue latine ressemble si peu à sa mere.

Les Francs étoient en trop petit nombre pour abolir entièrement la Langue des Gaules. Ils emprunterent eux-mêmes cette Langue, déjà corrompue, comme les Pelasges, en arrivant dans la Grece, avoient pris autrefois celle des Hellènes. Mais ils ne purent l'adopter qu'en la corrompant de nouveau. Ils revêtirent de mots latins des phrases germaniques; & pour me servir d'une expression de M. de Justi ( 1 ), qui nous appelle les enfans dégénérés des Allemands, ils mêlerent peu-à-peu leur Langue originale, avec la Latine, & en bâtirent une nouvelle sur ce fondement. Accoutumés, par exemple, à leur article

---

( 1 ) Instruction sur la maniere de bien écrire en allemand, pag. 23.

*der, die, das*, ils en firent un du pronom *ille*, qu'ils partagerent même en deux, d'où vient sans contredit notre *il* & notre *le*. C'est probablement des Romains que nous avons retenu l'usage fréquent des participes, & quelques inversions légères qui n'ont pas échappé à la sagacité de M. du Marfais (1). Mais à l'exception de ces tournures, & peut-être encore de quelques proverbes (2), tels que celui des *Calendes grecques*, qui est de l'Empereur Auguste, il est certain que nous tenons beaucoup plus des Allemands que des Latins, en ce qui concerne la syntaxe.

C'est aux premiers qu'il faut nous en prendre, si nous n'avons pas de

---

(1) Voyez l'article *Construction*, dans l'Encyclopédie.

(2) Cicéron a dit : *facere de necessitate virtutem*, d'où nous est venu le proverbe : Faire de nécessité vertu.

temps simples au passif. Ils disent comme nous, *je suis aimé, ich bin geliebt*, tandis que le latin disoit en un mot, *amor*. C'est des Allemands que nous vient l'usage d'employer deux négations où le latin n'en met qu'une, de commencer la phrase par le mot principal, de faire même précéder le régime par le verbe, & de placer dans l'interrogation le nominatif après le verbe, lorsque ce nominatif n'est qu'un pronom personnel ( 1 ). C'est à eux encore que nous pouvons rapporter notre coutume de dire une joie parfaite, une parfaite santé, malgré l'acception que les Latins donnoient au mot *perfectus*, qu'ils n'appliquoient qu'aux choses susceptibles d'un travail méca-

---

( 1 ) Voyez la grande Méthode Allemande de M. Juncker, *pag.* 8, 378, 476, 678 & ailleurs.

nique (1). Enfin n'oublions pas un autre exemple que fournit la phrase populaire *on dit*. M. du Marfais la cite comme une phrase purement françoise. Il l'oppose au *hoc dicitur* du latin, & au *si dice* des Italiens. Pour se convaincre que cette tournure n'est qu'un germanisme, il suffit d'observer qu'on l'exprime, en Allemand, par les mots *man sagt*, qui signifient, à la lettre, *homme dit*, & que notre particule *on* n'est que l'abrégé de *homo*, comme M. du Marfais lui-même l'a remarqué.

Je me borne à ces courtes observations ; heureux si elles peuvent engager quelqu'un à nous donner une Histoire critique de la Langue Françoise, comme on assure que le P. Desbillons, si connu par ses fables, en fait une pour la Langue latine ! Il y a de

(1) Ernesti initia doct. solid. pag. 142.  
bons

bons matériaux pour cette Histoire critique dans l'*Essai sur les Langues*, par M. Sablier, & dans quelques Mémoires que M. Bonami, M. de la Ravaliere, & autres Savans, ont donné à l'Académie des Belles-Lettres (1); mais il faudroit que le goût présidât à cette compilation; il faudroit aussi éviter le reproche que plusieurs gens de Lettres ont fait à Ménage, d'avoir préféré des conjectures faciles aux recherches laborieuses que son Dictionnaire étymologique exigeoit. Que d'expressions métaphoriques ne nous est-il pas resté de l'ancienne Chevalerie (2)! Le goût de l'escrime, si commun sous Louis XIII, nous donna plusieurs

---

(1) Histoire & Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres. Tom. 23 & 24.

(2) Voyez les Mémoires de M. de Sainte-Palaye, *sur la Chevalerie*; sur-tout les notes: C'est de ce tems-là que nous viennent le mot familier *castille* pour *différend*, l'expression *à bonnes enseignes*, &c.

autres métaphores (1) ; enfin combien le système de Law n'en a-t-il pas introduit ? *Ses actions haussent, ses actions baissent*, & vingt autres façons de parler qui feroient du ressort de cette Histoire critique, & dont le détail serviroit à montrer de plus en plus l'influence des mœurs sur le langage.

Un avantage qui pourroit encore résulter de cette Histoire critique, si elle étoit faite avec soin, ce seroit de rendre à notre Langue des expressions très-énergiques que nous avons laissé perdre. Les Anglois nous en ont pris plusieurs, tel que le mot *désappointé* (2), tant regretté par M. de Voltaire. Cet homme célèbre, qui avoit pour ma-

(1) Voyez les Commentaires sur *Corneille*.

(2) Les Latinistes du moyen âge disoient aussi *désapunctare, deampunctuare, depunctare*.



xime de se répéter jusqu'à ce que l'on eût réformé les abus qu'il blâmoit, n'a cessé d'insister, dans toutes les occasions, sur la nécessité de reprendre notre bien. Dans la dernière séance de l'Académie Française où il ait assisté, il se plaignit encore à ses Confreres, de la pauvreté de notre Langue, dans laquelle il est cependant si difficile d'introduire des mots nouveaux. *La Langue Française*, disoit-il, *est une gueuse fiere ; il faut lui faire l'aumône malgré elle.* C'étoit à l'occasion du mot *tragédien* qu'il parloit ainsi, mot très-nécessaire, mais déjà proposé vainement par l'Abbé des Fontaines, pour exprimer l'état d'un homme qui ne joue que des rôles de tragédie. Il est aussi bizarre de désigner cet Acteur par le mot générique de Comédien, qu'il l'étoit de donner le nom de Comédie aux Tragédies de Racine ou de Corneille, comme c'étoit l'usage du tems de Madame de Sévigné.

Malgré la pauvreté de notre Langue, malgré sa bizarrerie, malgré tous les défauts qu'on peut lui reprocher, elle est devenue la Langue des Cours & de la politique. Aux négociations pour la paix de Nimegue, toutes les écritures se firent en françois ; ce qui parut alors fort étonnant, suivant Saint-Didier, l'Historien de cette paix fameuse. Aujourd'hui on se sert de cette Langue, même pour les traités de paix, qu'on rédigeoit autrefois en latin. Le françois semble donc avoir remplacé cette Langue universelle & caractéristique, dont le projet a occupé depuis un siècle & demi tant de Savans & de Philosophes célèbres. « Pourquoi, disoit en 1774 un Auteur Italien ( 1 ), » pourquoi chercher à introduire une

---

( 1 ) Le P. Soave, de la Congrégation des Somasques, Auteur de *Réflexions* en italien, sur le projet d'une Langue universelle. Cet Écrit a paru à Rome en 1774.

» Langue nouvelle? Celle de Cicéron,  
 » qu'aucun homme de Lettres n'est  
 » censé ignorer, ou la Langue Fran-  
 » çoise qui d'elle-même s'est déjà ren-  
 » due presque universelle, ne suffisent-  
 » elles pas pour remplir l'objet qu'on  
 » a en vue? »

Nous devons cet honneur à la fon-  
 dation de l'Académie Française, aux  
 Écrivains de Port-Royal, à la foule de  
 Grammairiens & de grands Auteurs  
 que le siècle de Louis XIV a produits.  
 C'est par leurs soins que notre Langue  
 est devenue capable de tout exprimer  
 avec clarté & précision ; elle qui n'é-  
 toit encore, au seizième siècle, qu'un  
 objet de mépris, témoin ces vers  
 du malheureux Erienne Dolet à Fran-  
 çois I.<sup>er</sup>

Vivre je veux pour l'honneur de la France,  
 Que je prétends, si ma mort on n'avance,  
 Tant célébrer, tant orner par Écrits,  
 Que l'Étranger n'aura plus à mépris

Le nom François, & bien moins notre Langue,

Laquelle on tient pauvre en toute harangue.

Que nous avons mal fait, disoit l'Abbé des Fontaines, de n'avoir pas retenu la Langue latine pour notre Langue vulgaire, & d'avoir préféré, vers le commencement de la troisième race de nos Rois, la Langue populaire à celle de la Cour, & de toutes les personnes de condition !

Puisque le mal est fait, supposé que ce soit un mal, tâchons du moins de conserver cette Langue telle que les bons Auteurs du siècle de Louis XIV nous l'ont transmise, & n'altérons pas sa pureté par ce néologisme précieux qui a été si funeste à la Langue latine. C'étoit pour arrêter les progrès de cet abus séduisant que le Critique, dont nous parlons, avoit entrepris son *Dictionnaire néologique*;

ouvrage dont l'idée étoit fort heureuse, mais qui dégénéra en satire personnelle. Il en est de ce livre comme des déclamations de Menckenius sur la charlatanerie des Savans. C'est encore un ouvrage à faire.

F I N.



# T A B L E

## DES MATIERES.

*I*NTRODUCTION. Pages 1

### ARTICLE PREMIER.

<i>Définitions &amp; observations prélimi- naires.</i>	10
<i>Origine du mot Style.</i>	ibid.
<i>Définition du Style.</i>	12
<i>Style , Diction , Élocution.</i>	13
<i>La Phrase.</i>	14
<i>Période.</i>	ibid.
<i>Incise.</i>	ibid.
<i>Style lié.</i>	15
<i>Style coupé.</i>	ibid.
<i>Style haché.</i>	ibid.
<i>Qualités de l'Ecrivain.</i>	ibid.
<i>Génie.</i>	16
<i>De l'Esprit.</i>	ibid.
<i>Du Goût.</i>	19

# DES MATIERES.

## ARTICLE II.

<i>Des Variétés &amp; des Divisions du Style.</i>	26
<i>Ton du Style.</i>	27
<i>Divisions du Style.</i>	ibid.
<i>Style simple.</i>	28
<i>Style sublime.</i>	30
<i>Enthousiasme.</i>	32
<i>Style moyen.</i>	34
<i>Mélange des Styles.</i>	36
<i>Style de la Fontaine.</i>	39

## ARTICLE III.

<i>Des Qualités essentielles du Style.</i>	41
<i>De l'Ensemble du Style.</i>	42
<i>La Clarté du Style.</i>	45
<i>Des Pensées fines.</i>	47
<i>Parenthèse.</i>	49
<i>Des Ambiguités.</i>	52
<i>De la pureté du Style.</i>	53
<i>Correction du Style.</i>	54
<i>Barbarisme.</i>	ibid.
<i>Des Tours &amp; des Mots nouveaux.</i>	55

## T A B L E

<i>Propriété des Termes.</i>	60
<i>Des Synonymes.</i>	ibid.
<i>Des Homonymes.</i>	62
<i>Pureté vicieuse.</i>	64

## A R T I C L E I V.

<i>De quelques autres Qualités du Style.</i>	67
<i>De la Précision.</i>	ibid.
<i>Concis.</i>	ibid.
<i>Succint.</i>	ibid.
<i>Précis.</i>	68
<i>De l'Energie.</i>	72
<i>De l'Elégance.</i>	74
<i>Négligences contraires à l'élégance &amp; à la rapidité.</i>	79
<i>De l'Harmonie.</i>	ibid.
<i>De la Chaleur du Style.</i>	89
<i>De la naïveté.</i>	92
<i>Du Style facile.</i>	97
<i>Remarque sur la perfection du Style.</i>	99

## A R T I C L E V.

<i>Du Style figuré en général.</i>	102
------------------------------------	-----



## DES MATIERES.

<i>Ce que c'est que les Figures.</i>	103
<i>Origine du Style figuré.</i>	ibid.
<i>Abus du Style figuré.</i>	109
<i>Division des Figures.</i>	118.

### ARTICLE VI.

<i>Des Figures de Mots.</i>	120
<i>Des Figures de construction.</i>	ibid.
<i>Du Pléonafme.</i>	122
<i>Diffufion.</i>	ibid.
<i>Syllapfe.</i>	123
<i>Hyperbate.</i>	124
<i>Des Tropes.</i>	125
<i>Sens propre. Sens figuré. Sens par extension.</i>	127
<i>Catachrefe.</i>	128
<i>Métonymie.</i>	130
<i>Synecdoche.</i>	131
<i>Ironie.</i>	133
<i>Euphemifme.</i>	135
<i>Métaphore.</i>	ibid.

### ARTICLE VII.

<i>Des Figures de penfées.</i>	147
<i>Epiphoneme.</i>	148

## T A B L E

<i>Apostrophe.</i>	<a href="#">149</a>
<i>Prosopopée.</i>	<a href="#">150</a>
<i>Gradation.</i>	<a href="#">152</a>
<i>Suspension.</i>	<i>ibid.</i>
<i>Réticence.</i>	<a href="#">154</a>
<i>Périphrase.</i>	<a href="#">155</a>
<i>Hyperbole.</i>	<a href="#">158</a>
<i>Antithèse.</i>	<a href="#">159</a>

## A R T I C L E V I I I.

<i>Des Images &amp; autres ornemens du Style.</i>	<a href="#">165</a>
<i>Richesse du Style.</i>	<a href="#">167</a>
<i>Des Comparaisons.</i>	<a href="#">174</a>
<i>Des Epithetes.</i>	<a href="#">180</a>

## A R T I C L E I X.

<i>Des Synonymes de Style, des Proverbes populaires, &amp; de ce qu'on appelle le Style de la bonne compagnie.</i>	<a href="#">188</a>
<i>Synonymes de Style.</i>	<a href="#">189</a>
<i>Des Proverbes.</i>	<a href="#">195</a>
<i>Du Style léger.</i>	<a href="#">199</a>

## DES MATIERES.

### ARTICLE X.

<i>Du Style &amp; de la Forme des Ouvrages de discussion.</i>	207
<i>Du Style de discussion en général.</i>	ibid.
<i>Différentes sortes de Mémoires.</i>	ibid.
<i>Mémoires d'Avocats.</i>	208
<i>Mémoires Académiques.</i>	212
<i>Mémoires politiques.</i>	215
<i>De l'usage des Citations.</i>	219
<i>Des Notes.</i>	221

### ARTICLE XI.

<i>Du Style de la Poésie en particulier.</i>	226
<i>L'Harmonie des vers françois.</i>	ibid.
<i>Harmonie imitative.</i>	233
<i>Des Pensées poétiques.</i>	238
<i>Des Expressions poétiques.</i>	240
<i>Des Tours poétiques.</i>	248
<i>Remarques sur l'inversion.</i>	250

### ARTICLE XII.

<i>Remarques générales sur le Style épistolaire.</i>	256
--	-----

# T A B L E

## A R T I C L E X I I I.

<i>De l'usage qu'on peut faire des Poètes pour le Style en prose.</i>	267.
<i>Imitation de Racine par Massillon.</i>	ibid.
<i>Imitation d'Homere par Hérodote.</i>	271
<i>De l'abus des inversions &amp; termes poé- tiques.</i>	272
<i>Exceptions heureuses.</i>	274
<i>Suite des Remarques sur l'abus des Expressions poétiques.</i>	276
<i>De l'utilité de la lecture des bons Poètes.</i>	280
<i>Des vers dans la prose.</i>	283.

## A R T I C L E X I V.

<i>Précis des Régles sur la traduction.</i>	284.
<i>Version. Traduction.</i>	ibid.
<i>Deux espèces de Traduction.</i>	ibid.
<i>Principales Régles de l'Art de tra- duire.</i>	288.
<i>Traduction des Ouvrages philoso- phiques.</i>	294.
<i>De l'Histoire.</i>	ibid.

## DES MATIERES.

<i>Des Ouvrages d'Eloquence.</i>	294
<i>Traduction des Poëtes.</i>	ibid.
<i>Rollin, bon Traducteur des Anciens.</i>	297
<i>Passage important de Ciceron sur la traduction.</i>	ibid.
<i>Des Actes publics.</i>	298

## ARTICLE XV.

<i>De l'Exercice du Style, de l'Imitation des Auteurs, du Plagiat, &amp;c.</i>	299
<i>Nécessité de s'exercer à écrire.</i>	ibid.
<i>Usage des lieux communs.</i>	ibid.
<i>Des Analyses.</i>	301
<i>Des Extraits.</i>	ibid.
<i>De l'Imitation.</i>	302
<i>Maniere d'imiter.</i>	304
<i>Différence de l'imitation &amp; du pla- giat.</i>	305
<i>De la Manie d'écrire.</i>	313
<i>Des inconveniens de cette manie.</i>	315
<i>Remarques historiques sur la Langue Françoise.</i>	318

Fin de la Table.

---

## A P P R O B A T I O N.

J'AI LU, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit, intitulé : *Principes de Style, ou Observations sur l'Art d'écrire, recueillies des meilleurs Auteurs.* J'ai trouvé beaucoup de netteté & de précision dans l'exposé de ces Principes ; beaucoup de justesse dans leur application ; du goût & de la délicatesse dans le choix des exemples : & je crois ces titres propres à lui mériter un accueil favorable des Gens de Lettres. Donnée à Paris, ce deuxième jour d'Août 1778.

LOURDET, *Professeur Royal.*

---

## PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; S A L U T. Notre amé le

Sieur \* \* \*, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition, intitulé : *Principes de Style , ou Observations sur l'Art d'écrire* , s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége , pour ce nécessaires. A CES CAUSES , voulant favorablement traiter l'Exposant , Nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera , & de le vendre , faire vendre par-tout notre Royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilége , pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocède à personne ; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris , à peine de nullité, tant du Privilége que de la cession ; & alors par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du présent Privilége sera réduite à celle de la vie de l'Exposant , ou à celle de dix années, à compter de ce jour , si l'Exposant décède avant l'expiration desdites dix années. Le tout conformément aux Ar-

articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant Règlement sur la durée des Privilèges en Librairie. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres Personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de saisie & de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons: A LA CHARGE que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite



dans notre Royaume , & non ailleurs ,  
en beau papier & beau caractère , con-  
formément aux Réglemens de la Librairie ,  
à peine de déchéance du présent Privi-  
lège ; qu'avant de l'exposer en vente , le  
manuscrit qui aura servi de copie à l'im-  
pression dudit Ouvrage , sera remis dans  
le même état où l'Approbation y aura  
été donnée , ès mains de notre très-cher  
& féal Chevalier Garde des Sceaux de  
France , le Sieur HUE DE MIROMESNIL ;  
qu'il en fera ensuite remis deux exem-  
plaires dans notre Bibliothèque publique ,  
un dans celle de notre Château du Lou-  
vre , un dans celle de notre très-cher &  
féal Chevalier Chancelier de France , le  
Sieur DE MAUPROU , & un dans celle  
dudit Sieur HUE DE MIROMESNIL ; le  
tout à peine de nullité des Présentes : du  
contenu desquelles vous mandons & en-  
joignons de faire jouir ledit Exposant , &  
ses hoirs , pleinement & paisiblement ,  
sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trou-  
ble ou empêchement. Voulons que la  
copie des Présentes , qui sera imprimée  
tout au long , au commencement ou à la  
fin dudit Ouvrage , soit tenue pour due-  
ment signifiée , & qu'aux Copies colla-

données par l'un de nos amés & féaux  
Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée  
comme à l'original. Commandons au  
premier notre Huissier ou Sergent sur ce  
requis, de faire, pour l'exécution d'i-  
celles, tous actes requis & nécessaires,  
sans demander autre permission & non-  
obstant clameur de Haro, Chartre Nor-  
mande, & Lettres à ce contraires : Car tel  
est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le neu-  
vième jour de Septembre, l'an de grace  
mil sept cent soixante-dix-huit, & de  
notre regne le cinquième. Par le Roi,  
en son Conseil.

Signé, L E B E G U E.

*Registré sur le Registre XXI de la Cham-  
bre Royale & Syndicale des Libraires &  
Imprimeurs de Paris, N.º 1424, fol. 24,  
conformément aux dispositions énoncées  
dans le présent Privilège, & à la charge  
de remettre à ladite Chambre les huit Exem-  
plaires prescrits par l'Article CVIII du  
Règlement de 1723. A Paris, ce 5 No-  
vembre 1778.*

Signé, G O G U É, Adjoint.

---

De l'Imprimerie de la V<sup>e</sup> HÉRISSEANT, Imprimeur  
du Cabinet, Maison & Bâtimens de SA MAJESTÉ.



